

Les Monarques de Bi

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



G.J. ARNAUD

LES MONARQUES DE BI



F L E U V E N O I R

G.-J. ARNAUD

LES MONARQUES DE BI

(CHRONIQUES DE LA GRANDE SÉPARATION)

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel, PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1972 « Editions Fleuve Noir ». Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

PROLOGUE

Sous le titre général *Chroniques de la Grande Séparation*, l'auteur a entrepris de rapporter, en une série de romans, l'histoire d'hommes qui, lassés des grands confins stellaires n'aspirent qu'à retrouver leur planète d'origine la Terre. Chaque roman forme un tout et peut se lire indépendamment des autres. Tout a commencé dans le premier volume *Les croisés de Mara*. Le héros, Laur le Négociateur, est né sur Mara, une énorme planète exclue de la Fédération Galactique à la suite d'une guerre effroyable, connue par les rescapés de Mara sous le nom de Grande Séparation. La raison du conflit a découlé du fait que Mara, plongée dans un champ de particules accélérées, a vu sa vitesse initiale multipliée par cent. Un an du temps universel correspond à peu près à un siècle sur Mara. Depuis près de neuf siècles, donc, neuf ans sur la Terre, la planète maudite isolée par une couronne de radiations infranchissables connaît un développement anarchique.

Un moyen âge obscurantiste empêche tout progrès scientifique. La superstition, la négation de la technique régissent les mœurs et les lois. Les habitants, d'anciens colons terriens, vivent dans des cités médiévales colossales, dans des baronnies militaires. Des nomades pillards, des pirates, des débiles mentaux et physiques descendant des irradiés de la guerre, se partagent le reste de la planète. Vasa, ville énorme et autonome, est aux mains de maîtres puissants qui utilisent les Nats, humanoïdes indigènes, télékinésistes comme esclaves. Leur capacité mentale n'est pas à la mesure de leur force psychique.

Lorsque commence l'histoire de Laur, dans le premier roman, le héros commence à douter que l'existence actuelle de Vasa et que la planète soit les meilleures possibles. Son éducateur, Cydras le Reclus, qui sera brûlé comme « scientifique », lui a inculqué des idées subversives. Un temps, il croit qu'une religion qui s'est répandue après la mort d'un certain Ganeth, six cents ans plus tôt, va apporter une ère nouvelle, mais il découvre que Ganeth n'est pas un dieu mais un savant exceptionnel, tué par des barbares au moment où il allait quitter Mara à bord d'un vaisseau spatial, l'*Ogive*. Laur, avec ses amis, parvient, au cours d'une cérémonie religieuse, à rejoindre le vaisseau qui quitte la planète.

Dans les *Monarques de Bi*, nous retrouvons l'*Ogive* en route vers la Terre. À son bord, le sarcophage qui contient Ganeth, le faux dieu,

Laur le Négociateur, Jea, sa compagne, deux Nats télékinésistes et Xond, un androïde rescapé de la Grande Séparation.

CHAPITRE PREMIER

Les deux seules victimes, lors du passage du mur du temps, furent les Nats télékinésistes. Alors qu'ils avaient admirablement supporté la traversée de la barrière des radiations, le ralentissement progressif de leurs fonctions biologiques leur fut fatal. Les constructeurs de l'*Ogive* n'avaient pas prévu ce genre de passagers et seuls les androïdes et les deux humains subirent l'effroyable contraction avec succès, mais non sans malaises divers ou mise hors d'usage des circuits complexes chez les initiés. Les deux Nats commencèrent à se liquéfier au début de la période, qui devait durer près d'une semaine du temps universel. Isolés dans leur propre capsule de réintégration, Laur le Négociateur et Jea assistèrent, impuissants, à ce retour au néant. Xond l'initié comprenait leur tristesse et leur envoyait des consolations mentales.

Lorsque l'*Ogive* navigua enfin dans le temps universel, c'est en vain qu'ils cherchèrent trace des Nats. Mais Xond attira leur attention sur les dommages subis par le vaisseau. L'immense construction se désagrégeait. L'épreuve avait été trop implacable.

— Lorsque Ganeth a tenté de rejoindre l'*Ogive*, il devait y apporter des perfectionnements. Sa mort a arrêté les travaux. Nous, les initiés, en étions conscients, mais nous ne pouvions attendre plus longtemps.

— Que va-t-il se passer ? demanda Laur.

— Nous ne rejoindrons pas la Terre ainsi. Encore heureux si nous atteignons la prochaine planète habitée.

— Est-ce vers elle que nous naviguons ? fit Jea.

La jeune femme était très pâle et encore faible de son séjour dans la capsule de réintégration. Elle dut s'asseoir en fermant les yeux. Le vertige qui s'emparait d'elle ne pouvait se comparer à rien. Des images fulgurantes, des impressions fugaces mais insupportables, des sensations douloureuses formaient un monde fou en elle, autour d'elle. Des souvenirs qui auraient nourri dix vies, peut-être plus, défilaient, se déchiquetaient dans un silence poignant.

Laur supportait mieux l'épreuve, luttait, soutenu par Xond qui lui insufflait sa propre force. Depuis Vasa, l'androïde s'était de plus en plus attaché à l'humain.

— La seule planète accessible se nomme Bi. Les Terriens l'occupent

depuis de longues années et, avant la Grande Séparation, elle était leur base avancée chargée de surveiller Mara. Nous avons de bonnes raisons de penser que des Terriens s'y trouvent encore.

— Pour eux, il ne s'est écoulé que neuf ans depuis la Grande Séparation ?

— Pas tout à fait.

— Sont-ils encore sur leurs gardes ?

— Nous l'ignorons. Il nous faudra près d'un mois pour nous en rendre compte. Jusque-là, nous ne voulons pas essayer d'entrer en communication avec eux. À cause du réflexe de destruction dont peut être muni leur appareillage de détection.

— Après neuf ans ! soupira Jea. Ne pouvons-nous tenter l'écoute de leurs échanges-radio ?

Depuis leur départ de Mara, les initiés s'étaient succédés pour combler leur curiosité d'êtres vierges. Leur esprit embué de superstition et de fausses connaissances avait dévoré avidement celles que les androïdes mettaient à leur disposition. Effrayés avant d'être émerveillés, ils avaient découvert la complexité des mondes extérieurs, des techniques hallucinantes, mais une seule curiosité, la plus angoissante, n'avait pu être complètement satisfaite. Xond et les siens ne possédaient que très peu de renseignements sur leur planète d'origine, la Terre. Ils savaient seulement que les Terriens s'étaient dispersés au cours des siècles, loin de leur point d'origine, et que certaines colonies s'en trouvaient si éloignées que plusieurs vies n'auraient pas suffi à accomplir un voyage de retour, même en utilisant les combinaisons multiples de contraction temporelle.

Les jours qui suivirent le retour au temps universel apportèrent chacun de graves ennuis. L'Ogive se disloquait inexorablement et, déjà, certaines parties, rongées par un mal mystérieux, avaient dû être isolées. Seuls les androïdes pouvaient se déplacer dans ces zones envahies par le vide spatial, pour opérer les réparations les plus urgentes sur les propulseurs.

— Nous devons peut-être abandonner le vaisseau, déclara Xond huit jours plus tard. Nous le ferons à bord de capsules spéciales, mais à la dernière extrémité.

Puis le mal cessa de progresser et, infatigables, les initiés travaillaient sans cesse pour maintenir l'Ogive en état. Inemployés, Laur et Jea passaient leur temps à se documenter sur la planète vers laquelle ils se dirigeaient, grâce à des archives enregistrées. Laur écoutait avec attention les explications en langue galactique et se montrait soucieux.

— Jusqu'à la Grande Séparation, Bi était organisée militairement et la garnison recevait les meilleurs soldats de la Confédération. À moins d'une chance inespérée, il en est toujours ainsi, et je crains que notre arrivée ne soit difficile. Si jamais nous atteignons ce monde.

— C'est une toute petite planète comparée à Mara, remarquait Jea. Cent cinquante fois plus petite, deux continents énormes et une foule d'îles. On ne parle guère de la population indigène.

— Planète inorganisée. Les indigènes vivent à leur guise, sans rapport avec la base. Celle-ci est énorme, terrifiante et constitue un laboratoire monstre.

Dans les yeux obliques de Jea naquit une angoisse visible et Laur la serra doucement contre lui, caressant ses longs cheveux qui flottaient sur ses épaules. Il regrettait qu'elle portât cette combinaison informe qui dissimulait son corps.

— Ne t'inquiète pas. L'attitude des Terriens s'est certainement modifiée au cours des dernières années.

— Ils n'ont eu que neuf ans pour oublier... Pas neuf siècles comme nous. Ces mondes nouveaux m'effraient.

— Souviens-toi, sur Mara... Les marécages d'acide, les rools, les troglodytes et les nyctalopes, les grands oiseaux carnassiers et le désert de la Vie Subite. Nous avons triomphé de toutes ces épreuves.

Elle devint plus calme, rêveuse.

— Nous sommes partis depuis deux mois... Seize ans sur Mara... Crois-tu que Dorle le Prophète est toujours au pouvoir ? Y a-t-il encore des ganéthiens ? Terana la Sainte détruite par ces fous... Notre départ ?

— Pour ces gens-là, nous appartenons à la légende. Il a bien fallu que Dorle explique le prodige à son avantage.

— Règne-t-il sur toute la planète ?

— Possible, mais il a connu un échec terrible. C'est lui qui aurait dû s'envoler vers les étoiles. Au lieu de quoi, un aventurier a pris sa place. Dès notre départ, il lui a fallu augmenter le poids de sa puissance au risque de se la voir contestée.

Mais s'ils oubliaient Mara et Dorle le Prophète, ils pensaient de plus en plus souvent aux Terriens de Bi. Un jour, Xond leur annonça que, depuis quelques heures, les détecteurs du navire avaient capté une onde inconnue certainement émise par la planète.

— Ils nous ont sûrement repérés dans le ciel. Impossible de nier notre provenance, la trajectoire que nous avons empruntée nous trahit déjà. Sans les dommages subis par la nef, nous pouvions dépasser Bi et

atteindre une planète moins dangereuse, mais, ne pouvant faire autrement, il nous faut courir le risque d'être accueillis sans ménagement.

— Iront-ils jusqu'à nous détruire ? demanda Jea.

Xond dut lire l'angoisse qu'elle éprouvait, car il se montra rassurant.

— Pourquoi nous attaquer avant de connaître nos intentions ? Notre vaisseau est d'apparence pacifique, ressemble aux transporteurs commerciaux qui relient les planètes de ces systèmes rapprochés. Nous n'offrons aucune menace. Nous serons certainement arraisonnés, peut-être interrogés et fouillés selon des méthodes infailibles, mis en quarantaine. La crainte des Terriens, jadis, fut que les phénomènes d'accélération temporelle ne gagnent d'autres systèmes. Sans notre équipement de réintégration, nous aurions pu leur apporter des troubles graves. Il faudra leur laisser le temps de vérifier que nous vivons dans le même concept spatio-temporel, ce qui ne demandera que quelques jours.

— J'ai écouté l'histoire des armées de la Fédération. Les forces spéciales destinées aux confins sont sélectionnées et conditionnées depuis des siècles. Comment discuter avec des gens qui ignorent tout sentiment et ne reconnaissent que la discipline militaire ?

Cette fois, l'initié parut embarrassé. Lui aussi avait dû réfléchir à ce problème, d'autant plus que son propre conditionnement faisait de lui un être inoffensif et pratiquement sans défense. Comme ses camarades, il ne pouvait user que de sa force mentale et dans des circonstances précises. Ce qu'ils appelaient leur mémoire collective s'était demandé s'ils pourraient faire obstacle aux armes puissantes de la garnison ou, du moins, défier les projectiles envoyés en direction de l'*Ogive*. Ne pouvant répondre à la question de la jeune femme, il se contenta de l'inonder d'un flux mental rassurant, tout en souriant paisiblement comme il avait appris à le faire depuis qu'il portait une grande affection à Laur.

Un matin, Laur se trouvait dans la timonerie en train d'étudier les chiffres que fournissaient les coordinateurs lorsqu'il se rendit compte que la vitesse décroissait rapidement. Sa première idée fut que les propulseurs faiblissaient, mais, d'un coup d'œil aux cadrans, il constata que leur puissance restait sans changement. Xond, occupé dans une autre partie du vaisseau, lui envoya un message mental.

— Reste calme. L'*Ogive* n'est pas en difficulté. Je viens.

Dans la timonerie, les autres androïdes et robots continuaient leur travail tranquillement, mais au léger malaise interne qu'il éprouva, Laur comprit que ses compagnons faisaient appel à leur mémoire collective.

Xond pénétra dans l'endroit, lui fit un signe rassurant de sa main diaphane. L'intensité des échanges psychiques obligea Laur à s'éloigner. Rongé d'inquiétude, il dut attendre près d'une demi-heure avant d'apprendre ce qu'il avait pressenti.

— Bi nous freine grâce à un champ de forces, mais ne nous immobilise pas. Nous venons de constater qu'il nous fait suivre une trajectoire nouvelle, qui nous amènera en une orbite elliptique à l'endroit qu'ils ont choisi.

— Aucun échange-radio ?

— Aucun. Mais ce guidage imposé est déjà un test. Un vaisseau de combat ne serait pas tombé dans le piège où s'en serait sorti. Notre bonne volonté garantit nos intentions pacifiques.

Laur aurait voulu pénétrer dans la pensée réelle de Xond, mais l'androïde s'y opposait.

— Tu n'as pas réussi à saisir la pensée de ces Terriens qui nous guettent ?

— Ils sont trop loin, répondit Xond sans insister.

— Tu me caches quelque chose ?

— Non. Sois calme.

Une montée sauvage de fureur s'empara de Laur. Il redevint pour quelques secondes l'aventurier féroce et médiéval de Mara. Sa main se posa sur l'épaule fragile de Xond qui flageola sous le coup.

— Tu me dois la vérité, Xond. N'oublie pas que je suis le maître et toi l'esclave. Tu as été conçu et construit pour m'aider, moi, l'homme.

En même temps, il eut la certitude de détruire en partie l'amitié née entre lui et l'initié. Xond avait fait des efforts démesurés, au-delà de son potentiel affectif, pour se rapprocher de lui et, d'un mouvement d'humeur maladroit, il gâchait cette tentative merveilleuse.

— Excuse-moi, Xond, mais je ne suis qu'un barbare.

— Les Terriens le seront toujours, répondit l'initié. Mais puisque tu l'ordonnes, je dois te rendre compte.

— Non, pas comme ça, Xond. Je ne t'oblige pas.

L'androïde eut un sourire pâle et sans chaleur.

— Tu as déclenché la réaction de mes circuits et je dois t'expliquer. Jusqu'ici, mon affection pour toi arrivait à les bloquer les quelques dixièmes de seconde nécessaires pour les rendre inopérants. Maintenant, je suis libéré... J'ai surpris des pensées malsaines dans l'espace. Elles venaient certainement de Bi. Des hommes puissants discutent de notre sort et très peu nous sont favorables. Il semble que

les prescriptions concernant Mara soient toujours valables. Tout ce qui vient de cette planète est mauvais et doit être détruit avant d'approcher dangereusement Bi. Au besoin, la planète entière peut exploser si la contamination n'a pu être évitée.

— Quoi ? Veux-tu dire qu'ils seraient assez fous pour détruire tout un monde au nom d'une vieille querelle ?

— C'est ainsi. Mais je te le répète. Ce sont des lambeaux de pensées qui passaient dans l'espace. Peut-être sont-ils vieux de plusieurs années. Les ondes humaines ne meurent pas et forment parfois des sortes d'agglomérats dans l'espace.

— Allons donc, tu inventes pour me rassurer !

— Non. Mes compagnons et moi avons constaté le phénomène depuis notre départ de Mara. Nous avons reçu de fréquentes images, parfois si nombreuses et si obsédantes que nous avons été forcés de bloquer nos circuits. Des résidus de l'atroce guerre qui précéda la Grande Séparation. Des ondes de souffrances et de terreur. Nous sommes conditionnés pour porter secours aux humains. Je travaillais dans un complexe de chirurgie cervicale. Il m'est difficile de rester impassible devant de tels appels.

— Mais ce qui vient de Bi ?

— Je n'ai pas dit que ça venait de là-bas. Mais si c'est le cas, nous pouvons penser que les cerveaux de ces gens-là sont épurés de façon méticuleuse de tous sentiments de pitié. Ce qu'un ordre a prescrit, seul un contrordre peut l'annuler.

— Nous le savions. Des militaires sélectionnés et conditionnés depuis des siècles. Une élite héréditaire.

Xond approuva.

— Je crois que, dans l'univers, on les appelle les Monarques, à cause de cette transmission de père en fils et en fille d'une fonction.

L'androïde s'éloigna pour vérifier certains chiffres, puis échangea ses pensées avec les siens. Laur dut s'écarter à nouveau, pris d'un vertige cérébral. Jea apparut à sa porte, le visage décoloré, et il marcha vivement vers elle.

— Tout vibre, dit-elle. Ici, vous n'avez pas l'air de le ressentir car le poste de commande est en dehors du champ intérieur de l'*Ogive*. Mais ailleurs, c'est insoutenable.

— Bi nous freine. Un réseau de forces inconnues. Les moteurs s'emballent pour rien.

— Ils nous ont donc repérés ?

— Certainement depuis que nous avons percé les radiations de

Mara, mais ils ne pouvaient intervenir aussi loin. Maintenant, ils nous tiennent comme si je prenais une pierre dans ma main pour la lancer où je voudrais.

— Qu'en pense Xond ?

— Il a surpris des lambeaux de pensées dans l'espace et elles ne nous sont pas favorables.

— Ils veulent nous détruire ?

Laur soupira.

— Je le crains.

— Depuis plusieurs jours, j'essaie de m'y préparer, mais c'est impossible. J'aurais horreur de mourir dans cette grande carcasse inerte comme dans l'intérieur de quelque monstre lymphatique. Je regrette de ne pas avoir trouvé la mort sur Mara. Là-bas, nous savions, au moins, pourquoi nous pouvions mourir. Ici, nous serons les victimes d'une guerre terminée depuis neuf siècles.

— Neuf ans, soupira-t-il.

Mais il était inutile d'insister. Jea restait subjectivement rattachée aux neuf siècles qu'avait connus la planète isolée. Lui-même ne pouvait concevoir cette réduction du temps qu'au prix d'un gros effort intellectuel. Une fois, Xond était allé brancher une caméra à l'extérieur et il avait pu voir l'érosion de la coque externe de l'*Ogive*.

— Dans le temps universel, l'*Ogive* conserve ses neuf siècles, lui avait expliqué l'androïde. Et, en passant dans le temps actuel si rapidement, il était normal qu'elle subisse de graves dégâts, mais les constructeurs l'avaient prévu.

Il regarda avec surprise Xond qui revenait vers eux, un imperceptible sourire sur ses lèvres décolorées.

— C'est étrange, mais les Monarques sont pleins de curiosité à notre égard et s'en défendent mal.

— Évidemment, une fusée aussi importante qui arrive de Mara après neuf ans a de quoi les surprendre.

— Oui, mais il y a autre chose. Et certains d'entre nous ont capté des ondes chargées d'inquiétude, mais qui ne nous concernent pas. En fait, il y a, autour de Bi, des écheveaux invisibles d'angoisse. Une angoisse qui daterait de plusieurs années.

On les appela pour leur faire voir la planète sur un écran. En fait, un point jaune dans la nuit mauve de l'espace. Minuscule.

— Il y a juste quelques instants qu'il vient d'apparaître, expliqua le robot qui manipulait le clavier de mise au point des images. Bientôt, nous pourrions obtenir un hologramme de la planète et pourrions

certainement situer la base.

Des heures, ils espérèrent voir grandir le point jaune. Jea sommeillait dans un fauteuil, refusant d'aller se coucher. Dans un autre, Xond paraissait épuisé également. De tous les initiés, il était le seul à rester à l'écoute des ondes cervicales qui s'échappaient par sortes de bouffées nauséuses de l'inquiétante planète. Les autres avaient décroché pour rester maîtres de leur énergie.

— De l'angoisse, murmura Xond, de l'angoisse, de la curiosité, mais surtout un désir de plus en plus aigu de nous détruire.

— Et, pourtant, nous ne ralentissons pas, remarqua Laur. Plus du tout depuis qu'ils nous attirent vers eux.

— Peut-être pour mieux nous placer dans leur collimateur, murmura Xond avec une amertume que Laur ne lui connaissait pas. Nos chances sont infiniment réduites.

CHAPITRE II

Pour entrer dans la hutte des deux filles, il fallait presque marcher à quatre pattes, et suivre un boyau compliqué qui aboutissait à la pièce centrale qui formait terrasse au-dessus de la construction. Une toile transparente protégeait des pluies rouges, mais, présentement, elle était roulée. L'endroit formait un nid douillet et duveteux, grâce aux étoffes poilues dont il était tapissé sur une épaisseur de deux travers de mains.

Tout au centre, le Terrien et les deux femmes bios, entrelacés, se donnaient les premières caresses du matin. Le soleil jouait sur les peaux mordorées des filles, paraissait faire jaillir des flammes de leur chevelure rouge.

Le premier, le Terrien aperçut Ido et ressentit une impression de gêne d'être ainsi surpris. Après plusieurs semaines de séjour, il n'arrivait pas à se débarrasser de ce puritanisme qu'il portait dans ses chromosomes depuis des siècles. Irrité, il se leva, arrachant des protestations à ses compagnes, alla cacher son impudeur avec un morceau d'étoffe.

— Ido ! s'exclamèrent les deux filles.

Tout en restant agenouillées, elles s'avancèrent vers lui et Cije, arrivée avant Fan, ceintura les cuisses musclées du Bios en riant. L'homme rit à son tour, mais, voyant que le Terrien fronçait les sourcils, il dénoua les bras de la fille.

— Allons, laisse-moi. J'ai déjà reçu les caresses du matin.

Décues, les deux filles s'enlacèrent tandis qu'Ido rejoignait Will. Le Bios dépassait le Terrien de la tête. Ses épaules larges frémissaient de muscles. Il était très beau, très viril, plus que Will qui en ressentait du dépit.

— Les Monarques ont détruit Alin. Ils cherchent les déserteurs.

Alin était un village très proche de Bang où ils se trouvaient.

— Ils sont arrivés de bonne heure ce matin, et ont attaqué de toutes parts. Ils ont abattu la moitié de la population, puis ont torturé le reste. Personne n'a pu s'enfuir.

— Comment sais-tu, alors, ce qui s'est passé ?

Le Bios ne répondit pas. C'était un secret que Will n'avait pas encore percé. Des gloussements s'élevaient derrière eux. Le Terrien se retourna, rougit. Le Bios sourit avec indulgence.

— Elles sont jeunes et inépuisables.

Mais il ne parvenait pas à comprendre pourquoi le Terrien se montrait ainsi honteux de ce qui était une des principales joies de la vie, du moins, sur la planète Bi.

— Que dois-je faire, m'enfuir ?

— Si tes anciens compagnons ont décidé d'attaquer, ce n'est pas ton départ qui les en empêchera.

— Faut-il que je me rende ?

— Ils t'écorcheront vif.

— Vous serez sauvés, murmura Will.

— Il y a d'autres déserteurs, et si tu te rends, c'est qu'ils auront gagné. Veux-tu qu'ils gagnent ?

En fait, Will ne savait pas ce qu'il souhaitait exactement. Sa révolte, sa fuite lui paraissaient presque incompréhensibles. Et puis, cette vie avec les Bios l'emplissait de honte. Il ne pouvait arriver à rejeter des générations de discipline militaire.

— Alors ?

— C'est à toi de décider, dit Ido. Il y a d'autres villages éloignés où tu pourrais vivre. Mais les Monarques peuvent aller n'importe où.

Les deux filles avaient dû concerter leur attaque car elles surprisent totalement les deux hommes, les renversèrent sous elles. Will se débattit sous le corps charmant de Cije qui écrasait ses seins sur sa bouche. Furieux, il la repoussa, se releva, regarda autour de lui, à la recherche d'un vêtement. Il n'y avait que ces étoffes semblables à des fourrures que tissait une variété de plantes pour se protéger des pluies rouges. Lorsqu'il était arrivé au village, en uniforme au milieu de tous ces gens nus, il avait fini par l'ôter pièce par pièce. Pour retirer la dernière, qui dissimulait son sexe, il lui avait fallu plus d'une semaine, et jamais il n'avait éprouvé ce sentiment de libération dont parlaient ses camarades d'armes à mots couverts. Du moins, ceux qui fréquentaient les Bios avant que l'interdiction n'en soit donnée par le régent-chef, deux années auparavant.

En revanche, Ido succombait aux attaques de Fan et Cije les rejoignit pour se mêler à leurs jeux érotiques. Will préféra abandonner la place. Par un de ces stupides boyaux bas de plafond, il rejoignit le bassin intérieur de la hutte, se laissa glisser dans l'eau tiède et, flottant sur le dos, les yeux fermés, il s'efforça de calmer son irritation.

— Veux-tu du parfum qui endort ? lui demanda la vieille Rilis, depuis le bord du bassin.

Il regarda la vieille femme entre ses cils baissés. Il n'arrivait pas à déterminer son rôle dans la maison. Ni servante, ni mère, ni invitée. Les Bios n'avaient aucun sens de la famille. Les groupes de base se défaisaient constamment et on échangeait les enfants sans le moindre embarras. Ils étaient si nombreux. Trop. Indisciplinés et laissés libres de tout faire. Et, sans attendre d'être pubères, ils jouaient déjà à des jeux d'adulte.

— Je ne veux rien.

— Manger, alors ? Je viens de recevoir un morceau de shu merveilleux. Je le fais griller ?

— Non. Je n'ai besoin de rien, ai-je dit.

Et, surtout, pas de shu. Depuis toujours, il savait d'où provenait cette viande et pour rien au monde un Monarque n'y aurait touché. Il regrettait la bonne nourriture de la base. Le château, comme l'appelaient les Bios. Il regrettait son petit appartement et même la femme de son chef direct, le sous-légat Sonie. Une seule fois, il l'avait tenue dans ses bras, une seule fois, il l'avait prise. Une étreinte de quelques secondes, presque un viol parce qu'elle tremblait de peur. Tout cela après des mois de regards brûlants, de mains frôlées et d'insomnies voluptueuses. Le code d'honneur des Monarques ne tolérerait pas ce genre de liaison et la mort punissait les deux coupables.

Regrettait-il vraiment tout cela ? Il ne savait plus.

— Will !

C'était Ido. Sans les filles. Il plongea et nagea vers lui.

— Es-tu fâché ?

— Non. Je voulais ce bain.

— Nos mœurs choquent les Monarques. Mais les leurs nous affligent bien plus.

— Je ne suis plus un Monarque, murmura Will.

— Quoi donc, alors ? Il te faudra des années pour devenir un Bios.

Will laissa tomber ses jambes au fond du bassin. Ido avait raison. Mais comment transformer un corps et un esprit conditionnés par des siècles. Il existait, dans la Fédération, une planète où des mages purgeaient les Monarques de leur comportement ancestral. À l'aide de drogues mystérieuses. Il ne savait où était cette planète. Et depuis que la guerre civile déchirait la Fédération, peut-être avait-elle été détruite ou isolée comme Mara, que la garnison de Bi surveillait depuis plus de huit ans.

— Viens boire quelque chose.

Il accepta. En sortant de l'eau, il n'eut qu'à se frotter aux murs tapissés de fourrure végétale pour se sécher merveilleusement. Les longues fibres électrisaient les chairs, calmaient la douleur et chassaient la fatigue.

— Tout est fait pour votre volupté, dit-il à Ido qui s'accroupissait pour emprunter un boyau. Mais je ne comprends pas l'étroitesse de ces couloirs.

— Mais c'est justement pour éprouver du bien-être quand on peut enfin se redresser plus loin, fit le Bios en riant. Oui, nous aimons la volupté dans toute chose, alors que vous n'êtes que rigueur, discipline et même ascétisme.

Il faisait là allusion aux périodes de jeûne régulières que pratiquaient les Monarques.

— Oui, mais nous avons conquis un univers.

— C'est vrai, reconnut Ido. Un univers. Et qu'en faites-vous, depuis des siècles ? Vous vivez dans la crainte des révoltes, des sécessions.

Mais la discussion n'alla pas plus loin. C'était toujours la même chose avec les Bios. Trop raffinés pour se fatiguer trop longtemps en discussions interminables. Ido alla chercher un flacon de bois transparent où était enfermé un liquide couleur de rubis, deux gobelets en même matière. C'était une liqueur délicieuse et on pouvait en boire de grosses quantités sans inconvénient. Il en existait d'autres, euphorisantes, aphrodisiaques. Il y avait aussi le vin des rêves, celui des mille vies. Will s'en méfiait comme de drogues. Les Monarques n'avaient pas besoin de ces hallucinogènes.

— Restes-tu parmi nous ?

— Les miens viendront et tueront tout le monde.

— S'ils doivent venir... Je te l'ai déjà dit.

— Pourquoi ne vous défendez-vous pas ?

Remplissant à nouveau les verres, Ido ne paraissait pas décidé à répondre.

— Vous auriez pu fabriquer un armement puissant. Vous en avez les moyens.

— Notre histoire est pleine de récits de guerres. Mais nous avons connu un trop grand déséquilibre pour recommencer. Les tiens ne peuvent pas nous tuer tous. Juste quelques villages.

— Nous sommes ainsi faits.

— Et voilà pourquoi vous n'avez pas tenté d'organiser cette planète

ni d'en tirer profit. C'est un champ de manœuvres pour Monarques trépignant de l'envie de tuer. Je comprends que votre gouvernement vous isole dans les confins de ses possessions.

La vieille Rilis pénétra dans la pièce. Comment pouvait-il la trouver vieille, alors que son corps aurait fait envie à des Terriennes de vingt ans. Mais, chez les Bios, l'âge se manifestait par une grande dignité, faute de rides et de cheveux blancs. Le goût de la volupté physique se muait en sérénité de l'esprit.

Elle portait un plateau copieusement garni. Will se contenta de fruits, alors que son compagnon déchiquetait avec délices un morceau de shu grillé. L'odeur en était savoureuse, mais l'estomac du Terrien se révoltait encore contre cette nourriture-là.

— Il n'y avait pas de déserteurs, à Alin ?

— Non, mais ils venaient de partir la veille. Les Monarques n'ont trouvé que des traces, ce qui a justifié leur massacre. Ils utilisaient un détecteur spécial.

— C'est un appareil dangereux pour nous. Il contient notre signalement physique et psychique, et retrouve nos empreintes et ce qui peut encore subsister de nous dans la pensée des autres.

— Je l'ignorais, avoua Ido. Il faudra donc tout nettoyer et vider nos cerveaux si les Monarques arrivent ?

— Vider vos cerveaux ! s'exclama Will. Le pouvez-vous réellement ?

— Ce n'est pas difficile pour nous. L'odeur d'une fleur ou d'une femme suffit pour emplir nos centres principaux et dissimuler nos sentiments profonds. C'est indispensable à cause des télépathes qui sont parfois trop curieux.

Ces télépathes étaient fort rares dans les communautés bios et formaient une élite d'hommes cultivés, détachés de tout bien-être matériel.

— Il n'y a qu'un seul endroit où les Monarques ne te trouveront pas, dit Ido en essuyant ses doigts au linge soyeux que lui présentait Rilis.

— Lequel ?

— Les mines de shu, mais je sais que cette pensée te révulse.

— Il me serait impossible de vivre là-bas.

— Tu n'es pas obligé d'aller dans les galeries, mais simplement dans un village installé non loin. Nous achetons le shu aux Sangres.

Dans la tête de Will, la silhouette répugnante d'un Sangre se dessina. Un pou énorme avec huit pattes fragiles, excepté les deux premières faites pour tailler dans les filons de shu.

— Vous êtes friands de cette viande fossile. Oubliez-vous qu'elle date de millions d'années ?

— Non, mais c'est une nourriture délicieuse et pleine d'énergie. Tu devrais y goûter.

— Jamais !... Je veux bien me dénuder, faire l'amour avec plusieurs femmes à la fois et devant toute la population du village, mais je ne peux imaginer qu'une seule miette de shu puisse pénétrer dans ma bouche. Je vomirais jusqu'à mes entrailles.

Ido lui versa encore de la liqueur.

— Lorsque tu y parviendras, tu seras vraiment libéré. Le shu est la seule chair dont nous disposions puisqu'il n'y a pas d'animaux comestibles sur Bi.

— Ces mines s'épuiseront bien un jour ?

— J'en doute, murmura le Bios. Elles sont exploitées depuis des temps immémoriaux. Parfois, je me demande si la planète tout entière n'est pas un énorme animal fossilisé.

— Les filons s'interrompent parfois ?

— Pas exactement. Leur exploitation devient trop difficile pour les Sangres qui refusent toute technique autre que leurs pinces tranchantes. Ils tombent sur des parties trop dures et s'en vont ailleurs. Ce sont certainement des os énormes plus durs que de la roche. Parfois, ils pénètrent dans l'un d'eux, l'utilisent comme galerie en le débarrassant de la moelle qui constitue un mets si délicat que les Sangres se le réservent. Je n'y ai goûté qu'une fois, et c'est encore une sensation qui chante dans mon souvenir.

Les deux filles pénétrèrent dans la pièce en riant comme des folles. Elles s'étaient peintes de couleurs vives et ressemblaient à de longues fleurs irréelles. Ido leur fit des compliments amusés et elles vinrent se nicher entre eux, caressantes, audacieuses. Will se souvenait de Sonie l'effarouchée, Sonie qui tremblait pour un regard, un baiser à peine formulé à distance. Sonie qui oubliait de connaître le plaisir entre ses bras de crainte qu'on ne les surprenne. Ou bien, alors, elle avait eu une volupté trouble où la crainte du châtiment tenait un peu trop de place.

Parfois, lorsqu'il s'éveillait en pleine nuit, entre les deux filles bios, il regrettait son petit appartement, l'odeur nette de l'ameublement, celle de sa cuirasse faite d'une matière spéciale que des armes ordinaires ne pouvaient percer. Dans le nid douillet de la hutte, il cherchait vainement à entendre le bruit de bottes de la patrouille intérieure, celui des sonneries à peine assourdies. Et, jamais, jamais il ne pourrait réintégrer ce milieu, auquel le liait un cordon encore

solide de fidélité et d'un autre sentiment qui ressemblait fort à de l'amour.

Comment réintégrer ce sein rude mais inoubliable sans risquer d'être écorché vif ? Comment éviter le châtement et se fondre à nouveau délicieusement dans le corps d'élite des Monarques, redevenir le seigneur de la guerre redouté dans tout l'univers ?

Autour de lui, ses compagnons n'imaginaient pas sa détresse, et les privautés de Cije ne provoquaient aucun écho dans ce corps modelé pour les vertus guerrières. Will rêvait d'un exploit tel que la Haute Cour militaire ne le condamnerait que pour le principe à une peine légère. Mais que pouvait-il se passer dans la planète oubliée de Bi ? Depuis que la guerre civile ravageait les provinces internes et menaçait le gouvernement central, l'avenir de la garnison se trouvait bloqué. La surveillance d'une planète ravagée et mise au ban de la Fédération neuf ans auparavant n'était qu'une mission sans éclat.

— Si nous allions faire une promenade en traîneau ? proposa Cije. Nous pourrions aller jusqu'à la forêt des Mots Perdus. Parfois, on y entend de belles histoires.

— Il faut que j'aille ailleurs, s'excusa Ido, mais vous devriez sortir notre ami Will. Il ne connaît pas la forêt des Mots Perdus.

Le Monarque releva la tête, soupira :

— J'en ai entendu parler. On dit que ces sortes d'arbres racontent des histoires très crues.

— Oh ! les moins doués, évidemment, répliqua Cije, mais plus on avance vers le cœur de la forêt, plus on a la chance d'entendre une belle poésie ou bien un récit épique.

— Ce sont, en quelque sorte, des perroquets, vos arbres. Dans toutes les planètes, il y a des animaux qui répètent les paroles humaines. Ce n'est pas nouveau.

— Pas du tout, s'indigna Fan. La forêt des Mots Perdus est la mémoire de Bi. Rien ne s'est perdu et les arbres pourraient tout dire sur la vie de nos ancêtres. Mais ils ne le font que lorsqu'ils le veulent bien. Je vais préparer le traîneau à cette promenade.

Il y avait aussi ces traîneaux. Nul ne savait comment ils pouvaient se déplacer à bonne vitesse le long des routes qui reliaient les villages. Les Bios s'installaient à bord, et ces sortes de carcasses hétéroclites glissaient sans bruit sur leurs patins. Will savait qu'ils étaient construits avec un végétal étrange. Mais comme il n'y avait aucun chercheur scientifique parmi les Monarques de la garnison, nul ne s'était soucié de découvrir leur secret.

Ils filaient tous les trois, les deux filles et lui, sur une route lisse et

fantaisiste à cause des nombreux tournants inutiles qu'elle suivait, lorsque Cije désigna les deux traits d'argent dans le ciel pur de la planète.

— Les patrouilleurs, n'est-ce pas, Will ?

— Oui. Les deux plus gros.

Il se retourna pour suivre leur disparition dans l'atmosphère turquoise. Une telle prodigalité étonnait le Monarque déserteur. Le Conseil de Régence n'avait pas l'habitude de gaspiller le matériel, dont l'entretien devenait de plus en plus problématique après ces trois années d'isolement total. Aucun convoi de ravitaillement n'avait touché Bi depuis le début de la guerre civile, et on économisait les pièces de rechange.

— Oublie ces monstrueux vaisseaux, lui lança Fan. Regarde comme c'est joli ici. Et cette rivière, tu ne la connaissais pas.

Will fit semblant de s'intéresser au paysage, d'ailleurs très harmonieux. Mais la beauté ne touchait pas tellement son cœur de soldat d'élite. Que se passait-il dans l'espace pour que le Conseil de Régence expédie ces deux patrouilleurs ?

CHAPITRE III

Depuis une semaine, le Conseil de Régence siégeait à heures fixes beaucoup plus nombreuses, alors que, auparavant, une seule réunion avait lieu chaque matin pour l'expédition des affaires courantes. Tout avait commencé, en fait, près de deux mois auparavant, mais un certain appareillage se trouvant en panne, le Conseil n'avait eu de preuves déterminantes que lorsqu'on avait enfin pu détecter l'énorme vaisseau qui, sortant de la ceinture de radiations dangereuses de Mara, se propulsait à bonne vitesse vers Bi.

Dans la grande salle de style néogothique, le régent-chef Ogan siégeait sur le siège le plus élevé, mais ce n'était qu'une apparence, car le procureur colonial Parson, qui représentait le pouvoir civil, bien qu'installé comme les autres officiers le long de la longue table, pouvait s'opposer, par son veto, à toute décision qu'il jugeait inopportune.

Ce qu'il faisait, d'ailleurs, depuis que le vaisseau de Mara faisait route vers eux. Au début, il avait tout le Conseil contre lui, mais, au fil des jours, il sentait qu'il avait convaincu quelques officiers. Certes, Ogan, le régent-chef, avait toujours la majorité, mais elle s'effritait lentement.

Enfermé dans sa cuirasse noire de combat, Ogan paraissait encore plus féroce. C'est tout juste s'il relevait la visière de son casque transparent à variance dioptrique. Son visage émacié, soigneusement épilé, était celui d'un homme intransigeant. Contrairement aux usages, il portait son pistolet à énergie. Ses officiers façonnaient leur physique à l'image de leur chef. Raides, impassibles, ils formaient un bloc d'apparence unie.

Seul le procureur colonial Parson savait qu'il n'en était rien et que le monolithe se fissurait peu à peu. L'homme était pourtant banal, insolite avec sa tunique blanche parfois froissée, au milieu de ces guerriers stricts. Alors que les autres restaient immobiles et attentifs, lui jouait avec son bracelet enregistreur, avec ses longs cigares de Vega II. Son air bonhomme pouvait faire illusion, mais lui aussi avait une volonté de fer. Depuis l'apparition de l'*Ogive* sur les écrans de la base, il s'opposait à sa destruction. Point par point, il avait réfuté, au cours des jours, les arguments du régent-chef. D'abord, l'ordre impératif donné, près de neuf ans plus tôt, et qui prescrivait la

destruction de tout engin en provenance de Mara. Puis il avait démontré que le vaisseau n'apporterait aucune perturbation dans le temps spécifique de Bi, qu'il avait traversé la ceinture de radiations sans en entraîner la moindre dans son sillage.

Grâce à ses efforts, l'*Ogive* était simplement surveillée et soumise à un guidage particulier qui l'empêcherait de toucher le sol de Bi.

Le régent annonça le départ des deux patrouilleurs de première classe.

— Ils vont rejoindre le vaisseau inconnu et l'observer. Défense est faite au chef de patrouille d'entrer en contact avec ces gens-là.

L'argument principal du procureur était que l'apparition de ce vaisseau constituait une chance inouïe pour la garnison, isolée depuis trois ans du reste de l'univers.

— Nous pourrions peut-être utiliser ses services pour essayer d'atteindre une planète encore ralliée à la Fédération.

— Ces gens-là nous apportent peut-être la guerre. N'oubliez pas qu'ils ont traversé près de neuf siècles alors que nous, pendant ce temps, ne prenions que neuf ans d'âge. Leur technique a pu devenir d'une efficacité supérieure.

— Ce n'est pas un vaisseau de guerre. Et oubliez-vous dans quel état nous avons laissé cette planète ?

En fait, la destruction, puis l'isolement de Mara, avaient été à l'origine de l'effondrement de la Fédération. Les mondes les plus lointains avaient estimé que les troupes d'élite, en l'occurrence les Monarques, étaient allées trop loin dans leur férocité et des mouvements de solidarité s'étaient spontanément manifestés un peu partout.

— Je suis sûr, affirmait fréquemment Parson, que si nous pouvions communiquer avec le gouvernement central, nous recevions l'annulation de cet ordre stupide datant de huit ans. Ce serait déjà une mesure d'apaisement. Vous, Conseil de Régence, ne pouvez provoquer une nouvelle catastrophe. Il faut savoir qui sont ces gens échappés de Mara, ce qu'ils veulent. Nous pourrions toujours prendre des mesures par la suite.

Dès qu'il avait appris l'envoi des deux patrouilleurs, Parson avait crispé sa mâchoire. Dans son visage assez mou de tribun, cela se remarquait et tous attendaient l'accrochage.

— J'espère qu'ils sauront garder leur sang-froid, fit-il d'une voix sifflante. Je regrette que cette décision n'ait pas été discutée ici même avant d'être exécutée.

— Je reste libre d'opérer des patrouilles extraordinaires, rétorqua le régent-chef.

Les autres officiers parurent approuver, mais sans grand enthousiasme. Eux aussi étaient emplis de curiosité envers le grand vaisseau, commençaient à croire qu'une liaison pourrait être opérée avec le gouvernement central.

— L'onde guideuse suffisait, déclara le procureur. Il ne peut lui échapper et n'a pas essayé de le faire. Je suis certain que ces gens-là sont animés de sentiments pacifiques.

— Leur nef paraît mal en point, précisa un autre officier, spécialiste en navigation astrale. Elle a subi des dommages. C'est peut-être plus pour obtenir des réparations que pour nous rencontrer que ces gens-là viennent vers Bi. Ils auraient pu très bien prendre une autre route, se maintenir plus longtemps dans un complexe spatial plus rapide. Nous les aurions détectés sans pouvoir les détruire.

— Donc, contre-attaqua Parson, vous ne pensez pas que leur technique soit supérieure à la nôtre ?

Surpris, l'officier resta muet quelques secondes. Puis, sans oser regarder le régent-chef, approuva :

— Oui, je le pense.

— Vous voyez, triompha Parson. Nous n'avons rien à redouter.

— C'est avec un vaisseau délabré et mal adapté que vous comptez vous évader de cette planète ?

L'ironie d'Ogan fit mouche. Ses officiers regardèrent Parson, doutant visiblement qu'il puisse trouver une réponse.

— Soit. Il ne s'agira peut-être pas d'atteindre le gouvernement central, mais de dépasser la zone de brouillage qui nous isole de lui. Vous ne disposez que d'engins interplanétaires pour un même système. Pour dépasser la zone des brouillages, leur vitesse nécessiterait des années de voyage. La nef qui approche peut réduire cette durée à quelques mois seulement.

— D'ici là, le gouvernement aura maté la révolte.

— Il y a trois ans que je vous entends dire ça et, pendant ce temps, nos stocks diminuent de jour en jour, notre isolement s'accroît. Par chance, les habitants de cette planète ne nous sont pas hostiles, mais sait-on ce que nous réserve l'avenir si cet état se poursuivait encore autant ?

— Les Bios sont de doux rêveurs amollis par la débauche, trancha Ogan.

Le procureur le regarda en dessous.

— Je n'en suis pas aussi certain que vous. Ils disposent de moyens extraordinaires.

— Vous livrez-vous à l'ethnologie durant vos loisirs ? se moqua le régent-chef.

— Vous savez, comme moi, qu'ils sont plutôt maigres, mes loisirs. Surtout depuis que nous siégeons sans désespérer. Mais si la situation se prolonge, pour en revenir aux Bios, nous serons peut-être obligés de prendre contact avec eux.

Le poing de fer d'Ogan s'abattit sur la table.

— Procureur ! Vous outrepassiez vos pouvoirs. La charte de cette planète est stricte. Nous ne devons prendre aucune initiative qui modifierait en quoi que ce soit le *statu quo*. Cette planète appartient à l'armée, ne l'oubliez pas.

— Je sais, je sais qu'il ne s'agit, en fait, que d'un vaste champ de manœuvres et que vous pouvez tailler en pièces la population sans le moindre inconvénient. Les malheureux ne peuvent même pas faire appel à la conscience universelle, puisque nous ne leur avons même pas apporté les moyens d'entrer en communication avec le reste de l'univers. De plus, ils ignorent la langue galactique.

— C'est crime de haute trahison que de la leur apprendre. C'est pourquoi nous pourchassons les déserteurs avec la dernière énergie.

— Ah ! ces déserteurs, s'exclama Parson. S'ils n'existaient pas, il aurait fallu les inventer.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'ils justifient certaines expéditions sanglantes. De plus, votre interdiction de fréquenter les femmes bios prise il y a deux ans est, pour beaucoup, dans le développement de ce phénomène. Jusque-là, pas un Monarque n'avait abandonné ses fonctions. Et je vous fais remarquer que ce sont des célibataires ou des maris malheureux en ménage qui ont le plus déserté. Si nous sommes condamnés à vivre isolés, il faudra bien modifier ce règlement insensé.

— Vous n'avez pas le droit d'exprimer de telles idées dans ce Conseil.

— Vos officiers sont des adultes et non des enfants. Ils peuvent écouter ce que je dis. Surtout si ce sont des hommes solides, mentalement parlant.

Dans la vaste salle du Conseil, le silence devint total lorsque le procureur colonial se tut. Les officiers regardaient droit devant eux, impassibles en apparence, mais Parson avait trop l'habitude des hommes pour ne pas croire qu'ils ne l'approuvaient pas. Ogan fut

également persuadé que sa puissance était ébranlée, car son regard devint encore plus dur. Souvent, Parson craignait de sortir de ces réunions en état d'arrestation, mais seul le conditionnement d'Ogan, habitué à obéir, l'empêchait d'aller aussi loin. Même si leur isolement devait durer vingt ans, il conserverait la même attitude de soumission au pouvoir central.

Dans une intention d'apaisement, le procureur général crut habile de changer de sujet.

— Dans le cas où le rapport de vos patrouilleurs serait rassurant, quelles mesures envisagez-vous ?

Ogan respira profondément à plusieurs reprises pour retrouver tout son sang-froid.

— Nous devons mettre l'équipage de ce vaisseau inconnu en quarantaine. Tout en les surveillant médicalement, nous les interrogerons. Nous ne pourrions tolérer qu'ils nous cachent quoi que ce soit.

— Envisagez-vous la réparation de leur vaisseau ?

— C'est au responsable des ateliers de dire si elle sera possible.

L'officier désigné hocha la tête.

— Il s'agit d'un vaisseau intergalactique. Si ses organes vitaux sont atteints, nous ne pouvons rien garantir. Nous ne sommes équipés que pour les engins interplanétaires.

En fait, personne n'osait soulever le problème majeur que constituait l'utilisation d'une nef intergalactique. Le pouvoir central jugeait plus prudent de ne pas doter les Monarques de ce genre de transporteur. N'était-ce pas enfreindre ses ordres que de forger des espoirs sur cette nef inconnue ? Vues sous cet angle, Parson comprenait mieux les réticences d'Ogan, et lui-même risquait une sévère condamnation s'il encourageait ce projet.

— Nous pouvons suspendre la séance pour deux heures, proposait-il.

Le régent-chef se hâta d'accéder à sa demande. Les officiers se retirèrent avec soulagement pour se rendre, pour la plupart, dans le dinck proche. On n'y buvait que des boissons non alcoolisées, ces dernières n'étaient tolérées qu'à certaines heures et pour les officiers qui n'étaient pas de service.

Le sous-légat Harold suivit le mouvement, mais, une fois un verre plein en main, il s'isola dans un fauteuil insonorisé pour remâcher son amertume. Depuis l'approche de cette nef inconnue, toutes les recherches de déserteurs se trouvaient ralenties. Le matin même, un

village de Bios avait été détruit en vain, mais ce serait la dernière opération pour l'instant. Harold ne pouvait supporter la pensée que Will le déserteur se trouvait toujours en liberté. Après ce qui s'était passé entre Sonie et lui... Il se doutait déjà de quelque chose, mais, un jour, peu après la désertion de Will, il avait soumis son épouse au détecteur phytsy, avait découvert qu'elle conservait un souvenir très net de cet homme. Une image si crue qu'Harold n'avait pu en soutenir la vue. Sa femme si brutalement troussée par cet ignoble individu. Plus que son amour pour elle, plus que son amour-propre, son puritanisme intrinsèque avait subi une blessure inguérissable. Son regard passait machinalement d'un officier à l'autre. La plupart étaient mariés. Mais combien se trouvaient trompés ? Il y avait, dans cette base, un début de pourrissement moral dont il aurait aimé entretenir Ogan. Mais le faire, c'était condamner Sonie à un châtement horrible. Et il ne pouvait supporter l'idée de ne plus avoir de femme à sa disposition. Le pire, il n'avait même pas pu frapper Sonie à cause des explications qu'elle aurait dû fournir aux autres épouses. Il ne pouvait que la torturer moralement et y mettait une rage froide.

Parson, lui, avait rejoint son appartement où l'attendaient sa femme et ses deux enfants. Les civils de la base formaient une minorité mise au ban de la société militaire. Impossibilité, pour les femmes et les enfants, de se fréquenter assidûment. Il ne pouvait y avoir que des rencontres officielles figées de formalisme. Parson ne tenait pas à ce que ses deux garçons jouent avec les enfants des Monarques. Déjà conditionnés par leur naissance et par leur éducation, ces enfants formaient une caste pleine de morgue, déjà habituée à des jeux violents et cruels. En trois ans, il y avait eu cinq morts de jeunes êtres, à la suite de combats réels à mains nues. Ces véritables meurtres passaient pour des accidents de parcours dans un enseignement aux règles strictes.

Sa femme, Dune, comprit que, une fois encore, la réunion du Conseil avait été une rude épreuve pour son mari.

— Je viens d'apprendre le départ de deux patrouilleurs par le circuit intérieur, lui dit-elle.

Il se laissa choir dans un fauteuil et elle lui apporta un verre de vieux alcool provenant, du moins, ils voulaient bien le croire, de la Terre. C'était une liqueur ambrée avec un bouquet subtil.

— Que va-t-il se passer ?

— Je l'ignore, mais Ogan sent qu'il perd du terrain. Je crains qu'il n'ait une réaction subite. Et personne ne pourra rien lui reprocher.

— Ce vaisseau est-il habité ?

— Nous l'ignorons. Enfin, je l'ignore. Ogan affirme qu'il n'a encore

aucun renseignement. Comment le croire ?

Il vida son verre, se leva pour se rendre dans les bureaux du procurât où travaillaient une dizaine de personnes. L'atmosphère y était détendue et souvent joyeuse, mais tous ces gens-là souffraient de plus en plus de leur isolement. Certains étaient sans nouvelles de leur famille depuis trois ans. Le travail, depuis, se limitait à une routine vite expédiée. Parson répondit tranquillement aux questions de ses collaborateurs. L'espoir qu'ils fondaient sur ce vaisseau inconnu lui parut disproportionné.

— Il a subi de graves dommages et il n'est pas certain qu'ils puissent être réparés ici.

— Les Monarques ne voudront jamais, dit une jeune femme séparée de son mari depuis trois ans, et qui dirigeait le service des archives. Nous sommes à leur entière disposition. Eux vivent en vase clos avec leur famille et surtout avec leur dieu, la discipline.

Son mari avait en vain formulé une demande pour le procurât de Bi. Les autorités militaires lui avaient barré la route, car il était inscrit à une ligue pacifiste. Mais seulement une fois la jeune femme installée sur Bi. On recrutait difficilement du personnel civil pour les confins de la Fédération, et Bi avait une réputation sinistre à cause de la proximité de Mara.

— L'essentiel est qu'ils ne détruisent pas le vaisseau, expliquait Parson. Que nous puissions nous rendre compte. Nous essaierons de nous entendre avec ses occupants.

— Procureur, j'ai sorti toutes les archives concernant Mara, dit la jeune fonctionnaire. À tout hasard.

Il eut un sourire désabusé.

— Je sais à quoi m'en tenir. Les rapports parlent de destruction à quatre-vingt-dix-huit pour cent. Je me demande si les deux pour cent épargnés, humains et matériel, ont pu survivre pour parvenir à ce miracle, un vaisseau spatial. C'est incroyable, malgré l'accélération du temps sur cette planète.

— Craignez-vous un piège, procureur ? demanda un fonctionnaire aux cheveux grisonnants.

Lui avait voulu augmenter le taux de sa retraite en acceptant de passer cinq années sur Bi. Normalement, depuis deux ans, il aurait dû être rayé des services actifs.

— Un piège ?... – Possible. Des ennemis inconnus qui auraient visité Mara ou utilisé la planète comme base. Ogan le craint peut-être également.

Le circuit intérieur annonça que le Conseil de Régence allait se réunir dans un quart d'heure, Parson sortit de ses bureaux pour rejoindre sans se presser la salle néogothique. Il croisa plusieurs officiers qui, lui semblait-il, le regardaient avec une certaine sympathie et, plus loin, l'un d'eux le rattrapa.

— Procureur, souffla-t-il, vous ignorez peut-être que les patrouilleurs ont emporté des charges anti-M.

Puis il continua son chemin, laissant Parson accablé. Ogan n'avait pas indiqué le fait. Des charges anti-M qui ne laisseraient aucune trace de l'*Ogive*.

La reprise de la séance fut retardée par l'absence du régent-chef. Ogan se présenta avec plus de vingt minutes de retard et se dirigea d'un pas rapide vers son siège. Son visage fermé dissimulait ses sentiments.

— Les patrouilleurs ont eu un contact-radio avec les occupants de la nef inconnue.

Il marqua un instant de silence, en profita pour regarder le procureur colonial.

— D'après les messages reçus, ce vaisseau serait occupé par des androïdes uniquement. Le seul être humain qui les dirigeait est mort peu après le départ.

CHAPITRE IV

Au fil des jours, l'inquiétude de Xond n'avait fait que croître, au fur et à mesure que la planète Bi grossissait imperceptiblement sur les écrans de la timonerie. De tous les androïdes, il était le seul à se mettre à l'écoute des émanations psychiques du monde inconnu, et il supportait très mal cette épreuve.

Une fois, Laur voulut lui dire qu'il avait tort de s'alarmer ainsi et, l'espace de quelques secondes, l'androïde l'avait mis en communication avec ses circuits. Une sorte de flux haineux avait alors envahi le cerveau de Laur qui n'avait pu supporter l'épreuve jusqu'au bout.

— Comprends-tu, maintenant ?

— Mais qui sont-ils ?... Pourquoi cette volonté de destruction ?

— Des Terriens. Nous ne pouvons capter que les pensées des Terriens. Il ne peut s'agir de la population locale.

Leur mémoire collective n'avait pu fournir aux initiés que de vagues renseignements sur Bi. Il n'y avait nulle trace d'une population indigène hostile, et ces vagues de fond inquiétantes ne pouvaient venir que des Terriens en garnison sur Bi.

— L'angoisse et l'inquiétude ont fini par triompher chez certains. Il y a surtout une volonté plus forte que toutes les autres qui nous condamnerait sans appel. Certainement un chef puissant et redouté. Mais il doit réfréner sa violence car il est constamment harcelé par des contradicteurs.

Peu après, Xond lui avait fait part de ce que lui et ses compagnons avaient imaginé.

— Nous dissimulerons votre présence et celle de Jea. Lorsqu'ils sauront qu'il n'y a que des androïdes et des robots, leur méfiance tombera en partie.

— Jamais ils ne croiront qu'une volonté humaine n'a pas coordonné ce voyage.

— Mais nous avons prévu cela. Il y avait bien un homme au départ, mais, trop faible, il n'a pu supporter le voyage et a trouvé la mort peu de temps après.

— Ganeth ?

— Ganeth qui repose dans son cercueil de matière transparente.

Songeur, Laur avait accompagné Xond jusqu'à la petite salle où se trouvait le cadavre de Ganeth. Quel étrange destin que celui de cet homme, pensait-il. Considéré comme un dieu sur la planète Mara, il avait suscité involontairement un extraordinaire mouvement religieux qui venait de bouleverser toute la planète. Et, une fois encore, il allait servir, alors qu'il était mort depuis sept siècles ou sept ans, selon qu'on utilise le temps accéléré de Mara ou l'universel.

— Est-ce indispensable ? Si nous nous cachons dès nos premiers contacts, jamais nous ne pourrions nous faire admettre. Nous gâcherons toutes les chances de poursuivre notre voyage dans l'espace en direction de la Terre.

Xond esquissa un faible sourire.

— La Terre... Pourquoi en rêver alors que, même dans l'esprit des humains de Bi, elle n'apparaît presque jamais. Ils parlent ou pensent pouvoir central, Fédération, mais que devient la Terre là-dedans ? Nous ne le savons pas. Ces Monarques sont de curieux spécimens d'une race inquiétante. Mais, heureusement, nous sentons auprès d'eux des compagnons moins féroces. Ce sont eux qui nous aideront, à condition qu'ils disposent, pour cela, des moyens actuellement aux mains des soldats.

— Et tu crois qu'il est préférable de nous cacher ? Mais que ferons-nous ensuite ?

— Vous rejoindrez clandestinement la planète. Vous pourrez le faire grâce à nos capsules de liaison. Une fois sur Bi, vous tâcherez d'entrer en contact avec ceux qui nous sont favorables. Ce sera certainement très risqué, mais comment agir autrement ? Pendant ce temps, nous serons maintenus en orbite autour de la planète et sévèrement surveillés. C'est bien avant que vous devriez vous échapper, Jea et toi. Lorsqu'ils monteront à bord, nous leur montrerons le corps de Ganeth.

— Et s'ils détectent des traces de notre séjour ? Nous ignorons les progrès de leur technique.

Xond sourit.

— Que peuvent-ils contre des androïdes ? Nos circuits se bloqueront et ils n'obtiendront rien de nous. Je crois que le cadavre de Ganeth suffira à les rassurer. Je tâcherai de les influencer. Moi seul, de tous les initiés, peut façonner légèrement la vérité. À condition que les questions ne soient pas très précises.

— Pourrions-nous avoir des renseignements plus détaillés sur la planète ?

— Les hologrammes se succèdent et deviennent de plus en plus intéressants. Bientôt, nous pourrions en faire une synthèse et vous fournir des détails sans défaillance. Il est certain que les premiers temps seront difficiles. Vous devrez entrer en contact avec la population indigène. Mais, d'après ce que nous savons, la base est inaccessible. C'est une installation monstrueuse avec des ramifications souterraines sur une partie du continent Sud.

— Pourquoi ces Monarques sont-ils inquiets depuis plusieurs années ?

— Nous avons fini par découvrir qu'ils éprouvent un immense sentiment d'isolement. Est-il justifié par quelque événement extérieur ? Est-il simplement subjectif et collectif à la fois, une sorte de psychose qui relèverait de la médecine spatiale ? Nous n'avons pu l'établir de façon certaine, mais tous les Terriens de la base souffrent de cet isolement. D'ici à quelques jours, nous pourrions établir un autre diagnostic.

Une dernière fois, Laur regarda Ganeth qui dormait paisiblement pour l'éternité. Sur Mara, on se prosternait à la seule évocation de son nom, on organisait des cérémonies grandioses et grotesques, on arrêtait, torturait, tuait en son nom. Il sortit de la petite salle rempli de pensées mélancoliques.

— Il ne faudra pas tarder à quitter le vaisseau, Laur, lui dit Xond.

— Déjà ?

— Préfères-tu finir dans les prisons des Monarques ?

— Mais toi et tes frères, que deviendrez-vous ?

— Lorsqu'ils auront constaté que nous ne sommes pas dangereux pour les hommes, ils nous laisseront dans l'*Ogive*. Tu verras, tout ira bien.

À partir de cet instant, le couple fut initié à la conduite de la capsule qui devait les amener sur Bi. Son maniement était simplifié à l'extrême et son fonctionnement dépendait uniquement de l'énergie photonique. Bientôt, Laur et la jeune femme firent quelques essais en compagnie de Xond, essais qui les éloignèrent de l'*Ogive* dans la nuit mauve de l'espace. La première fois, une terreur sans nom s'empara d'eux, et Xond dut ramener la capsule dans la nef, mais, peu à peu, ils s'habituerent à cette étrange impression. Ils découvrirent les dégâts subis par l'astronef, les énormes cavernes qui le perçaient de part en part, l'état lamentable de la coque extérieure.

— Nous n'aurions jamais atteint la Terre, soupira Jea.

Laur, sur le point de répondre, sentit l'emprise mentale de Xond qui lui conseillait de se taire, de ne pas expliquer à Jea que, jamais, peut-

être, ils n'atteindraient la planète d'origine, que les humains de Bi, par exemple, ne l'évoquaient jamais. Son souvenir n'existait même plus à l'état de rêve. Mais convenait-il d'attrister la jeune femme et de détruire ses illusions ? De la tête, Laur approuva la réaction de l'androïde.

Désormais, ils n'avaient plus qu'à attendre d'être plus près de Bi pour quitter l'*Ogive*. Ils attendaient cette heure sans impatience, effrayés à l'idée de cette séparation et de la plongée dans l'inconnu.

Un jour, vers 7 heures du temps universel, la nouvelle éclata dans toute sa menace. Deux engins puissants et certainement armés venaient de quitter Bi et se dirigeaient vers l'*Ogive*. Durant deux heures, ce fut l'attente angoissée, le couple et les androïdes se demandant s'il ne s'agissait pas de fusées destructrices, jusqu'à ce que Xond capte un magma informe de pensées à l'intérieur des véhicules.

— Ils sont habités. Ce sont des engins de surveillance.

Le calcul des ordinateurs donna bientôt leur vitesse, leurs dimensions.

— Ils nous rejoindront dans deux jours.

Et puis arriva un message en langue galactique, qui s'inscrivit en lettres rapides sur un des écrans de réception. Le chef de la patrouille des forces armées de la Fédération, secteur de Bi, demandait au vaisseau inconnu naviguant dans la zone... (Suivaient une série de chiffres.) de préciser sa nationalité, sa classification, son chargement et son effectif. La réponse repartit presque aussitôt selon les directives de Xond.

— Comment pourrons-nous quitter l'*Ogive* alors que cette onde de guidage freine toute source d'énergie ? demanda Jea.

— Xond pense que, lors de notre orbite, il se produira forcément une fenêtre étroite d'évasion lorsque nous nous trouverons de l'autre côté de Bi. Trop étroite pour l'*Ogive*, mais suffisante pour nous.

— Mais les deux patrouilleurs ?

— Ils devront rentrer à leur base tôt ou tard.

Il entoura ses épaules de son bras.

— Xond est optimiste. Jusqu'ici, il ne nous a jamais induits en erreur.

Cette réflexion la laissa songeuse. Laur le Négociateur, l'aventurier cynique de Mara, l'homme cruel et rusé connu pour son talent de diplomate, le seul homme qui se soit opposé aux maîtres tyranniques de Vasa, aux subtiles machinations de Dorle le Prophète, Laur, le seul homme qu'elle ait jamais aimé, acceptait d'être rassuré par une

machine déguisée en homme. Le cosmos dépouillait Laur de sa cuirasse, le rendait vulnérable, inquiet.

Bien avant l'accostage de l'*Ogive* par les deux patrouilleurs, le couple avait été transféré dans la partie la plus endommagée du vaisseau, dans un local étroit où ils attendirent, revêtus de scaphandres spéciaux, que l'arraisonnement se termine.

Ce fut long, si long que Laur essaya d'entrer mentalement en contact avec Xond. Jusqu'à présent, ses bredouillements de télépathe avaient été encouragés par l'androïde, mais, ce jour-là, il se heurta à un vide hallucinant, ne réussissant même pas à accrocher ce qu'il appelait les effluves rassurants de l'initié.

Remarquant que Jea s'inquiétait de plus en plus et transpirait sous son casque transparent, il supplia Xond de lui répondre, affirmant qu'il allait quitter le local pour rejoindre la partie habitée de la nef.

— Non. Du calme. Je t'en supplie.

— Que se passe-t-il ?

— Ils ont laissé trois hommes à bord. Munis d'un équipement ultra-perfectionné dont un détecteur de vie. Surtout, ne bougez pas. Rassurez-vous, nous veillons.

À son expression, Jea avait compris qu'il venait de rentrer en communication avec Xond. Il lui répéta tout.

— Peuvent-ils nous trouver ?

— Pourquoi se hasarderaient-ils dans cette partie endommagée ?

L'attente se poursuivit. Ils pouvaient boire, manger, mais leurs estomacs contractés refusaient toute absorption de nourriture. Ils se contentaient de sucer des tubes de pâte calorifique pour conserver leur force. Les heures se succédaient et, depuis longtemps, ils se laissaient flotter en état d'apesanteur, sommeillant en apparence, mais les sens en alerte, épuisés nerveusement. Laur avait l'impression que la vitesse de l'*Ogive* avait augmenté depuis quelque temps. Des ordres venus de Bi ?

— C'est Xond qui te parle. J'ai obtenu l'autorisation de larguer le cercueil de Ganeth avant que nous n'entrions dans la zone d'attraction de Bi. Il flottera dans l'espace, et je pense que c'est une sépulture qu'il aurait aimé. Nous en profiterons pour vous larguer à bord de la capsule. Pouvez-vous rejoindre celle-ci ?

Laur déglutit avec peine, traqué par le regard de Jea qui essayait de lire en lui.

— Il faut traverser les vides de la coque. Je me demande si Jea y parviendra.

— Il le faut.

Soudain, la communication fut interrompue et Laur comprit que l'esprit de Xond pénétrait la jeune femme pour la convaincre. Elle devint livide et ses lèvres, malgré elle, murmuraient des sons farouches. Puis elle finit par céder, regarda Laur.

— Il me dit de te suivre jusqu'à la soute de la capsule.

— C'est notre seule chance. Il va larguer Ganeth.

Xond imprima sa pensée dans la sienne.

— Une fois installés dans la capsule, nous devons agir avec une entente parfaite. Les deux patrouilleurs sont vers l'avant. Tu devras coller immédiatement au cercueil, te laisser emporter avec lui pendant au moins six heures.

— Six heures, répéta Laur.

— Ensuite, tu pourras rejoindre Bi en dehors de l'onde de guidage qui sera alors interrompue. J'ai pu obtenir ce largage à cause des virus inconnus que pourrait contenir le cadavre. Le chef de la patrouille a l'accord de la base.

Suivirent des explications sur la mise au point du double largage.

— Attention aux arêtes tranchantes pour vos combinaisons. Ce serait grave, très grave.

Xond cessa de communiquer. Laur regarda autour de lui, ouvrit une porte qui donnait jadis sur l'intérieur de l'*Ogive*, mais qui débouchait maintenant sur le vide. Il arracha avec difficulté le joint d'étanchéité qui allait leur servir à s'amarrer.

— Je vais me diriger vers cette poutrelle là-bas. Attaché à cette sorte de câble. Tu pourras me haler si j'échoue. Si je réussis, c'est moi qui te tirerai vers moi.

Il lui fallut quelques minutes pour parvenir à s'écarter de la paroi métallique qui formait aimant, pour nager dans le vide mauve. Les pièces de l'*Ogive* luisaient étrangement. Certaines flottaient dans le vide, ne pouvant se détacher de l'attraction du vaisseau. Il atteignit la poutrelle cisailée et aussi dangereuse qu'une lame, s'y accrocha avec les pieds, le corps dans le vide pour haler la jeune femme aux traits décomposés par la terreur. Il l'amena doucement jusqu'à lui, sourit dès qu'elle put apercevoir son visage. Il lui désigna le vide en dessous d'eux. Spéléologues du cosmos, ils devaient descendre dans les entrailles bouleversées du vaisseau, éviter les pièges, contourner certaines masses énormes en apesanteur. Parfois, ils sentaient sous leurs gants, sous leurs chaussures, une arête en lame de rasoir, attendaient l'implosion catastrophique, la sueur ruisselant de leurs

corps, mais aussitôt séchée par le dispositif spécial.

Un instant, Jea resta coincée entre des ferrailles en tenaille comme dans la pince immense de quelque crabe monstrueux. Il dut travailler longtemps pour la dégager, utilisant une sorte de barre comme levier, déçu par la médiocrité de ses forces. Enfin, Jea put glisser hors du piège. Ils continuaient de descendre avec, parfois, des à-coups, des placages brutaux contre les parois déchiquetées selon les modulations d'une gravitation momentanée.

Lorsqu'ils se retrouvèrent sur une plate-forme intacte, ils eurent l'impression qu'ils se déplaçaient depuis des jours dans ce chaos de cauchemar. Brisée, Jea flottait à côté de lui, et il dut l'attacher serré pour qu'elle ne s'éloigne pas. Il se trouvait dans la zone où l'énergie des propulseurs transformait le champ de façon incohérente et il était difficile de prévoir chaque pas.

Une fois dans la soute, ils crurent avoir rêvé car, dans cette partie intacte, tout leur parut serein, normal, malgré l'état d'apesanteur constant. Tout au fond, sur son lanceur, attendait la capsule et ils durent faire un dernier effort pour l'atteindre. Ils pénétrèrent à l'intérieur, s'installèrent avec des gestes ralentis par une intense fatigue. Laur préféra attendre un peu pour prévenir Xond, mais l'androïde avait suivi parfaitement leur vertigineuse descente.

— Neuf minutes à partir du top, annonça-t-il. J'ai fait tous les calculs pour que vous colliez vraiment au cercueil. Vous ne formerez qu'une seule masse sur les écrans de détection. Nous modifierons notre allure pour vous permettre de vous éloigner. Nous vous souhaitons bonne chance à tous les deux.

— Au revoir, Xond, dit Laur, cachant mal son émotion. Nous retrouverons-nous un jour ?

— Que ce soit désormais votre foi. Et tout vous réussira.

Ce fut le silence, puis le top. Laur ne quittait plus son chronoscope des yeux. Une légère vibration indiquait que la capsule fonctionnait.

Lorsqu'il la lança dans le vide, Xond leur envoya un dernier salut et, presque immédiatement, ils furent dans l'espace avec le cercueil de Ganeth sur le flanc droit, les collant étroitement, à tel point qu'ils pouvaient distinguer les traits de son visage paisible. Ce mort flottant en leur compagnie eut un effet bénéfique sur leurs nerfs, et c'est avec un certain fatalisme qu'ils regardèrent la masse énorme du vaisseau qui s'éloignait, fonçant vers Bi. Quelques secondes et l'*Ogive* ne fut plus visible. Seule la masse de la planète occupa une partie du vide.

À cet instant, la panique s'empara de Laur. Xond avait pensé à tout, sauf à la façon de se séparer du sarcophage de Ganeth. Est-ce que

l'accélération de la capsule serait suffisante pour s'en décrocher, ou bien le cadavre les accompagnerait-il jusqu'au sol de Bi, rendant plus risquée leur descente.

Lorsqu'il voulut parler à Jea, il constata qu'elle dormait. Trop épuisée par les heures précédentes, elle avait vaincu sa peur de l'espace et sommeillait avec un air tranquille. À son tour, il ferma les yeux en attendant que les six heures s'écoulent.

Le sarcophage se détacha dès la première accélération, tournoya un moment derrière eux, se fonda dans le mauve. Laur mit au point un programme de parcours, le confia au calculateur de la capsule. Il ne reprendrait les commandes que pour les derniers instants, au moment d'entrer en contact avec le sol de Bi.

Après avoir effectué une grande parabole, ils se retrouvèrent de l'autre côté de la planète et, dès lors, la descente devint rapide. Bi grossissait démesurément, dévoilait ses reliefs, son océan unique et son continent Nord. Les couleurs se nuancèrent. Laur choisit le blond d'une plaine pour se poser.

CHAPITRE V

Les végétaux blonds s'étaient refermés sur la capsule qui reposait, de son tripode, sur un sol ferme dans une lumière dorée. Laur et Jea regardaient autour d'eux à travers le cockpit transparent, le souffle court.

La jeune femme finit par murmurer :

— C'est joli. On se croirait au sein d'une immense fourrure. Ces plantes sont élégantes.

Levant la tête, Laur vit qu'elles atteignaient plusieurs mètres au-dessus d'eux. C'est à peine s'ils distinguaient le ciel turquoise. Il avait atterri à la limite du jour et de la nuit et celle-ci ne tarderait pas à recouvrir cet endroit.

— Sortons, dit-il.

Xond n'avait pas conseillé d'emporter un pistolet à rayon et il le regrettait. Lorsqu'il sortit de la capsule, la douceur de l'air le surprit. Il n'eut aucune difficulté à s'éloigner à travers les végétaux, se retourna au bout de quelques pas. Il apercevait l'engin comme au travers des mailles d'un filet. Plus loin, il deviendrait invisible. Le serait-il du ciel ? Il avait navigué à faible hauteur pour éviter d'être détecté, mais était-ce suffisant ?

La jeune femme le rejoignit, regardant autour d'elle avec ravissement.

— Ne trouves-tu pas cette terre accueillante ? Cette impression de paix. On dirait...

Elle secoua la tête.

— Je suis stupide, mais j'ai l'impression que des ondes bienfaisantes nous caressent. Je n'ai jamais ressenti cette impression sur Mara.

Il lui prit la main.

— Viens. Ces plantes sont peut-être euphorisantes. Nous devons en sortir au plus vite. Par-là... J'ai aperçu une sorte de colline boisée. Nous devons l'atteindre dans moins d'une heure.

Plusieurs fois, il se retourna. La capsule avait disparu et il se demandait comment la retrouver un jour. Ils ne laissaient aucun sillon dans les herbes géantes. Inquiet pour l'avenir, il cherchait

désespérément un repère, lorsqu'ils débouchèrent dans une clairière où poussaient des arbres de petite taille.

— Oh ! Laur, on dirait de la fourrure.

La mousse qui enrobait les troncs avait une apparence de toison animale. Pourtant, ils n'osaient approcher pour toucher, se contentant de contourner les arbres à distance. Laur aperçut un tronc dénudé de couleur blanche. Comme un animal qu'on aurait tondue, écorché, plutôt. Sur Mara, on prélevait ainsi l'écorce de certains arbres pour divers usages.

— Un être est venu prélever cette fourrure, dit-il.

— Cela doit lui faire un tapis extraordinaire. Deux fois ma hauteur et tout le périmètre de l'arbre. J'aimerais me rouler dans cette fourrure.

Laur traçait une flèche dans le sol, indiquant approximativement la direction de la capsule. Il fut étonné par la qualité de la terre. Rien à voir avec ce qu'il connaissait sur Mara. Il en prit dans ses gants, hésitant à dénuder sa main pour la toucher.

— Continuons vers la colline.

À nouveau, les herbes blondes, quelques arbres à fourrure, puis la somptueuse crinière brune d'un bois touffu. À ce moment-là, un sifflement les jeta à terre et une ombre les couvrit, rapide, glacée. Laur se retourna sur le dos, vit la plate-forme qui s'éloignait à vitesse moyenne, montée par trois silhouettes effrayantes. Certainement des Terriens, mais revêtus de cuirasses noires, de casques transparents, la ceinture hérissée d'armes étranges. Ils n'étaient plus qu'un point noir au bout de l'horizon lorsqu'ils osèrent se relever. Jea lui parut livide et il se demanda si lui-même ne montrait pas trop son malaise.

— On dirait des oiseaux de proie qui survolent le pays. Crois-tu que ce soient des Monarques ?

— Le signalement correspond à ce que disait Xond.

— Ont-ils pu repérer la capsule ?

— Ils seraient descendus. Quel étrange appareil. Une simple plate-forme ronde avec des garde-fous.

Il reprit la main de Jea pour contourner le bois à la frondaison luisante. Le ciel se nuancait de plus en plus et le turquoise virait au bleu nuit.

— Nous devons trouver un abri pour attendre le retour du soleil.

— Oh ! Laur... Une route.

Elle formait une petite courbe à cet endroit avant de s'enfoncer dans la campagne. Parfaitement lisse, elle donnait l'impression d'avoir été

vitrifiée. En se penchant, ils virent leur image à leurs pieds.

— On dirait de la glace, dit Jea. Mais ça ne glisse pas. Nous pouvons marcher dessus.

— Et nous y faire surprendre ? Nous allons la longer dans les herbes.

La nuit vint, mais moins obscure qu'ils ne le craignaient. Ils y voyaient parfaitement pour continuer à marcher jusqu'à ce qu'ils atteignent une rivière.

— Crois-tu que ce soit vraiment de l'eau ?

— Attendons demain. La route doit la traverser sur un pont. Nous pourrions y attendre le jour.

Laur avait vu juste. Ce n'était pas tout à fait un pont, mais une sorte d'échafaudage léger et hétéroclite qui soutenait le tablier. Des piliers très fins, obliques, d'apparence fragile car filés dans la même matière translucide que la chaussée.

— On dirait du verre, mais je pense plutôt à une sécrétion végétale ou animale.

Ils s'installèrent dans une sorte de nid parfait où Jea s'allongea en souriant.

— Pourquoi suis-je si heureuse ? J'ignore tout de cette planète et je m'y sens à l'aise.

— Malgré les Monarques ?

Elle soupira.

— De sinistres oiseaux noirs. Il en faut toujours quelque part pour mieux apprécier le reste. Ne ressens-tu pas cette euphorie ou es-tu toujours sur la défensive ?

— Je voudrais bien me laisser aller, mais je suis d'un naturel méfiant. En fait, tu n'as pas très bien supporté le voyage dans l'espace, et n'importe quelle planète te paraîtrait un paradis après ces semaines passées dans l'*Ogive*.

Avant de s'endormir, ils utilisèrent les aliments spéciaux très énergétiques. Tout autour d'eux, le silence n'était pas total, mais ce bruit de fond n'avait rien d'inquiétant. Laur se souvenait des déserts de Mara où une vie nocturne et grouillante se manifestait en cris et plaintes effroyables.

Au réveil, ils furent surpris par la croûte épaisse des nuages pourpres qui cachait le ciel. La jeune femme frissonna.

— On dirait une immense plaie mal guérie et qui va suppurer.

— Il va pleuvoir, tout simplement. Nous devons partir

immédiatement.

La rivière fut traversée sur le pont, mais, tout de suite après, ils rejoignirent les hautes herbes blondes. Jea remarqua qu'elles avaient perdu leur apparence soyeuse.

— Parce qu'elles sont au bord de la route. Cette proximité les flétrit.

— Hier, elles étaient aussi belles que celles qui se trouvent plus loin.

Pas une seule fois ils n'aperçurent un véhicule sur la route vitrifiée. La plaine blonde, quelques bois couronnant des tumulus sans envergure, quelques ruisseaux. Jea n'avait pu résister et avait recueilli le liquide dans sa main gantée. Il se comportait comme de l'eau.

— On n'aperçoit aucun poisson, aucun animal. Pas plus dans l'eau que sur terre ou dans les airs.

— Viens.

Laur s'inquiétait de l'apparence des nuages. Pourpres le matin, ils devenaient une teinte presque violette de chair en putréfaction, se striaient de veines noires. Il se demandait quelle sorte de pluie pourrait tomber de ce ciel croûteux. Il avait beau regarder autour de lui, il n'apercevait aucun abri et, depuis quelques instants, ils ne traversaient plus de rivière. D'ailleurs, la route abandonnait ses méandres pour filer droit vers l'horizon et son vernis, reflétant la couleur du ciel, lui donnait une couleur sinistre.

Lorsque les premières gouttes tombèrent, Jea poussa un cri déchirant en regardant la manche claire de sa combinaison.

— Laur... On dirait du sang.

Ces gouttes laissaient une trace indélébile, même après l'avoir longuement frottée, et Laur fut certain que cette pluie étrange attaquait même, imperceptiblement mais sûrement, la matière plastique de leur combinaison.

— Dépêchons-nous !

Il l'obligea à fermer son casque et à user de leur réserve d'oxygène. Ils rejoignirent la route au moment où les pluies rouges devinrent torrentielles. Elles tombaient très droit, aucun vent ne venant perturber leur chute. Mais leur couleur transformait les paysages et c'était au travers d'une gélatine sanglante qu'ils progressaient. Laur surveillait l'usure de leur combinaison. Il avait la certitude que, bientôt, elles tomberaient en lambeaux, et que les pluies attaqueraient directement leur chair.

— Laur, Laur, j'ai l'impression que ça me cuit... Ici, sur le bras.

Il se pencha, essaya de voir, constata que la combinaison était imperceptiblement percée. À ce moment, il ressentit lui-même une

brûlure à l'épaule. Soudain, Jea lui échappa et, au milieu de la route, commença à dégrafer sa combinaison.

— Ça me brûle, Laur... C'est insoutenable... Je vais me déshabiller.

L'homme réussit à l'étreindre, à lui prendre les bras. Il dut la brutaliser pour lui réunir les poignets dans le dos, tandis que les pluies les isolaient de plus en plus dans une opacité pourpre.

— N'en fais rien, la supplia-t-il... Tant que nos combinaisons tiendront, ce ne sera pas grave. Juste quelques brûlures au premier degré.

Mais elle se débattait entre ses bras, l'injuriait car il ne voulait pas la lâcher. Il eut l'impression qu'elle se laissait aller à une crise nerveuse et que, bientôt, il ne serait plus maître d'elle. Il la frappa à la base du cou et, brusquement paralysée, elle s'écroula dans la nappe rouge qui recouvrait la route et montait à leurs chevilles. Par chance, leurs chaussures tenaient mieux le coup que le reste de leur tenue.

La soulevant dans ses bras, il se mit à courir, s'efforçant d'oublier la brûlure de son dos, jusqu'au moment où il dut abandonner Jea sur la route pour essayer de se gratter. Rien n'y fit. Reprenant la jeune femme, il abandonna la route pour se jeter dans les hautes herbes, avança comme un fou, hurlant des insultes, la bave aux lèvres, souffrant les mille morts.

Lorsqu'il sentit qu'il ne pourrait bientôt plus avancer, il tenta de revenir vers la route. Isolé dans une gelée sanglante, il tourna en rond avant d'apercevoir la longue bande, tomba à genoux, les bras crispés sur le corps de Jea. Dans un effort désespéré de son esprit, il essaya d'atteindre la pensée de Xond qui devait tourner autour de la planète, mais ne trouva aucun écho. Alors, il s'allongea sur la route, le corps de Jea sur lui pour qu'elle ne baigne pas dans le répugnant liquide, perdit conscience dans l'intensité de la douleur.

Lorsque la souffrance reflua loin de lui en périodes de plus en plus longues de bien-être, il ne put faire la distinction entre le rêve et la réalité. Des créatures nues l'entouraient de soins doux, calaient sa tête sur leurs cuisses parfumées et, lorsqu'il baisa doucement le sein de l'une d'elles, des rires cristallins environnèrent sa faiblesse. Il trouvait indécent de faire des rêves érotiques alors que son corps brûlé souffrait encore, et ce ne fut qu'au bout d'un temps très long qu'il se distancía de son environnement, délimita le nid douillet où il gisait, puis les formes féminines que ses phantasmes mêlaient au début. Il y avait trois filles merveilleuses de grâce et de beauté, tendres et rieuses, qui le submergeaient de soins délicats, le ciel turquoise de la planète au-dessus de lui, des parfums divers. Il baignait dans une euphorie grandissante lorsque, une nuit, il réussit à se dresser sur sa couche

pour appeler Jea. Une voix féminine lui répondit dans une langue qu'il ne connaissait pas, essayant de le calmer. Une source de lumière naquit sans qu'il puisse savoir comment. Une fille aux cheveux rouges, assise sur ses talons en face de lui, souriait en le regardant.

— Jea, répéta-t-il.

La fille se détendit, longue et harmonieuse, son corps mordoré ressemblant à une flamme vive sous la lumière douce. Elle s'allongea auprès de lui, posa sa bouche sur la sienne. Puisant dans sa faiblesse des excuses à sa lâcheté, il s'abandonna encore, mais, au matin, appela à nouveau Jea.

D'autres filles étaient là qui l'emportèrent au travers d'un boyau étroit, jusqu'à une autre pièce où Jea baignait dans un bassin rempli d'un liquide opalescent. Elle dormait paisiblement, un sourire sur les lèvres, aussi nue que lui, que les filles. Son corps conservait des traces encore vives de brûlures, comme si sa chair plus fine avait plus souffert que sa peau tannée par une vie aventureuse. Les doigts déliés des filles lui désignaient des cicatrices déjà bien refermées, d'autres endroits où il ne subsistait plus aucune marque. Puis elles l'entraînèrent vers son propre nid, l'entourèrent, le gorgèrent de caresses, de liqueurs délicieuses et de mets inattendus, notamment une viande succulente grillée avec talent.

Un soir, un homme athlétique pénétra dans la pièce et lui sourit. C'était un spécimen remarquable de cette race indigène superbe de maintien et de virilité. D'ailleurs, les filles lui faisaient fête, avec une impudeur tranquille que Laur n'avait jamais rencontrée nulle part ailleurs.

— Je suis Vao et je vous ai trouvés, toi et ta compagne, sur la route des Herbes. Heureusement, car quelques heures de plus et vous étiez complètement brûlés, dispersés par les pluies.

Vao s'exprimait en galactique avec lenteur et en cherchant ses mots.

— C'est la première fois qu'un Monarque déserte avec sa compagne. Mais comment êtes-vous allés si loin du château ?

Laur comprit que le château désignait la base. Il secoua la tête.

— Je ne suis pas un Monarque. Ma compagne et moi arrivons de l'espace. D'une planète lointaine qui se trouve dans le chaos stellaire, au-dessus de votre planète.

Le Bios le regardait gentiment comme s'il ne le croyait pas.

— Je ne trahirai pas. Les Bios n'ont jamais livré un seul déserteur, même lorsque les Monarques détruisent leur village et tuent leurs compatriotes.

— Mais je ne suis pas un déserteur... Je viens d'un grand vaisseau qui tourne en ce moment autour de Bi. Les Monarques l'ont capturé, mais ignorent que nous avons pu nous échapper.

— Depuis trois ans, aucun vaisseau n'est venu de l'espace, remarqua Vao avec beaucoup de tact.

Il semblait vouloir mettre Laur en confiance pour éviter de le contredire.

— Vous pourrez interroger ma compagne. Elle vous expliquera que nous venons d'une grande planète interdite par les Terriens. Nous avons craint la réaction des Monarques, et nous avons utilisé un engin de petite dimension pour rejoindre votre planète. Vous le trouverez dans la plaine des hautes herbes, non loin d'un groupe d'arbres à fourrure.

Cette fois, il eut l'impression que le Bios admettait cette possibilité.

— Vous connaissez des déserteurs ?

— Quelques-uns, oui, mais aucun ne vit dans ce village.

Le Bios se méfiait, le prenait pour un provocateur. Il ne savait comment lui prouver sa bonne foi.

— Si j'avais été un Monarque, aurais-je accepté d'affronter les pluies rouges ? Je ne connaissais pas le danger qu'elles représentaient.

— C'est vrai, Vao, dit une fille. Les Monarques se méfient des pluies rouges. Et puis, accepterait-il de parler le galactique ? Même les déserteurs refusent de nous parler dans cette langue universelle, et la plupart connaissent notre langage qu'ils apprennent facilement en quelques jours.

Visiblement ébranlé, Vao hochait la tête tout en caressant l'épaule de la fille la plus proche. Laur détournait les yeux car ces filles exagéraient nettement.

— Mais tu es aussi puritain que les Monarques, constata Vao.

— J'ai déjà une compagne et je lui suis fidèle. Nous sommes venus ensemble de très loin. Nous avons connu bien des dangers.

— Ne t'inquiète pas, elle sera bientôt guérie.

Il resta ensuite songeur tandis que Laur, épuisé par cette première conversation, fermait les yeux.

— Il doit se passer un événement surprenant, car voici quelques jours, deux navires ont quitté le château pour l'espace. Deux patrouilleurs, je crois.

— Ils venaient à notre rencontre, murmura Laur. Ils nous ont arraisonnés. C'est alors que nous avons pu nous enfuir sans attirer leur

attention. Le reste de l'équipage n'est pas humain, mais formé de robots et d'androïdes. Nous pensons que les Monarques ignorent notre existence.

— Si tu dis vrai, nous ne te trahisons pas. Nul ne saura que tu te trouves ici avec cette fille. D'ailleurs, notre village est isolé en bordure de la route des Herbes. Nous voyons parfois quelque plate-forme avec des Monarques, mais jamais ils ne se sont intéressés à nous. Nous récoltons des produits végétaux et des fourrures comme celles qui garnissent cette pièce. Nous les échangeons contre d'autres produits régulièrement. Ici, la vie est tranquille.

— Ces déserteurs, ils sont nombreux ?

— Entre dix et quinze. J'ignore exactement le chiffre. Pourquoi t'intéresser à eux ?

— Il faut que je pénètre dans le château. Là-bas, il y a des Terriens moins cruels que les Monarques et, pour les rencontrer, seul un déserteur peut me renseigner.

Vao hocha la tête.

— Ils ne s'adaptent pas facilement et la plupart regrettent leur désertion. Ils sont malheureux comme s'ils avaient perdu le paradis, alors que la vie du château est si difficile qu'ils l'ont fuie. Ils sont incompréhensibles.

— Par exemple, dit une fille, jamais ils n'auraient mangé du shu comme toi. Ça les dégoûte et on ne connaît aucun déserteur qui ait pu en avaler un morceau.

Vao parut joyeusement surpris.

— Tu as mangé du shu ?

On lui expliqua qu'il s'agissait de la viande qu'il avait trouvée si savoureuse.

— Pourquoi l'aurais-je refusée ?

— Sur Bi n'existe aucune vie animale. Il y a nous, les Bios, et les Sangres. Ce sont des êtres vivants aussi intelligents que nous, mais différents.

— Mais cette viande ?

— Il s'agit d'une chair fossile que nous achetons aux Sangres. Eux-mêmes l'extraient de mines depuis toujours. Les Monarques ne peuvent pas supporter la pensée de manger une nourriture enfouie depuis des millions d'années dans le sol.

Laur ne dit rien, mais il comprenait en partie la réaction des soldats terriens. L'aurait-il su, aurait-il accepté d'en manger ?

— Leur nourriture est synthétique depuis trop longtemps pour qu'ils puissent s'habituer, et ce détail, ajouté à bien d'autres, les empêche de s'assimiler à nous. Un jour ou l'autre, ils se font reprendre ou se rendent et le font avec soulagement.

— Que se passe-t-il, alors ? fit Laur, intrigué.

— Ils sont condamnés à mort et, en général, périssent écorchés vifs. Ces gens-là ont des mœurs abominables. Pour rencontrer l'un d'eux, tu devras nous quitter et rejoindre un autre village. Mais je doute que tu en trouves un seul acceptant de t'aider. Ils ont gardé l'esprit de corps et ont toujours le regret de leur vie militaire.

CHAPITRE VI

La journée, encore une fois, avait été épuisante pour le procureur colonial Parson. Il sortait des séances du Conseil de Régence de plus en plus fatigué, et abusait du revitaliseur installé dans la salle de bains. Sa femme, Dune, suivait sur son visage le processus d'une lutte acharnée contre Ogan, le régent-chef. Depuis que le vaisseau venu de Mara se trouvait en orbite autour de la planète, Parson essayait d'obtenir que des réparations soient entreprises au plus vite, mais Ogan avait fait interner les androïdes trouvés à bord, ne laissant dans l'espace que des robots et un détachement de Monarques.

C'est en vain qu'il s'était opposé à l'internement des androïdes et à leur interrogatoire. En vain, également, qu'il avait essayé de rencontrer Xond, qui paraissait le chef de ces machines d'apparence humaine dont la construction remontait à plusieurs années. Pourtant, ils étaient dotés de perfectionnements originaux. Les simples soldats de la base, androïdes eux aussi, n'étaient pas d'une telle qualité.

— Un cognac, mon chéri ?

— Oui. Cette bouteille rarissime va faire les frais de cette lutte insensée que je mène contre un roc... Un roc avec des réactions sadiques et un cerveau aux réactions glacées. Je suis certain qu'ils sont en train de démantibuler ces androïdes pour leur arracher leur secret.

— Qu'espèrent-ils savoir ?

— Pour eux, l'arrivée de ce vaisseau est suspecte et Ogan regrette d'avoir accepté que le cadavre de ce Ganeth ait été abandonné dans l'espace. Il doute, soupçonne un coup monté.

Il vida son verre, ferma les yeux.

— La chasse aux déserteurs a repris ? lui demanda Dune en s'installant à côté de lui.

— Ogan a confié les opérations au sous-légat Harold. Un type dangereux et sournois.

— Sa femme ne se nomme-t-elle pas Sonie ?

— Possible. Tu la connais ?

— Elle joue les coquettes avec les célibataires militaires ou civils. Malgré les risques que cela comporte.

— Tiens, fit Parson. C'est peut-être parce qu'il a de bonnes raisons de se croire trompé qu'il est si mauvais.

La sonnerie sèche du scophone le fit sursauter. Il avait les nerfs à fleur de peau. Il décrocha, soupira :

— J'arrive.

— Que se passe-t-il ? demanda Dune.

— Communication très importante du régent-chef. Je me demande ce qu'il a encore décidé. À moins que ce Xond ne lui ait appris un détail nouveau sur la planète. Pendant ce temps, le vaisseau achève de se désagréger dans le ciel.

Il arriva un des premiers, les officiers surpris au moment où ils pensaient se détendre n'étant pas encore installés. Ogan, lui, se trouvait en place et ne lui accorda pas un regard, examinant des photographies ordinaires disposées sur la table.

Les deux hommes ne s'adressèrent pas la parole jusqu'à ce que la séance fût enfin ouverte par Ogan.

— Si je vous ai réunis, c'est qu'un fait nouveau vient d'être découvert. Messieurs, je crois que nous avons été dupés depuis le début de cette histoire. Je parle, évidemment, de l'arrivée de ce vaisseau. Tout d'abord, examinez ces photographies.

Parson reçut la sienne. Elle représentait un sarcophage transparent à l'intérieur duquel reposait le cadavre d'un homme au beau visage serein.

La voix sèche d'Ogan l'arracha aux pensées que ce visage inconnu faisait naître en lui.

— Nous avons les mesures exactes de ce sarcophage. En gros, il fait deux mètres cinquante de long, un de large et un de haut. Soit un volume de deux cinquante.

Il appuya sur une touche du clavier disposé devant lui, et chacun se pencha vers son clavier personnel. Une série de chiffres défilèrent. Puis certains s'immobilisèrent, virèrent au rouge vif.

— Ces chiffres sont ceux que notre appareillage de détection a emmagasinés dans ses mémoires. Nous devons à la diligence d'un opérateur de les découvrir aujourd'hui. Que constatez-vous ? Qu'ils représentent un volume environ cinq fois supérieur à celui du sarcophage. Or, normalement, ils devraient correspondre, puisque nous avons suivi le plus longtemps possible l'éloignement du sarcophage.

Les officiers fronçaient les sourcils, n'osaient faire part de leur hypothèse. Sachant déjà ce qu'allait dire Ogan, Parson attendait, le

cœur plus rapide.

— Nous avons la preuve que cet androïde, ce Xond, nous a dupés. En larguant le sarcophage dans l'espace, il a également largué autre chose. Un objet quatre fois plus important que le cercueil. Et quel peut être cet objet, sinon une nacelle de navette ? Une chaloupe de sauvetage ou tout ce que vous voudrez ?

La stupeur des assistants lui arracha un sourire déplaisant.

— Il n'y a que vous pour être surpris. Je ne le suis pas, personnellement. Je n'ai jamais cru à cet astronef avec un équipage de non-humains. À cette histoire d'homme mort dès le départ et enfermé dans un sarcophage, mais j'ai cru habile de laisser nos ennemis agir à leur guise.

Il y eut un murmure flatteur qui souleva le cœur de Parson. Ogan tournait tout à son avantage.

— Et maintenant, nous savons qu'un ou plusieurs humains se sont échappés de ce vaisseau pour rejoindre clandestinement Bi. Pourquoi ? Mais pourquoi donc, si les intentions de ces gens-là étaient pacifiques ? Pourquoi fuir le contact ? Sinon pour s'introduire dans la place et s'y livrer à des attaques inattendues. N'oubliez pas que ce vaisseau arrive de Mara. Mara, la planète maudite entre toutes, Mara, rayée de la nomenclature galactique, rasée presque totalement et mise au ban de l'univers. Vous voyez bien que j'avais raison de vouloir détruire cette machine alors qu'il en était temps. Maintenant, il est trop tard. Messieurs, ajouta-t-il d'une voix solennelle, l'ennemi est sur cette planète.

Consterné, Parson eut conscience du revirement total du Conseil. Tous ces officiers devant lesquels on agitait le spectre d'une déroute possible, tous redevenaient des soldats farouches, des baroudeurs impatients.

— Un instant, dit-il en se levant.

Le geste était si peu habituel, chacun parlant assis, même le titulaire du grade le plus bas, que le silence se fit et que tous les regards se posèrent sur lui.

— En fait, il ne s'agit que d'une question de volume. Nous passons de deux cinquante à dix environ. Et, à cause de ce détail, nous sommes prêts à nous lancer dans une guerre contre un ennemi qui n'existe peut-être pas.

La rumeur l'assaillit comme une lame de fond contre un phare de pleine mer.

— Permettez que je m'explique. Vous avez tous vu des photographies, des hologrammes de cette nef. Vous avez pu constater

combien elle avait souffert de son voyage. Percée en plusieurs endroits, elle a perdu plusieurs éléments dont la plupart, selon un phénomène d'attraction bien connu, continuent à flotter non seulement autour, mais dans les énormes trous de la coque. Je pense que le sarcophage une fois largué a entraîné dans son sillage l'un de ces débris, ce qui explique que le volume ait été multiplié par cinq.

Les premiers, les officiers de la petite flotte spatiale parurent ébranlés par ce raisonnement. Parson lut dans leurs yeux qu'il était sur la bonne voie, mais lorsqu'il rencontra le regard d'Ogan, il acquit la conviction que le régent-chef lui réservait encore une surprise.

— D'ailleurs, ajouta-t-il pour terminer, mais avec moins de force, d'ailleurs, si des êtres vivants avaient voulu nous envahir ou, du moins, se poser clandestinement sur Bi, auraient-ils attendu aussi longtemps pour le faire ?

Il s'assit, attendit avec inquiétude la réponse d'Ogan. Mais l'officier supérieur joua un moment avec ses nerfs, et ce ne fut que lorsque le silence devint exagéré qu'il parla.

— Nous avons, évidemment, prévu ce genre de doute. En effet, un débris du vaisseau aurait pu se joindre au sarcophage. Mais ce dernier avait été largué de façon à ne pas attirer d'autres corps. Par accroissement de l'attraction autonome de la nef. Donc, il a fallu que l'objet inconnu soit lancé avec force pour se joindre au cercueil et faire corps avec lui. D'ailleurs, le chef des androïdes étrangers a fini par livrer ses secrets. Évidemment, il avait été modifié pour ne pas répondre à certaines de nos questions.

Ogan leur parut soudain perplexe. Embarrassé même.

— À ce sujet, il s'est passé un événement assez étrange. Pure coïncidence ou fait exceptionnel ? De toute façon, je demande au Conseil et à ses membres, quels qu'ils soient, de garder le secret là-dessus et d'éviter d'épiloguer, ce qui ne pourrait les mener qu'à des conclusions absurdes. Mais le fait est là. Xond, le chef de ces androïdes, a tenté de griller ses mémoires. Les techniciens sont encore sous le coup de la surprise car cette machine, perfectionnée, certes, mais machine tout de même, s'est approchée d'un générateur ionique, en a augmenté la puissance pour provoquer en lui des dégâts irréparables. C'est alors que les témoins ont réussi à l'en empêcher. Peu de temps après, il reconnaissait les faits. Deux humains ont débarqué clandestinement sur Bi à l'aide d'une capsule de taille réduite.

Les deux nouvelles provoquèrent un remous profond que le régent laissa se développer, se contentant d'arborer un air triomphal. Non seulement la présence des deux humains sur Bi passionnait les

officiers, mais la réaction de l'androïde avait de quoi surprendre les plus sceptiques. Certes, on rapportait d'étranges histoires sur le comportement pré-affectif de certains robots, mais jamais personne n'avait entendu dire qu'une de ces machines ait tenté de se suicider par fidélité aux humains qu'elle servait.

Et, pour Parson, c'était comme une bouffée d'air frais dans la lourde atmosphère de la salle néogothique. Un éclair de poésie, même si Ogan l'avait provoqué. Il se demanda tout de suite comment rencontrer ce Xond pour discuter avec lui.

— Nous voilà avec deux ennemis sur les bras. Nous ignorons leurs intentions, leur armement.

— Ce Xond n'a rien pu vous dire ? s'étonna Parson.

— Il prétend que ces deux humains ont pris peur, car lui et les siens avaient capté des ondes malveillantes et pensaient que nous détruirions la nef avant qu'elle n'atteigne Bi. N'oubliez pas que ces androïdes, du moins ce Xond, sont télépathes. La technique de Mara avait atteint un niveau supérieur au nôtre lorsque le gouvernement central a pris la sage décision d'intervenir. Évidemment, j'ai donné l'ordre de rechercher ces deux humains, où qu'ils se cachent. Mais, pour l'instant, il ne s'agit que d'opérations limitées. J'envisage un plan d'ensemble pour fouiller la totalité de la planète.

— Doutez-vous de l'invincibilité de la base ? demanda Parson en criant un peu pour se faire entendre.

Les yeux glacés d'Ogan se tournèrent vers lui. Une fois de plus, Parson se demanda s'il quitterait la séance en homme libre.

— Je crains la trahison, la complicité de ceux qui luttent contre la puissance militaire de la Fédération. La subversion est partout. Non seulement dans l'Empire, mais sur Bi. Et il ne s'agit pas toujours de révolte ouverte, franche, mais surtout d'un état morbide de la volonté et de l'âme. Les mieux trempés se laissent saper par des arguments amoraux, un laisser-aller intellectuel et le spectacle d'une dépravation trop longtemps tolérée sur cette terre lointaine. Je crois qu'il est temps de réagir.

Depuis des semaines, le malaise était général et l'angoisse habitait tous les cœurs. L'isolement devenait insupportable aux plus infaillobles. Ogan sentait la menace s'étendre et corrompre toute la base, et Parson soupçonnait le plan monstrueux que ce militaire implacable était en train d'édifier. Il fut sur le point de crier son indignation, de laisser parler son romantisme d'homme libéral, mais un vieil instinct de méfiance l'en empêcha. Ogan n'attendait que cette rébellion pour le destituer.

Désormais, il devrait se montrer rusé, cacher ses sentiments, éviter tout affrontement violent avec le chef suprême de la base auprès duquel il n'était qu'un observateur sans pouvoir réel. Le procurât sur les planètes des confins devait préparer l'avenir pour les siècles futurs, mais n'était pas autorisé à empiéter sur le domaine temporel des Monarques. Lorsqu'une planète était classée tout en bas de la nomenclature comme « inorganisée », le pouvoir civil n'y existait pas et l'armée pouvait prendre n'importe quelle décision propre à assurer la sécurité de l'Empire.

— Nous ne pouvons supporter que, aux portes de la base, ces humanoïdes indigènes se comportent comme des animaux impudiques. Ce n'est pas un spectacle pour nos familles. Ils devront se soumettre ou s'éloigner. De plus, le problème des déserteurs doit être rapidement réglé. Ils seront tous retrouvés et condamnés. Enfin, ces deux humains ne doivent pas avoir le temps de se fondre dans la population autochtone. Désormais, la base est placée en état d'alerte permanent. Un Conseil de Régence réduit supervisera l'évolution de la direction.

Parson s'y attendait. Il ne pourrait plus participer aux séances et Ogan aurait les mains libres face à des officiers obéissants. Des opérations militaires, courtes mais nombreuses, permettraient à tous d'oublier leur isolement cosmique et de vivre intensément au jour le jour.

Le procureur général se leva tranquillement, tapota les plis de sa tunique.

— Vous n'ignorez pas que mes bureaux se livrent en ce moment à un recensement de la population humanoïde et non humanoïde de cette planète. Nous effectuons également quelques monographies sur des régions typiques du continent Sud. Dois-je comprendre que ces travaux sont provisoirement interrompus ?

Lorsqu'on ramenait la discussion sur un plan légal, le régent-chef se sentait beaucoup moins à son aise que pour prendre des décisions militaires. Rien ne permettait de croire que l'isolement de la planète se poursuivrait encore longtemps et, du jour au lendemain, les échanges-radio pouvaient reprendre, des longs courriers pouvaient apparaître sur les écrans de repérage.

— Où en êtes-vous exactement, procureur ?

— C'est une œuvre de longue haleine qui s'étend sur des années. Nous n'avons pas disposé, jusqu'ici, de beaucoup de matériel pour progresser vraiment. Des photographies de vos services, des rapports de vos patrouilles et le peu que nous nous sommes procurés nous-mêmes en opérant des missions hors de la base. Depuis ces trois

dernières années, nous n'avons obtenu que trois sorties de quarante-huit heures chacune. Aussi, je voudrais savoir si je dois suspendre l'activité de mes collaborateurs, et les faire admettre au centre d'hibernation, ainsi que le prévoit notre règlement administratif pour éviter tout gaspillage inutile. L'expédition et l'entretien du fonctionnaire au bas de l'échelle représentent une somme considérable. L'état d'hibernation permet de réduire les frais de fonctionnement.

C'était la solution extrême, très peu utilisée, dangereuse pour celui qui en prenait la décision. Ogan savait à quoi il s'exposait si une partie du personnel était dirigée vers le centre d'hibernation. La justice militaire serait déclarée incompétente et il serait interrogé par les supérieurs de Parson, peut-être condamné à des dommages et intérêts, blâmé. L'armée ne pourrait que suivre les prescriptions de la juridiction civile.

Parson attendait tranquillement, légèrement penché en avant, son visage un peu mou tourné vers le régent-chef. Il savait qu'il avait gagné, que son adversaire ne pourrait aller aussi loin et que la rigueur de l'état d'alerte permanent s'en ressentirait. Ogan ne pouvait que donner une réponse immédiate et précise.

— Si le Conseil est d'accord, nous allons vous accorder l'exemption militaire limitée. Pour vous et tout le personnel civil de cette base. Vous serez également autorisé à procéder à des enquêtes dans certaines zones pacifiées, si la situation tactique le permet.

Pour ce dernier point, aucune illusion à se faire. Jamais les Monarques ne le laisseraient aller et venir sur les lieux de leur crime. Mais il avait obtenu ce qu'il désirait. Même en cas de faute grave, il pourrait difficilement être poursuivi pour atteinte au moral de l'année, trahison ou toute autre raison aussi fallacieuse.

CHAPITRE VII

Depuis qu'il vivait chez les Bios, Will le déserteur s'efforçait de ne s'étonner de rien. Imbu de la supériorité de sa race, certain qu'aucune technique ne pouvait dépasser ce qu'il connaissait, plein de morgue, quoique le cachant, pour ces rustres qui ne prenaient rien au sérieux et négligeaient des inventions ou des possibilités inouïes, il fut quand même obligé de s'avouer que les pouvoirs des Bios pouvaient dépasser, et de loin, la science terrienne. Son ami Ido l'avait entraîné en pleine campagne, à bord d'un de ces traîneaux tarabiscotés qui filaient à bonne allure sur les routes vitrifiées dans un silence presque parfait. Ils avaient atteint une forêt de végétaux qui fournissaient une gomme bleutée avec laquelle Ido fabriquait des liqueurs délicieuses.

— Viens.

Devant une plante énorme, au tronc dilaté, le Bios s'était arrêté. Levant les yeux, Will avait remarqué que ce n'était pas tout à fait un arbre, mais une sorte de légumineuse énorme. Brusquement, le Bios avait découvert une entrée, l'avait entraîné à l'intérieur. Ils avaient alors plongé dans le sol de Bi, aspirés par un étrange courant qui n'était ni de l'air ni du liquide, mais un fluide palpable dans lequel ils pouvaient respirer.

— Je vais te faire visiter les laboratoires de notre clan.

Ceux-ci n'étaient pas installés dans des cavernes ou des galeries, mais dans les racines énormes du végétal. Aucune source de lumière. L'air lui-même éclairait. Une lumière froide, douce aux yeux. Les ombres n'existaient pas. Ils virent des Bios occupés à distiller différentes substances. Des hommes et des femmes d'un certain âge.

— Pourquoi travailler sous le sol ?

Ido fit la grimace.

— Pourquoi abîmer la nature avec ces installations. Ici, les racines des plantes absorbent tout ce qui est nocif, le transforment de telle sorte que les déchets sont très réduits.

Plus loin, il découvrit des Bios, enfermés dans des sortes de gousses transparentes.

— Ils dorment ?

— Peut-être. Toi, tu dirais qu'ils sont morts, mais ils continuent de

vivre et voyagent dans le temps. Certains sont là depuis des siècles et n'ont subi aucune altération.

Will eut l'impression qu'ils étaient des milliers, car ils occupaient une énorme racine qui plongeait très loin dans la planète. Il y avait un carrefour où, à nouveau, le même fluide inconnu les transporta beaucoup plus loin. Lorsque son compagnon lui fit signe de sortir du courant, il se demanda jusqu'où l'aurait emporté ce fleuve étrange.

— Très très loin, lui précisa Ido. Et, selon la direction choisie, tu peux arriver sous le château de tes anciens compagnons.

Le déserteur sursauta.

— Sous la base ?

— Bien sûr.

— Mais les déserteurs ?

— Ils ne peuvent rien contre les végétaux qui sont nos alliés depuis toujours. Rien ne peut déceler notre présence.

— Mais alors, si vous le vouliez...

Ido sourit.

— Nous pourrions détruire la base ? Peut-être. Il suffirait de quelques racines spéciales pour la soulever, la réduire en poussière, mais nous ne sommes pas des guerriers.

— Pourtant, les miens vous déciment.

— Oui, mais cela ne durera pas toujours. Ils finiront par se lasser, par comprendre que c'est inutile.

Will en doutait. Lui-même luttait difficilement contre ses instincts violents et, de plus en plus, regrettait le sein originel de l'armée. Il était né dans ce milieu, y avait vécu près de trente ans, y avait connu ses seules joies. Combien elles lui paraissaient pures à côté des débordements de ses nouveaux compagnons. Il en arrivait à détester leur vitalité sexuelle, leur goût raffiné pour la recherche unique du plaisir.

— Qui travaille dans ces laboratoires ?

— Les sages, les gens âgés. Mais il y a aussi des jeunes.

— Et ils admettent que vous viviez aussi futillement en surface ?

L'étonnement d'Ido fut de courte durée.

— Mais, bien sûr. Notre excès de vitalité ne pourrait être utilisé ici. Et, d'ailleurs, ils remontent souvent pour se mêler à nos activités, puis reviennent.

— Où allons-nous ?

— Jusqu'au centre vital de la plante. Ce que tu appellerais le cœur et le cerveau.

Tout en marchant, Will surprit des pulsions sourdes, des échanges invisibles de fluides. Impressionné, il se rendit compte que la matière même du couloir qu'ils suivaient vivait. Il la toucha d'un doigt craintif, la sentit tiède et vibrante.

— Tu ne verras qu'une sorte de magma gélatineux. À partir de là, le centre vital se divise en racines de plus en plus étroites, en radicelles, puis en filaments qui puisent dans des profondeurs incroyables l'essence même de la vie et des connaissances. En fait, il s'agit d'un énorme ordinateur aux possibilités extraordinaires, mais essentiellement végétal avec quelques composantes minérales. Il existe un code spécial pour lui poser des questions et les réponses sont également incompréhensibles.

— Mais, balbutia Will, effaré... C'est vous, les Bios, qui avez obtenu ce phénomène ?

— Nous et les végétaux. Ils avaient des possibilités inouïes, nous avons trouvé des solutions et tous en profitent. L'alliance s'est opérée lorsque Bi a failli périr. Aucune vie n'était plus possible à la surface de la planète. Il a fallu que les Bios s'enfoncent dans le sol. Et une plante ne peut survivre par ses seules racines.

Will se demanda s'il ne détenait pas là le grand secret qui lui permettrait de revenir sans crainte vers les siens, sans risquer la peine de mort. Mais le croirait-on ? Dans leur immense orgueil, les Monarques ne voudraient jamais admettre que les Bios possédaient de tels pouvoirs et que, à l'aide de quelques plantes, ils pouvaient pulvériser la monstrueuse base. Le château, comme l'appelait Will.

— Voilà !

Ce ne pouvait être qu'une masse végétale qui palpitait dans cette salle basse. Un cœur géant qui avait l'apparence d'un muscle de chair, mais l'apparence seulement. Des filaments s'en détachaient, rejoignaient des sortes de pupitres où s'activaient des dizaines de personnes très attentives.

— Mais cela concerne-t-il toute la planète ?

— Non. Uniquement notre clan. Mais, ailleurs, nos amis utilisent des dispositifs végétaux similaires. Seuls quelques détails sans importance varient.

— Mais qu'étudiez-vous, en ce moment ?

— Le programme de ces derniers temps concerne l'origine de notre planète, puisque aucun problème vital ne nous préoccupe plus.

Troublé, Will lui demanda s'ils n'avaient jamais étudié la possibilité de se débarrasser des Terriens. Ido le regarda avec ahurissement.

— Mais le centre vital refuserait de nous répondre. Pour lui, la vie est aussi indispensable que l'air, l'eau, les éléments. Pourrait-on lui demander de détruire l'eau ? Même une petite quantité ? Il refuserait.

Will s'approcha d'une opératrice penchée sur son pupitre, regarda par-dessus son épaule. La fille se retourna, lui sourit de sa belle bouche aux lèvres rondes. Elle avait des cheveux qui viraient au rose, signe d'un vieillissement latent. Il vit un écran sur lequel s'inscrivaient des signes inconnus. Alors, la Bios les immobilisait à l'aide d'un poussoir, détachait de l'écran une pellicule mince où ils s'étaient imprimés. Elle glissait cette pellicule dans la fente d'un autre appareil qui donnait une traduction immédiate.

— Ce qui se passe là-bas vous intéressera.

Ido l'entraîna vers un autre pupitre tenu par un Bios mâle.

— J'oum s'occupe d'interinformations avec les autres clans de la planète. Il peut vous donner des nouvelles des autres déserteurs si vous le souhaitez.

Pouvait-il échanger son impunité contre les endroits précis où se cachaient les autres déserteurs ? Il doutait que la Haute Cour se contente d'un gage aussi mince. Il apprit qu'un de ses anciens camarades se trouvait depuis deux ans dans un clan installé en bordure de l'océan.

— Il pose un problème à ses hôtes, lui expliqua Will, car il a voulu fonder une famille avec femme et enfants. Il semble vouloir donner à ces derniers une éducation que nous estimons néfaste. Ce sera une décision grave que devra prendre le clan.

— Depuis combien de temps a-t-il déserté ?

— Plusieurs années. Il a installé ce qu'il appelle « une ferme », cultive les plantes nécessaires à son existence au lieu de puiser dans le domaine public du clan. Ce comportement est étrange.

— Que va-t-il lui arriver ?

— La femme qu'il croit sienne ne pourra rester en sa compagnie. Tôt ou tard, elle s'enfuira avec ses enfants, disparaîtra de telle façon qu'il ne pourra les retrouver. Comme il souffrira, il boira du vin des Rêves, usera du parfum pour dormir. Il finira par oublier.

Will désigna un autre pupitre assez grand où s'affairaient plusieurs personnes.

— La recherche des informations sidérales.

La réponse d'Ido le fit sursauter.

— Comment, vous vous intéressez aussi à l'espace ?

— Depuis toujours. Certaines plantes possèdent un pouvoir spécifique pour l'écoute des grands espaces.

Soudain, Will se montra très intéressé.

— Si nous demandions des précisions sur les deux patrouilleurs qui se sont élancés vers le ciel l'autre jour ? Nous n'avons jamais su ce qu'ils allaient faire dans l'espace.

Pour eux, on retrouva les informations concernant les deux patrouilleurs. Ido seul put déchiffrer les textes, ne cacha pas son étonnement.

— Un vaisseau se trouve en orbite autour de Bi depuis plusieurs jours.

— D'où vient-il ? demanda Will, la gorge sèche à la pensée que l'isolement de trois ans était peut-être terminé et que la garnison serait enfin relevée.

— Mara.

— Impossible, dit Will. C'est une planète isolée par des radiations infranchissables, rasée et dépourvue de possibilités techniques.

— Pourtant, il provient de Mara.

— Est-il habité ?

— Non. L'équipe est composée de robots. Mais il y a un renvoi sur cette fiche.

Le regard de Will suivait les filaments végétaux, les racinelles multiples qui reliaient la masse pulpeuse aux pupitres, les autres, innombrables, en écheveaux torsadés qui partaient dans toutes les directions, disparaissaient dans le sol et qu'un fluide mystérieux animait, drainant des informations sur toute la planète. Le fantastique de cette merveille le pénétra enfin, écarta un peu la cuirasse fictive de son scepticisme ancestral.

— Un renvoi ?

— On a dû découvrir autre chose sur cet astronef, mais l'information n'a pu être vérifiée et nous devons nous contenter d'hypothèse.

— Pouvons-nous savoir ?

Ido le regarda en souriant.

— Cet appareil t'intéresse donc ?

— Oui, parce que, depuis des années, nous surveillons Mara avec la certitude que cette planète maudite ne peut donner le moindre souci. Or, un vaisseau en est parti, est arrivé jusqu'ici.

— En très mauvais état. Je vais chercher d'autres renseignements.

Lorsqu'il revint, Will était fasciné par l'ambiance générale, par la fièvre silencieuse de ces gens-là qui travaillaient en collaboration avec une plante. Une plante ! La partie extérieure ressemblait à une banale carotte ! Géante, certes, mais carotte tout de même.

— C'est assez troublant, dit Ido. Il semble que des humains aient quitté ce vaisseau pour se réfugier sur Bi. Par crainte de tes compagnons les Monarques.

Ces phrases bouleversèrent Will. Il la tenait enfin, cette chance inespérée de retourner auprès des siens. Des humains clandestins sur Bi. Le régent-chef était-il au courant de ce danger ?

— Sont-ils nombreux ?

Son excitation n'échappa pas à Ido.

— Comme te voilà agité. Est-ce si important pour toi ?

— Non... Simple curiosité.

— On n'en a trouvé que deux, mais peut-être y en a-t-il d'autres.

— Où se trouvent-ils ?

— Dans le sud.

Avidement, il se penchait vers le pupitre, vers les écheveaux de filaments, vers la grosse masse palpitante où les informations affluaient, se sélectionnaient, se répartissaient. Il aurait voulu poser des questions à cet étrange cerveau végétal. Mais comment opérer, comment expliquer son attitude ?

— Veux-tu que nous restions encore ici ?

— Il n'y a rien d'autre sur ces gens de Mara ?

— Pas pour l'instant. Nous reviendrons un autre jour, si tu veux.

Will s'arracha difficilement à l'endroit. Une volonté farouche l'habitait. Comment obtenir cette information capitale qu'il pourrait, ensuite, offrir au régent-chef comme prix de sa vie. Sans rien voir, il suivit Ido, entendit à peine les explications qu'il lui donnait, sursauta lorsque le Bios lui parla des télépathes.

— Veux-tu que nous leur rendions visite ? Mais c'est souvent une épreuve difficile.

Il eut peur, recula.

— Non, une autre fois. Je suis las.

— Bien sûr.

À nouveau, le fluide inconnu qui les transporta jusqu'à la surface, hors du prolongement aérien de la plante. Ils rejoignirent le traîneau

sur la route vitrifiée. Dans le fond, pour ce genre de transports, les Bios appliquaient une vieille technique terrienne du moteur linéaire, mais le fonctionnement en était subtil, invisible.

Les deux filles l'attendaient ainsi que la vieille Rilis dans la piscine intérieure. Il but des liqueurs avant de les rejoindre dans l'eau tiède. Mais les jeux des deux Bios et les plaisanteries de Rilis ne purent le dérider. Il songeait toujours à ces humains débarqués clandestinement sur le sol de Bi. Les filles finirent par respecter sa morosité et s'amusèrent ensemble jusqu'à ce que la nuit arrive. Il les rejoignit dans l'une des pièces où Rilis servait le repas.

Assis entre ses genoux, Cije voulait lui donner la becquée comme à un oisillon, et il trouvait cette façon de faire détestable.

— Pourquoi es-tu si triste ? demanda-t-elle.

— Je suis encore sous le choc de ce que j'ai vu. Les laboratoires souterrains, le centre vital végétal... C'est extraordinaire. Et puis, j'ai appris que, depuis quelques jours, un vaisseau tourne dans le ciel. Un vaisseau venu de loin.

— Demande à Ido de t'emmener une fois encore là-bas.

Il sourit.

— Pourquoi pas toi, mon cœur ?

— C'est impossible. Ido seul le peut. Nous sommes trop jeunes. Et puis ça ne nous intéresse pas. Mais, tu sais que nous avons ici une racine terminale de cette plante ?

Will sursauta.

— Elle peut nous renseigner ?

— Je n'en sais rien, bâilla Cije. Fan, qu'en penses-tu ?

— Oh ! c'est trop compliqué, répondit l'autre jeune fille en les rejoignant. Si nous parlions d'autre chose.

Il n'obtiendrait rien de ces deux créatures charmantes, mais dotées d'une cervelle d'oiseau. Brusquement, il se demanda si ce n'était pas précisément pour leur intelligence limitée qu'on l'avait confié à ces deux péronnelles.

Le lendemain, il revit Ido, essaya d'amener la conversation sur leur visite de la veille, mais le garçon sut détourner habilement toutes les questions. Visiblement, il ne tenait pas à conduire Will une seconde fois là-bas, et le Monarque déserteur se souvint avec inquiétude qu'ils étaient passés proches des télépathes. Est-ce que ces gens-là avaient lu dans son cerveau quelles étaient ses intentions secrètes ? Il décida de se montrer plus prudent à l'avenir.

Mais, durant deux jours, il réfléchit aux moyens de revenir dans

l'intérieur de l'énorme plante. Il se promena dans le village, pénétra dans les huttes où il était admirablement reçu par tous et toutes. Il aurait pu connaître les joies les plus tendres dans les bras de toutes ces filles, mais il cherchait autre chose, un homme capable de le conduire auprès de l'ordinateur végétal, mais ses questions, ses démarches n'éveillaient aucun écho, à croire que la population du village ne se composait que d'un rebut au coefficient intellectuel en dessous de la normale. La plupart connaissaient l'existence du cerveau souterrain, d'autres l'ignoraient. Ils vivaient voluptueusement sans se poser de problèmes, confectionnaient des plats savoureux et distillaient des sucres généreux pour toute activité, se baignaient longuement et faisaient l'amour avec la même insouciance.

Puis, un soir, alors que Will s'endormait après avoir respiré le parfum du sommeil car ses nuits devenaient trop agitées, Ido pénétra dans la grande hutte de terre. Le déserteur avait peine à garder ses paupières ouvertes. Pourtant, le Bios prononçait des mots inattendus, lourds de sens.

— Les deux humains de Mara veulent rencontrer un déserteur le plus rapidement possible. Accepterais-tu de te rendre dans le sud du continent pour répondre à cette demande ?

Will répondit oui, s'endormit et crut avoir rêvé cette proposition inattendue.

CHAPITRE VIII

En quelques jours, Jea retrouva force et santé, s'amusa énormément avec les trois filles de la grande hutte. Laur accompagnait Vao chaque jour dans la campagne, l'aidait à récolter des fruits, des légumes, des graines, à recueillir des sécrétions de plantes curieuses, à détacher la fourrure de certains arbres.

— La capsule a été retrouvée, lui annonça le Bios un matin. Nous la ferons transporter au village au cours de la nuit à cause des patrouilles de Monarques.

Celles-ci devenaient plus fréquentes. Toujours ces plates-formes montées par plusieurs Terriens qui survolaient les villages. Les nouvelles devenaient inquiétantes. Les soldats du château opéraient des sorties de plus en plus sanglantes contre des agglomérations bios.

— Ils ne cherchent pas seulement des déserteurs, dit Vao. Ils ont découvert que le vaisseau contenait des humains et que ceux-ci ont réussi à gagner le sol de la planète.

Cette nouvelle rendit Laur soucieux.

— Nous ne pouvons accepter que les Bios soient décimés à cause de nous. Je vais me rendre au château pour essayer de discuter avec l'état-major.

— Il leur fallait un prétexte pour détourner les Monarques de leur préoccupation réelle : la rupture des relations entre le pouvoir central et la planète. Ces gens-là sont faits pour obéir, pour recevoir des ordres, pour envoyer des rapports. La machine est grippée et, maîtres de leur destin, ils ne savent choisir qu'une chose : la guerre.

— Mais pourquoi la subir sans riposter ?

— Parce que, pour l'instant, elle se limite à quelques exactions meurtrières, mais locales. Résister serait entrer dans leur jeu, leur donner un motif pour utiliser un armement autrement dangereux qui dévasterait toute vie. Et puis nous sommes tenus par les termes de l'Alliance.

Ils glissaient sur la route des Herbes à petite vitesse. Un air frais et parfumé caressait leur visage. Laur comprenait mieux le goût des Bios pour la vie champêtre et paisible, leur grand amour de la douceur.

— L'Alliance ?

— Celle que nous avons conclue avec les végétaux depuis de longues générations.

Laur fronça les sourcils, se tourna vers Vao.

— Les végétaux ? Tu veux dire que les plantes peuvent participer à un accord réfléchi ? Ou bien est-ce simplement une simple protection de la nature unilatéralement décidée par les Bios.

— Non. Le pacte a été discuté par les deux parties, mis au point après de longues tractations. Mais, depuis qu'il est en place, il n'a jamais été rompu.

— Je crois rêver. Sur Mara, les plantes, des plus modestes aux grands arbres géants, ne possèdent aucune intelligence...

— Parce que la vie animale y est trop puissante. Ici, les végétaux ont triomphé un jour. Mais, comme ils ne pouvaient rien contre nous, les Bios, il a bien fallu nous entendre. Ils nous fournissent la nourriture en abondance, collaborent à nos recherches scientifiques.

Laur se pencha vers lui.

— Ai-je bien entendu ?

— Un jour je te ferai visiter nos laboratoires et même le terminal du grand complexe d'informatique. Dans notre région, le goût pour la science est faible. Nous sommes surtout des campagnards, mais il existe des centres très actifs.

— Mais les Sangres ?

Les Bios ne parlaient pas souvent d'eux. Vao devait emmener Laur visiter une mine de shu, mais remettait chaque jour cette promenade.

— Ce sont les survivants du règne animal. Ils se sont développés indépendamment de l'Alliance. Ils sont carnivores et n'inquiètent nullement les végétaux. De plus, les réserves de viande fossile sont telles qu'ils acceptent de nous en céder une partie.

— En échange de quoi ?

— Des colifichets, des ustensiles et des fourrures végétales dont ils drapent leur nudité. Curieusement, alors que nous vivons nus depuis fort longtemps, eux découvrent la pudeur. Mais ils ne progresseront jamais, à moins que le shu ne vienne à manquer. Pour quelques heures de travail, ils recueillent de quoi manger plusieurs jours. L'ennui est qu'ils se reproduisent rapidement et qu'ils occupent des territoires de plus en plus importants. Mais ils refusent toute technique.

Lorsqu'il retrouvait Jea avec ses compagnes, nue comme elles et gagnée par l'ambiance voluptueuse générale, Laur ne savait quelle attitude prendre. Les Bios ignoraient toute hypocrisie sexuelle, toute organisation familiale ou même tribale. Seul le mot mère éveillait

quelques échos chez eux.

— Ma mère, disait Vao... Je crois qu'elle a quitté le village voici plusieurs années.

Les enfants dont s'occupait un groupe ne leur appartenaient pas forcément. Quant aux mots frère, sœur, ils ne correspondaient à rien, n'aliénaient nullement les relations intimes des Bios. En fait, aucun tabou n'existait. On avait parlé à Laur de ces déserteurs qui se comportaient étrangement, en voulant vivre à l'écart avec une seule femme et qui prétendaient élever eux-mêmes leurs enfants. Les Bios trouvaient ces mœurs dangereuses pour l'équilibre de leur système où la liberté individuelle était la règle essentielle.

Laur avoua à Vao que, lui-même, considérait Jea comme sa femme, et qu'il ne pouvait se mêler en toute innocence aux jeux érotiques communs.

— Qu'en pense Jea ? lui demanda Vao.

— Je l'ignore.

— Essayeras-tu de l'influencer ?

L'homme de Mara resta silencieux.

— Jea paraît heureuse ainsi, lui dit Vao. Y a-t-il un pacte entre vous ?

— Non. Pas de pacte. D'ailleurs, nous l'aurions déjà rompu chacun de notre côté.

Il faisait allusion à ce qu'il considérait comme des faiblesses de sa part et de la part de la jeune femme.

— Tu crois que c'est mauvais pour toi et elle ?

— Je ne sais pas, tenta-t-il d'expliquer. Nous ne sommes que de passage sur Bi. Du moins, nous l'espérons. Le vaisseau pourrait être réparé et nous poursuivrions notre route vers notre planète d'origine.

— Pourquoi ?

— Nous cherchons les responsables qui, voici près de huit ans, ont condamné Mara.

— Pour vous venger ?

— Non. Ces huit ans ont été huit siècles pour nous. Notre mission est de faire reconnaître Mara à nouveau. Il faut que les Terriens y reviennent pour y changer le sens de l'évolution.

Il tenta d'expliquer le drame de l'énorme planète, son incohérence destructrice, l'apparence médiévale de certaines tentatives d'organisation.

— C'est le règne de la superstition, de la terreur religieuse.

— Et tu crois que les Terriens y mettront bon ordre ? Veux-tu qu'ils envoient là-bas des Monarques ?

Laur tressaillit.

— Non. La Fédération galactique s'est trompée. Il faudrait qu'elle nous envoie des civils paisibles, des gens pleins d'imagination. C'est pourquoi nous voudrions retrouver la Terre, notre planète d'origine. Tout peut recommencer à partir de la Terre. Nous y croyons.

Vao se pencha vers le sol de fourrure, lissa les longs poils luisants.

— Laur, sais-tu seulement que le pouvoir central n'est plus sur la Terre, mais sur une autre planète, dans un autre système ?

Incrédule, Laur haussa les épaules.

— C'est impossible. Comment saurais-tu cela ?

— Nous savons beaucoup de choses.

— Vos plantes, fit dédaigneusement Laur.

— Les complexes végétaux d'informatique arrivent à faire des miracles. Je ne puis t'expliquer tout car je ne suis qu'un campagnard sans instruction. Mais je sais que le pouvoir central n'est plus sur Terre. N'importe quel déserteur te le confirmerait.

Laur profita de l'occasion pour renouveler sa demande.

— Quand pourrais-je rencontrer l'un d'eux ?

— On me prévient. J'ai fait parvenir ton message par notre terminal. Mais tu devrais te méfier de ces gens-là. Ils ont cru choisir la liberté en essayant de s'assimiler à nous, mais, en fait, ils souffrent d'être exclus de leur système.

— Eux seuls peuvent m'aider à pénétrer dans le château. Il faut que j'y rencontre les seules personnes qui puissent m'aider.

— Que veux-tu exactement ?

— Que mon vaisseau soit réparé et que je puisse continuer ma route.

Vao caressait toujours la fourrure en réfléchissant. Lorsqu'il parla, ce fut avec un certain embarras.

— Je vais te paraître présomptueux, mais peut-être que tu trouverais de l'aide chez nous en dehors des Monarques et du château. S'ils te capturent, ils ne te lâcheront plus.

— Que connaissez-vous de la technique spatiale ? lui demanda Laur.

— Je ne sais pas. Mais peut-être que le grand vaisseau pourrait être réparé par les nôtres.

Laur sourit. Vao était un brave type de paysan peu instruit, qu'une

technique incompréhensible rendait béat d'admiration et qui s'imaginait que les Bios pouvaient régler n'importe quelle difficulté.

Enfin, ils se rendirent chez les Sangres, en compagnie des filles qui transformèrent la promenade en une sorte de fête amoureuse qui finit par enivrer Laur et Jea. Ils suivaient une route qui s'enfonçait en direction de collines dénudées. Sortis de la campagne luxuriante, ils traversèrent un pays désolé et aride. Bien avant d'atteindre les mines, ils durent abandonner le traîneau pour marcher à pied sur un chemin de couleur rouille.

Ils aperçurent leur premier Sangre et le trouvèrent hideux. L'être leur barrait le passage de sa grosse masse soutenue par des pattes grêles. Les deux placées à l'avant ressemblaient à d'énormes pinces. Entre elles s'ouvrait la fente d'une bouche en forme de bec corné.

Vao et la créature échangèrent des sortes de grognements. Le Sangre se retourna et marcha devant lui avec une aisance inattendue.

— Il nous conduit vers les mines. Nous en profiterons pour prendre un bloc de viande.

Le chemin devenait boueux et ils piétinaient dans une boue sanguinolente, avant de déboucher dans un cirque énorme où grouillaient des centaines de ces poux géants.

— Cette excavation est artificielle. Ce sont eux qui l'ont creusée. Ils habitent les trous de mine désaffectés. Ne faites pas attention aux détails répugnants. Ils sont très susceptibles.

Des déchets de viande fossile mêlée à de l'eau et à des excréments formaient une boue dans laquelle ils enfonçaient profondément. Difficilement, ils atteignirent l'une des galeries en exploitation, croisèrent des Sangres qui transportaient d'énormes quartiers de viande fossile dans leurs pinces.

— Pour la rendre comestible, ils lui font subir une préparation spéciale à l'aide d'un suc que secrètent des sortes de mamelles sous leur ventre.

Laur comprenait mieux le dégoût des Monarques incapables d'avaler une bouchée de shu. Lui-même se demandait si, à l'avenir, il serait capable d'en manger. Mais, d'autre part, il avait conscience de l'importance de cette nourriture sur une planète dépourvue de toute vie animale. Pour les Bios, le shu était l'élément primordial de leur consommation alimentaire et, alors qu'il n'avait découvert aucune trace de religiosité dans leurs mœurs, ils paraissaient attribuer à cette viande des valeurs mystérieuses. Ne pas en consommer devait les ulcérer secrètement, ce qui expliquait la méfiance qu'ils manifestaient à l'encontre des déserteurs.

Ce fut au retour de cette visite que Vao reçut la visite d'un inconnu. Tout de suite, il vint annoncer la bonne nouvelle à Laur.

— Un déserteur arrivera prochainement. Il vient de très loin, d'un village assez proche du château. Il n'est parmi les Bios que depuis peu et pourra vous être utile.

Le lendemain matin, Vao réveilla de bonne heure, alors qu'il dormait en compagnie de Jea. Il le suivit silencieusement, but un peu de liqueur avant de s'installer dans le traîneau. Ils empruntèrent la route des hautes herbes, mais bifurquèrent à un carrefour en direction d'une forêt touffue.

— On appelle ce genre d'endroit les bois des Mots Perdus. Tout un résidu d'informations anciennes inutilisables parviennent à ces arbres par le sous-sol. Ils se sont adaptés au point d'articuler aussi bien que toi et moi. Ils racontent des histoires ahurissantes où la vérité se mêle à la fiction. Mieux vaut ne pas trop les écouter, à moins qu'on ne veuille passer un moment délirant. Ils mêlent les légendes à des plaisanteries scabreuses, des informations scientifiques à des histoires à dormir debout. En fait, ils n'ont jamais pu évoluer pleinement, et sont considérés comme mentalement sous-développés par les autres végétaux.

Ces caquetages qui se croisaient, ces cris, ces appels, ahurissaient Laur qui cherchait vainement par quel moyen les arbres pouvaient émettre des paroles. Ils lançaient des mots en langue bios, mais aussi en galactique. Certains étaient incompréhensibles pour lui et Vao refusait de les traduire, l'air à la fois égayé et gêné. Une fois encore, Laur constatait que, si les Bios mettaient l'érotisme au premier plan de leurs préoccupations, ils ne se montraient jamais grivois. Ce qui expliquait l'attitude mitigée de son compagnon.

Enfin, ils s'éloignèrent du bois des Mots Perdus, laissant les arbres à leurs palabres, retrouvèrent le calme paisible de la campagne pour quelques minutes.

— Je vais te conduire au terminal du grand complexe d'informatique. Notre déserteur ne va pas tarder à arriver.

— Il sera conduit là-bas ?

— Non, précisa Vao. Il arrivera bien là-bas après avoir voyagé par les différents circuits. Je ne peux expliquer ce qui se passe exactement, car je n'ai pas assez de connaissance pour le faire.

Sceptique, Laur pensa que son compagnon devait faire erreur. Ils pénétrèrent dans un groupe de végétaux assez curieux, ni arbres ni plantes bien précises. Leur tronc était énormément renflé et l'un d'eux béait largement, offrant une ouverture suffisante.

— Suis moi sans crainte.

Une fois à l'intérieur du tronc, il se sentit emporté par une énergie inconnue à la suite de Vao, plongea dans le sol de Bi sans pouvoir expliquer ce prodige. Plus loin, ils furent doucement déposés au bord d'une vaste plate-forme au sein d'une grande caverne. Du moins, Laur croyait qu'il s'agissait d'une caverne, mais Vao affirma qu'ils étaient toujours à l'intérieur du même végétal.

— Nous sommes proches du terminal.

Tout au bout d'un couloir, Laur découvrit une salle de forme ovoïde où travaillaient plusieurs personnes. Chacune devant un pupitre au tableau de bord compliqué. Vao désigna une sorte de niche verticale dans le fond de la pièce.

— L'ex-Monarque arrivera par-là.

Mais Laur l'écoutait à peine, regardait ces Bios hommes et femmes qui travaillaient dans ce laboratoire souterrain. Il avait pris ces gens-là pour de paisibles agriculteurs se méfiant de la science et de la technicité, et il avait sous les yeux le spectacle d'êtres acceptant de vivre enfermés loin du soleil pour satisfaire un goût profond, une curiosité intellectuelle. Gratuite, car en surface les Bios gardaient une simplicité de vie presque archaïque, à quelques exceptions près.

— Regarde.

La niche que Vao désignait se colorait de vert, devenait vitreuse. Laur se souvint des glaciers de la Grande Barrière sur Mara. La glace avait cette apparence. Puis, soudain, il se pencha en avant et le Bios dut le retenir. Une silhouette semblait se dessiner, d'abord en traits fugitifs, puis les lignes tremblantes délimitaient un pourtour, une tête, un tronc, des jambes... Enfin, les traits s'accusèrent et le visage qui apparut déplut tout d'abord à Laur. C'était celui d'un homme rude avec des yeux perçants, un menton volontaire. À travers la couche transparente qui l'isolait de la salle, il les fixait d'un air presque menaçant. Puis, d'un seul coup, il n'y eut plus rien entre lui et les spectateurs et il put s'avancer vers eux. Il se retourna vers la niche, haussa imperceptiblement les épaules, comme s'il était encore sceptique sur ce qui venait de lui arriver.

— Mon nom est Will, dit-il d'une voix sèche... Je suis un déserteur Monarque. C'est le clan du nord qui m'envoie vers vous. Êtes-vous l'homme de Mara ?

Il regardait autour de lui avec un air déçu.

— Seul ?

— Sortons, dit Vao. Nous gêmons le travail.

Will se retourna une dernière fois vers la niche, murmura :

— Ils prétendent que j'ai été transformé en énergie par les végétaux pour pouvoir voyager sous terre à grande vitesse. Je me demande si c'est tout à fait exact. Mais, il n'y a pas un quart d'heure, je me trouvais encore dans le nord. Moi, je crois qu'il y a quelque trucage du temps relatif.

Vao se retourna, souriant.

— Notre science ne t'a pas encore convaincu, Terrien. Tu continues à croire que seule celle que tu connais est supérieure à toutes les autres.

— Si la vôtre était supérieure, vous nous auriez chassés depuis longtemps de cette planète, répliqua Will. Car la science donne, avant tout, la force.

Ils se retrouvèrent en surface au milieu des étranges arbres au tronc renflé. Le traîneau se trouvait tout près sur la route vitrifiée.

— Avez-vous compris le système ? Moteur linéaire sûrement. Mais ils doivent utiliser une sorte d'électricité statique.

Laur cachait sa déception. Il attendait un autre homme. Le déserteur lui déplaisait. Brutal, imbu de sa supériorité, il n'était peut-être pas le guide idéal pour pénétrer dans la base militaire.

— Vous avez demandé à me voir ?

Laur se crut obligé de préciser :

— J'ai demandé à rencontrer un déserteur.

Will lui jeta un regard scrutateur.

L'homme de Mara était une sorte d'athlète au visage intelligent. Il devrait certainement jouer serré avec lui.

— Venez-vous vraiment de Mara ?

— En doutez-vous ?

Le rire de Will lui parut grossier.

— Non. Vous n'êtes pas un Monarque, je les connais tous et les civils de la base également.

Il ne remarqua pas le tressaillement de Laur. Il y avait donc des civils dans la base.

— Vous êtes seul ? J'avais imaginé que vous faisiez partie d'un groupe.

— Je n'ai que ma compagne.

Le traîneau glissait sur la route au milieu des hautes herbes. Vao ne paraissait pas écouter leur conversation et Will se pencha vers Laur.

— Ces Bios, drôles de gens, hein ? Vous vous habituez ?

— Très bien. Pourquoi ?

— Eh bien ! parce que vous m'avez fait venir. Je croyais que vous aviez besoin d'une compagnie différente.

Il préféra attendre d'être arrivé pour exposer ce qu'il attendrait du déserteur. Jea vint à leur rencontre, parut désolée dès le premier contact par la personnalité de Will. Bientôt, tout le monde disparut et ils se retrouvèrent seuls dans une pièce douillettement aménagée.

— Quelle vie ! déclara Will. C'est qu'on s'amollit avec ces gens-là. Des fourrures, des mets délicats, des boissons merveilleuses et, surtout, des filles prêtes à tout...

— C'est pourquoi vous avez déserté ? demanda Laur.

La question surprit Will. Il retint une grimace et prit un verre de liqueur.

— Je bois à notre rencontre. Où se trouve votre fusée ?

— En orbite. Et aux mains de vos chefs.

Faisant tourner le liquide doré, Will hocha la tête.

— Évidemment. Qu'attendez-vous de moi ?

— Ce vaisseau a besoin de réparations pour pouvoir continuer sa route à travers les étoiles. Nous voulons aller très loin...

Après ce que lui avait révélé Vao, il répugnait à l'idée de parler de la Terre, craignant une cruelle confirmation.

— Mais je connais rien aux fusées.

— Dans la base, il y a des spécialistes, des pièces de rechange et des matériaux dont nous pourrions avoir besoin. Les robots et les androïdes qui voyagent avec nous sauront les utiliser, mais encore faut-il que vos chefs acceptent de les mettre à notre disposition.

— Et vous croyez qu'un déserteur, un paria saura plaider votre cause auprès d'eux ? Mais, dès qu'ils m'auront repris, ils ne me laisseront même pas ouvrir la bouche, me condamneront à mort... Et quelle mort !...

Laur se demanda s'il poursuivait. Il n'avait aucune confiance en Will, mais pouvait-il attendre mieux d'un autre déserteur ? Ces Monarques conditionnés depuis des siècles avaient un comportement difficile à comprendre.

— Ce que j'attends de vous c'est que vous m'indiquiez comment je peux pénétrer dans la base.

— Vous êtes fou ?

Les yeux ronds, Will considérait son compagnon. Puis, peu à peu, une idée germa difficilement dans son cerveau. Il aurait aimé s'isoler pour l'aider à se développer.

— C'est pratiquement impossible... Mais, que feriez-vous là-bas ?

— Je rencontrerai ceux qui ne pensent pas que nous sommes des ennemis parce que nous venons de Mara.

— Ah ! les civils ? Les gens du procurât ? Ces mollassons ? Ils n'ont aucun pouvoir dans la base.

— Est-ce vrai ?

— J'en sors, je sais à quoi m'en tenir. Parson, le procureur colonial, essaye bien de résister au régent-chef, mais il n'obtient pas grand-chose. Et vous pensez qu'il interviendra en votre faveur ?

Puis, il se tut, se jugeant stupide. S'il voulait réussir son plan, mieux valait ne pas décourager l'étranger.

— Oh ! après tout, vous avez peut-être raison... Si quelqu'un peut vous aider, c'est bien Parson. Je vous dirai même que certains officiers le considèrent avec bienveillance et soutiennent parfois ses interventions au Conseil de Régence. Vous lui devez probablement de n'avoir pas été détruits sans sommation. Les ordres concernant Mara sont très stricts.

— Quel homme est-ce ?

— Un fonctionnaire. Il ne peut donner des ordres à Ogan le régent-chef, mais ce dernier ne peut lui imposer sa volonté, sauf en cas de situation grave. Il vit avec sa femme, ses enfants, dirige les employés de ses bureaux.

— La base n'est plus en communication avec le pouvoir central ?

— Depuis trois ans. Le régent a dû prendre des mesures pour empêcher la dégradation du moral. Depuis deux ans, nous n'avions plus le droit de fréquenter les Bios, surtout les femelles..., enfin les femmes. C'est, en partie, pourquoi les Monarques désertent. Une quinzaine en tout, mais plusieurs ont été repris... Écorchés vifs. C'est contraire aux lois, mais jamais un Monarque ne fera un rapport.

— Pourrions-nous pénétrer dans la base ?

Will se renversa dans ses fourrures, examina le visage de son interlocuteur. Il ne paraissait pas méfiant, mais gardait quand même toute sa réserve.

— Il faudrait que je réfléchisse.

— Elle est complètement autonome et indépendante ?

— Absolument. Le ravitaillement est abondant et nous fabriquons

de la nourriture synthétique en quantité. Nous pouvons également produire l'air respirable et la lumière à volonté. Et nul ne peut s'en approcher à moins de dix miles terriens. C'est une construction formidable et qui, de loin, inspire la terreur.

Chaque mot de Will trahissait son admiration, sa fierté pour la classe militaire à laquelle il appartenait. Quoi qu'il ait fait, il restait un Monarque, et Laur pensait que cet imbécile serait mort pour se conformer aux ordres. Dans quelle mesure pouvait-il accorder sa confiance à cet homme ?

— Oui, rêvait tout haut le déserteur, il faut voir ce que les Bios appellent le Château. Et pour cause. Ils sont incapables d'ériger une construction aussi formidable. Vous les avez vus ? Oh ! du point de vue physique, rien à leur reprocher ! Au contraire, ils sont dignes de porter l'uniforme, mais ils n'ont rien dans le ventre. Tout pour le plaisir, la vie et la popote. Même leur technique m'est suspecte... Vous avez entendu parler de cette Alliance avec les plantes ? De ces ordinateurs végétaux ? Du bricolage, des vues de l'esprit. Peut-être obtiennent-ils quelques résultats, mais ils ne savent pas les utiliser.

— Pourtant, votre translation ?

Will eut une moue dubitative.

— Un bluff ! Un tour de passe-passe. Ce que nos grands savants n'ont pas encore réalisé, eux l'auraient réussi ? À l'aide de plantes ? Et quand même cela serait...

— Écoutez, dit Laur, ce que je veux, c'est que le vaisseau en orbite soit réparé. Je ne veux pas m'attarder sur cette planète. Si Parson peut m'aider, il faut que je le rencontre. Soit dans le château, soit en dehors.

Le déserteur parut frappé par cette deuxième proposition.

— Mais oui, en dehors du château. Il faut lui faire passer un message, convenir d'un rendez-vous.

Enfin, il tenait le moyen idéal pour réintégrer son corps et peut-être même son grade. Il voyait même mieux. Ogan ne manquerait pas de tirer profit de la trahison du procureur colonial rencontrant en secret un ennemi de Mara.

— Il faut que nous revenions dans mon village, dit-il d'une voix sourde. Là-bas, nous serons beaucoup plus près du château. Nous pourrions guetter l'occasion.

— Je suis prêt à vous accompagner, dit Laur. Le plus tôt sera le mieux. Les dommages de l'Ogive risquent de devenir irrémédiables si j'attends trop.

Will remplit les gobelets avec une vivacité qui rendit Laur circonspect.

— Buvons à la réussite de nos projets. Vous pouvez boire autant que vous le voudrez de ce truc-là, ça n'apporte aucun désagrément. Pour ce qui est de boire et de manger, ils sont champions, ces Bios. Sauf pour le shu. Ils n'ont pas essayé de vous en faire avaler ?

— J'ai même trouvé ça excellent, dit simplement Laur.

Will fut sur le point de cracher sa liqueur, secoué par une nausée subite.

— Non ! Vous avez fait ça ?

— Je ne m'en porte pas plus mal.

Mais, à partir de cet instant, Will parut le considérer avec un certain mépris. Vivre avec les Bios était une chose, mais partager leurs mœurs dégoûtantes !...

— Dites-moi, demanda Laur pour changer de conversation. Le gouvernement central se trouve bien sur la Terre ?

L'ex-Monarque éclata d'un rire déplaisant.

— La Terre ? Vous voulez rire. Mais la Terre n'existe plus.

Laur se dressa, plein de haine.

— Taisez-vous !... C'est faux !...

— Enfin, j'exagère. Elle existe toujours, mais qui voudrait bien aller voir ce qui s'y passe ? Ce sont des rétrogrades qui l'habitent, des sortes de fous.

CHAPITRE IX

Dune avait l'impression que son mari se décourageait peu à peu depuis que l'état d'alerte permanent avait été décidé par le Conseil. Ne pouvant plus assister aux séances militaires, il essayait d'être reçu par le régent qui prétextait la gravité de la situation pour le renvoyer à son aide de camp. Ce dernier se contentait de lui rendre compte des opérations entreprises dans les villages bios, pour retrouver, d'une part les déserteurs, et d'autre part les deux humains venus de Mara. L'aide de camp était un homme triste, grave sans la moindre fantaisie. Il égrenait d'une voix monocorde les chiffres des Bios abattus ou capturés pour être questionnés.

— Mais que faites-vous des prisonniers ?

— Nous avons créé un camp à l'extérieur de la base.

— Avez-vous retrouvé un seul déserteur ? Un seul voyageur de l'espace ?

L'aide de camp le fixait alors d'un regard vide.

— Non, mais ce n'est qu'un début. Nous envisageons un grand plan.

— Allez-vous massacrer toute la population de la planète pour obtenir un résultat risible ? s'emportait Parson.

— Monsieur le procureur colonial, vous n'avez pas le droit d'intervenir dans nos affaires. Je suis seulement tenu à vous donner un bref communiqué de la situation.

— Je veux rencontrer le régent-chef...

— Le régent-chef ne se trouve pas dans la base en ce moment. Demain, peut-être...

Mais, le lendemain, l'aide de camp invoquait une autre raison et Parson se consumait de rage et d'incertitude. Dune essayait d'adoucir ces heures difficiles en évitant de parler de ce qui bouleversait Parson.

Depuis que l'état d'alerte permanent avait été instauré, on ne trouvait plus d'alcool à acheter dans les magasins de l'armée et Parson souffrait de cette privation. Il avait liquidé toutes ses provisions et, lorsqu'il était chez lui, il passait des heures enfoncé dans un fauteuil, le regard vide.

— Tu devrais sortir dans le patio, lui disait Dune.

Il haussait les épaules. Le patio ! Quelques mètres carrés de terre entre les hauts murs avec une coupole en matériau transparent résistant à n'importe quelle attaque.

— Viens voir mes plantes.

Parfois, il s'approchait de la baie, regardait les curieux arbres de Bi, les autres végétaux qui formaient une tache luxuriante dans ce patio tracé au carré, sans la moindre fantaisie. De l'autre côté, il pouvait voir les fenêtres de l'appartement d'Ogan. Le régent se méfiait de ce voisinage très certainement, car il maintenait constamment une teinte foncée sur ses vitres photochromiques. Jamais il n'avait vu l'officier supérieur s'intéresser à la végétation du patio. Il était même surpris qu'il ait pu laisser subsister cet îlot de verdure.

— Regarde ces arbres comme ils sont curieux. Leur tronc a beaucoup enflé, ces derniers temps. On dirait des plantes de zones désertiques. Il y a aussi ces sortes de lianes qui rampent sur le sol et qui donnent des fleurs merveilleuses. Les enfants aiment bien s'amuser dans ce coin. Ils font des plantations. Ils ont déjà récolté de petites graines qu'ils font griller. Le laboratoire a affirmé qu'elles n'étaient pas dangereuses.

— Les Monarques doivent trouver ces jeux ridicules, grommela Parson. Leurs rejetons, pendant ce temps, s'entraînent au combat rapproché et au maniement des armes. Peut-être avons-nous tort.

— Oh ! s'exclama Dune. Comment peux-tu ?...

— Pourquoi leur laisser le monopole des jeux violents ? Pourquoi une élite guerrière qui se transmet par naissance ses vertus de bon combattant. Un jour, les hommes ont feint de croire que la guerre n'était plus une réalité raisonnable, et ils ont laissé quelques pouvoirs de basse police, de maintien de l'ordre et de conquêtes lointaines à ces gens-là. Et c'est ainsi que les Monarques sont devenus les membres de la caste la plus puissante.

Dune passait également de longs moments dans le patio, cachée derrière les arbres pour se faire bronzer au soleil de Bi. C'était une méthode archaïque que toutes les femmes tournaient en ridicule. Il était si facile de se procurer le même résultat en quelques minutes grâce à certaines pilules. Mais Dune aimait la nature et même dans cet enclos artificiel, séparé de l'air libre par une coupole épaisse, elle avait l'impression de respirer plus librement.

Ce jour-là, elle changea plusieurs fois de place au fur et à mesure que l'ombre d'un de ces arbres se posait sur elle. Elle ressentait une impression bizarre. Jamais l'ombre ne s'était ainsi imposée à elle, lui procurant une sensation de froid. Elle avait l'impression qu'elle la traquait. Elle s'écarta davantage, s'installa auprès d'une liane déjà

grosse qui se parait de bouquets de fleurs multicolores et odorantes.

Elle se pencha vers ces fleurs, en cueillit une. Le contact lui parut curieux, presque charnel. Elle la rejeta et la vit se recroqueviller sur le sol, comme blessée. Jamais elle n'avait assisté à un tel phénomène dans ce patio qu'elle fréquentait depuis des années. Au contraire, elle y trouvait le calme, l'apaisement, lorsque l'exil lui paraissait insupportable. Dune était née sur une planète du système de Sirius dont elle conservait un souvenir ébloui. Son grand-père, né sur la Terre, lui racontait ses souvenirs, lui montrait des photographies, des films, lui faisait écouter des enregistrements qui la laissaient rêveuse. Lorsqu'elle avait épousé Parson qui débutait dans l'administration spatiale, ils avaient été envoyés dans les confins, et jamais elle n'avait revu sa planète et encore moins connu la Terre. Elle avait vécu sur des mondes inhumains, stériles, des astéroïdes glacés et hallucinants. C'est pourquoi le patio revêtait tant de charme à ses sens et maintenant, cet endroit charmant basculait à son tour dans l'angoisse, dans l'incompréhensible.

Les yeux fixes, elle eut l'impression que quelque chose avait bougé, tout près d'elle. Comme un de ces silicones vivants de Berhl. Mais sur Bi n'existait aucune vie animale. Elle se traita d'idiote, mais vit la liane fleurie se déplacer imperceptiblement en direction de la fleur qu'elle venait de rejeter.

— Je deviens folle, murmura-t-elle.

L'expérience d'une vie mouvementée lui avait appris à ne jamais céder à la panique. Même la planète la plus sereine, la plus banale ne livrait ses mystères qu'après des années, voire des siècles d'occupation. La femme d'un fonctionnaire spatial devait suivre des stages de préparation où on rabâchait, à ces épouses destinées à accompagner leur mari dans des mondes lointains, des sortes de formules magiques, pour conserver son sang-froid.

Du bout du pied, elle déplaça la fleur sur la droite, juste au moment où la liane semblait approcher de son but. Cette fois, elle n'eut plus aucun doute. Le bout souple de cette sorte de vrille parut se casser à angle droit pour pointer vers la fleur. Cela dura quelques minutes, aurait pu passer inaperçu pour un observateur autre que Dune.

La liane rejoignit la fleur, parut se souder à elle. Dune crut que ce n'était là que l'effet d'un tropisme accéléré de cette végétation pratiquement inconnue, mais, les yeux agrandis, elle vit la liane se dresser lentement avec la fleur au bout, comme tendue, mieux offerte. Son premier réflexe fut la fuite, mais, arrivée à la porte du patio, elle se retourna. La liane se balançait gracieusement, tenant toujours la fleur.

Elle ne put résister à cette offre bouleversante. Il y avait là une manifestation de sympathie. Sa présence avait fini par déclencher un réflexe affectif qui avait mis des mois, des années pour atteindre son but. Pouvait-elle le contrarier ?

Pas à pas, elle s'approcha, plaça sa main en dessous de la fleur qui s'inclina, se détacha et tomba dans sa paume. Les larmes envahirent ses yeux. Elle porta la fleur à ses narines, la respira. Il lui semblait que, à nouveau, l'ombre des arbres redevenait accueillante et elle s'allongea, la fleur au bout des doigts, la fixant à travers ses larmes. La planète tout entière semblait lui donner une preuve d'amour.

Mais, entre ses doigts, la fleur ouvrait ses longs pétales et, brusquement, elle les écarta elle-même, découvrit les mots formés par des nuances de couleur. Des mots écrits en galactique. Elle prit un autre pétale. Il contenait d'autres mots en une sorte de filigrane incroyable.

Elle se leva, courut à la porte, remonta dans son appartement au comble d'une excitation fébrile.

— Parson ?

Mais il n'était pas là. Elle l'appela aux bureaux du procurât, apparut dans un tel état sur l'écran du scophone que Parson accourut, alarmé par le visage décomposé de Dune.

— Dans le patio... Une fleur donnée par une liane... Lis, mais lis donc.

— Mais lire quoi ?

Puis, à son tour, il découvrit les mots de galactique, se laissa choir dans un fauteuil. Il essuya son front, déplia un pétale, puis un autre. Il ne comprenait pas très bien.

— Il faut que je les classe... Mais où as-tu trouvé ça ?

Elle expliquait, mais il écoutait à peine. Le miracle bouleversait toutes leurs facultés. Il finit par poser la fleur sur une tablette, prit sa femme dans ses bras.

— Je t'en prie... Calme-moi, calmons-nous.

Le visage dans son épaule. Dune pleurait doucement, mais c'était de joie car elle bredouillait :

— Pour la première fois depuis des années... Quelque chose de délicat, de tendre... Une manifestation affectueuse de ces plantes.

— Dune, je t'en prie... Comment toi, si raisonnable, si équilibrée...

Elle se renversa en arrière.

— Mais ne comprends-tu pas que cette planète ne nous est pas

hostile ? Elle nous a choisis, nous, pour nous communiquer ce message... Tu as lu ?

— Oui... Mais je n'ai pas tout compris...

— Il s'agit de ces humains de Mara...

Il lui ferma la bouche de sa main. Jamais il n'avait découvert d'appareillage suspect, mais il s'était souvent demandé si Ogan ne le faisait pas surveiller.

— Parlons dans le langage de ta planète, dit-il.

Elle comprit, inclina la tête.

— Ces humains veulent te rencontrer, toi, Parson, parce qu'ils ont compris que tu leur étais favorable. Et toute la planète s'est unie à eux pour te faire parvenir ce message. Oh ! Parson, c'est tout simplement merveilleux. Jamais, dans ma vie, dans notre vie, nous n'avons reçu une telle joie.

Comme elle courait à la fenêtre, il la rejoignit. Muets, lui encore incrédule, ils regardèrent la végétation.

— Cette liane couverte de fleurs. Tu la vois. Maintenant, elle est retombée gracieusement sur le sol. Elle paraît inerte, mais si tu l'avais vue comme je l'ai vue... Pourquoi ai-je eu envie de cueillir cette fleur ? Pourquoi celle-là, sinon parce qu'il le fallait, parce *qu'ils* me priaient de la cueillir... Su tu savais comment ils ont procédé. Ils m'ont forcée à me déplacer avec leur ombre... Elle était froide, inhospitalière et j'étais obligée d'aller vers cette liane...

— Dune, murmura-t-il. Tu me fais peur.

Elle essuya ses larmes avec ses deux mains, lui sourit.

— Ce n'est rien... Ces mondes froids et hostiles où nous avons toujours vécu... Même les planètes les plus merveilleuses me glaçaient. Et ici nous ne sommes plus tout à fait des étrangers... Ces gens de Mara, comment sauraient-ils que tu leur es favorable, sinon par ces plantes qui nous observent depuis des années dans le patio.

Inquiet, il secoua la tête.

— Ne vas-tu pas trop loin ?

— Mais d'où serait venue la fleur ? La base est impénétrable. Combien de fois te l'ai-je entendu dire ?

Il hocha la tête, regarda en direction des appartements du régent-chef. Elle comprit ses doutes, ses craintes.

— Tu penses à un piège. Tu crois que ce pour te compromettre ? Mais j'ai vu la liane se dresser.

— On fabrique de minuscules centres-moteurs capables de

n'importe quel exploit.

— Oh ! Parson, dit-elle, riant, tu sais combien les Monarques manquent d'imagination. S'ils avaient voulu monter une provocation, ils auraient utilisé un moyen plus grossier.

Dune disait vrai. Mais comment admettre que des végétaux d'apparence anodine se seraient brusquement dévoilés, compromis pour leur faire un signe d'intelligence.

— Ils veulent aussi sauver ces gens de Mara. Les Bios sont des gens paisibles, inoffensifs... Leurs plantes ont peut-être subi leur influence... Et puis, ils doivent être liés de façon mystérieuse. Ces voyageurs de l'espace ont d'abord rencontré des Bios, et ceux-ci ont utilisé les végétaux pour te faire parvenir ce message.

Ensemble, ils se penchèrent sur les pétales. C'était un nommé Laur qui l'avait conçu. Il expliquait comment il avait fui le vaisseau capturé par les Monarques. Il voulait rencontrer Parson pour lui demander son aide.

— Les détails sont authentiques, remarqua Parson.

— Ils veulent réparer leur nef et poursuivre leur voyage pour rejoindre le gouvernement central et plaider la cause de Mara.

— Mara, soupira Parson. Qui peut bien se soucier de Mara actuellement dans l'univers, excepté ce fanatique d'Ogan et ses Monarques ? Ce Laur est un idéaliste inconscient.

— Tu vas refuser de le rencontrer ? Il t'indique le processus à suivre.

Le procureur colonial s'écarta de sa femme et fit quelques pas dans la pièce.

— Ce serait une folie de ma part. Ogan attend ce genre de faux pas. Si je demande l'autorisation de quitter la base, il sera sur ses gardes et me fera surveiller.

— Je suis sûre que tu vas trouver une explication. Oh ! Parson, tu ne peux pas laisser ce message sans réponse. Ils attendront ton arrivée autant qu'il le faudra. Tu peux préparer cette sortie en dehors de la base.

— Mais que pourrais-je leur promettre puisque je n'ai pratiquement aucun pouvoir de décision ?

Il se pencha pour recueillir les pétales, les posa sur sa main gauche et les caressa doucement de l'index.

CHAPITRE X

Après avoir écouté les explications de son état-major, Ogan quitta la salle de « situation » très satisfait. Ses hommes harcelaient les villages bios sur une très grande échelle, provoquant des pertes nombreuses chez l'ennemi et surtout un grand exode vers le sud. Ses appareils survolant les files de réfugiés s'en donnaient à cœur joie, et la population de la planète connaissait des jours très sombres. Cependant, le manque de réactions de ces créatures l'agaçait. Il aurait aimé qu'une délégation de parlementaires vienne le supplier de mettre fin à ces massacres. Mais ces gens-là ne possédaient aucune organisation politique connue, ce qui était une erreur monumentale et ne leur permettait pas d'établir une stratégie quelconque.

Dans son bureau, il reçut son aide de camp et remarqua son air goguenard.

— Qu'y a-t-il, Karl ?

— Ceci, régent-chef.

Ogan parcourut l'imprimé signé par le procureur général Parson. C'était une demande en bonne et due forme de laissez-passer pour se rendre dans la région d'Alin.

— Alin ? N'est-ce pas un village déjà détruit ?

— Détruit et abandonné par les Bios. Le procureur espère pouvoir étudier la civilisation de ces gens-là dans les ruines. Le voici qui se transforme en archéologue, maintenant.

Son chef reposa la demande, garda les yeux fixés sur la signature de Parson.

— Un village détruit et désert. *A priori* rien ne s'oppose à ce que j'accède à sa demande. Ses bureaux travaillent à des monographies. J'ignore ce qu'il pourra trouver là-bas, mais c'est tout à fait légal. Il pourrait nous ennuyer plus tard si nous refusions. Au fait, pourquoi avions-nous détruit Alin ?

— Nous pensions qu'un déserteur, Will, l'aspirant sous-légat, s'y cachait. Son chef direct, le sous-légat Harold, le pensait du moins, mais ils n'ont rien retrouvé.

— Will ? Le dernier en date des déserteurs ?

— Oui, régent-chef.

Ogan attrapa l'imprimé à lui, pointa son index sur une phrase tout à la fin.

— Parson demande qu'une bulle soit mise à sa disposition pour effectuer le trajet et ramener des échantillons au besoin.

— Oui, dit Karl. C'est assez curieux car ce véhicule ne peut emporter qu'une seule personne. C'est donc que Parson compte se rendre seul là-bas. Il ne pourra guère s'embarasser d'outils pour fouiller les ruines, et le coffre-arrière ne lui permettra pas une grosse moisson. Je croyais qu'une monographie nécessitait le travail de plusieurs personnes.

— Moi aussi, Karl, moi aussi, mais peut-être que Parson veut opérer un travail préliminaire avant d'engager toute une équipe sur cette zone.

Il réfléchit quelques instants avant de déclarer :

— Je crois que je vais signer cette demande.

— Vous ne craignez pas que Parson oublie de rentrer à la base ?

— Comme vous y allez, Karl ! Le procureur a une famille à laquelle il est très attaché. Pourquoi déserterait-il ?

— Je l'ignore, murmura Karl, mais cette demande m'intrigue et, pour dire vrai, je ne la trouve pas normale. Le procureur a brusquement modifié son comportement. Il ne m'assaille plus de demandes de rendez-vous et semble se résigner à votre refus de le rencontrer.

Ogan sourit imperceptiblement.

— Eh bien ! il a compris qu'il s'userait les ongles contre moi. Il est intelligent, vous savez, et on leur apprend, à ces fonctionnaires civils, à se montrer très diplomates surtout lorsqu'ils sont désignés pour les confins de l'Empire... Je veux dire de la Fédération.

Ils échangèrent un sourire entendu. Pour les Monarques, l'appellation d'Empire était habituelle pour désigner les « planètes fédérées », et de mot Fédération les agaçait. Ils regrettaient que cette notion d'empire ne soit pas mieux admise dans certains milieux. L'administration de nombreux territoires en aurait été facilitée.

— Alors, nous le laissons aller ?

— Bien sûr. Dès qu'il le voudra.

— Sans surveillance ?

— Sans surveillance. C'est superflu. Je ne vois pas ce qu'il pourrait faire de dangereux dans ces ruines. Il prendra des clichés, des films, et

puis, nous ne faisons qu'appliquer les ordres.

— D'ailleurs, tous les cadavres ont été « évaporés ». Il ne pourra pas jouer sur le sensationnel.

— Vous voyez bien, dit Ogan en signant la demande. Notre brave procureur pourra aller fouiner tant qu'il le voudra dans ces ruines. J'aime autant le savoir là-bas qu'en train de ruminer dans ses bureaux. L'affaire est réglée.

Lorsque Karl apprit à Parson que sa demande était agréée, le procureur ne manifesta aucun sentiment. Il empocha son laissez-passer après lui avoir jeté un bref coup d'œil, s'enquit de la « bulle ».

— Adressez-vous aux dépôts, lui répondit Karl. Ils ont des ordres vous concernant. Vous vous rendrez là-bas sous peu ?

— Peut-être demain, répondit Parson, si la météo n'annonce pas de pluies rouges. Je n'ai pas envie de me trouver là-bas sous cette saleté.

Karl le regarda s'éloigner, haussa les épaules. Ogan avait vu juste. Parson cherchait seulement un dérivatif à son oisiveté forcée. Mais, le soir, les deux hommes découvraient avec stupeur que la demande du procureur colonial n'était pas aussi innocente qu'elle le paraissait.

Tout commença par le retour tardif d'une plate-forme montée par le sous-légat Harold et deux officiers inférieurs. On avait d'abord cru à une panne de l'engin, mais lorsqu'Harold arriva enfin, tout le monde remarqua son agitation. Il ordonna à ses deux compagnons de rentrer chez eux et d'éviter tout contact avec le personnel de la base, demanda à être reçu d'urgence par le régent-chef.

Karl trouva la demande abusive et fit introduire Harold auprès de lui.

— Êtes-vous devenu fou ? Vous n'ignorez pas que rien ne justifie d'être reçu par le régent-chef sinon...

— Sinon une nouvelle grave, mettant en danger la sécurité de la base. Je sais cela et je crois que ma demande est justifiée.

Ce qui fit bondir Karl.

— Vous vous donnez de l'importance ou bien vous dites vrai ?

— Nous avons été attaqués, immobilisés durant près d'une heure.

Une explosion n'aurait pas provoqué autant d'effet sur l'aide de camp.

— Attaqué ? Les Bios ?

— Non. Un déserteur.

Il grinçait des dents.

— Le pire de tous, celui que je voudrais capturer et pour lequel je

donnerais dix ans de solde. Will. Et cet impudent m'a chargé d'un message pour le régent-chef.

À ce stade-là, Karl jugea dangereux d'en apprendre plus. Il fallait prévenir Ogan. Lui seul déciderait s'il pouvait assister à l'entretien.

Ogan regagna son bureau rapidement et Harold fut introduit auprès de lui.

— Une attaque ! rugit Ogan dès qu'il le vit. Et vous n'avez pas fait cet individu prisonnier ?

— Impossible, régent-chef. Il nous a tendu un piège.

C'est sur le chemin du retour que la plate-forme avait été attaquée. Un des deux officiers inférieurs avait aperçu un homme en uniforme de Monarque se cachant dans un bois. Harold avait ordonné l'atterrissage immédiat.

— Nous étions obligés d'aller vérifier à pied. Le bois était très touffu.

Dans le bois ils n'avaient trouvé qu'un mannequin portant effectivement la cuirasse des Monarques. Avec les insignes d'aspirant sous-légat.

— J'avais laissé un homme près de la plate-forme. Will l'avait attaqué, paralysé avec une charge légère de son pistolet et il nous tenait en joue. Il s'est mis à parler.

À ce moment-là, Ogan se rendit compte que son aide de camp se trouvait encore dans son bureau. Il le fixa d'un air songeur, puis décida qu'il pouvait rester. Jamais il n'avait entendu mentionner des faits similaires dans l'armée et cela depuis des générations. Les déserteurs n'avaient jamais eu une telle audace.

— Il nous a dit qu'il avait un message pour vous. Bref, il vous propose de vous livrer les deux humains venus de Mara et de vous apporter la preuve que le procureur colonial Parson a partie liée avec eux.

Sans regarder Karl, alors que ce dernier le fixait d'un regard triomphant, Ogan frappa du poing sur la table en acier.

— Un déserteur qui propose ? On aura tout vu. Continuez.

— En échange, il vous demande d'être réintégré au sein de la garnison en toute impunité.

Ogan aurait aimé hurler de fureur. Mais il se contenta, le visage flamboyant de haine.

— Il nous a dit qu'il faisait confiance en votre parole et qu'il regrettait sa folie.

— Tiens, il n'est pas bien chez les Bios ? Il s'est fatigué de leurs mœurs ignobles ? Il gémit comme une femme parce qu'il n'appartient plus à l'élite des humains ? Vous dites qu'il prouvera la trahison de Parson ?

— Oui, régent-chef. Ce Parson doit rencontrer l'homme venu de Mara. Ils doivent comploter ensemble.

Cette fois, Ogan échangea un regard avec Karl. Ils comprenaient la demande de Parson, désormais.

— Et si nous acceptons ?

— Je dois rapporter votre réponse demain au même endroit. Sans me poser, je tracerai une croix avec mon pistolet à énergie sur le sol.

— C'est tout ?

— Oui, régent-chef. Si vous n'acceptez pas, l'homme de Mara n'ira pas au rendez-vous d'Alin.

Ogan se leva.

— Alin ? Vous avez bien dit Alin ?

— Oui, régent-chef, souffla le sous-légat, impressionné.

D'un geste, Ogan lui désigna la porte et l'officier s'exécuta. Karl laissa à son chef le temps de récupérer après cette dernière information stupéfiante.

— Alin... Karl... Nous sommes obligés d'accepter les conditions de ce misérable.

— Aucune importance, régent-chef. Ce qu'il nous apporte vaut mieux que sa méprisable personne. Et nous pourrons toujours dire qu'il a déserté sur ordre pour effectuer une mission parmi les Bios.

Ogan s'épanouit.

— Mais, bien sûr... Merveilleux, Karl. Exactement ce qu'il faut dire.

— Seulement, je crains le zèle d'Harold qui déteste Will.

— Vous réglerez ce détail.

Karl inclina la tête.

— Mais ce qui est aberrant, c'est que Parson ait pu communiquer avec cet inconnu venu de Mara. C'est impossible Nul, dans cette base, ne peut contacter quelqu'un à l'extérieur. Il n'existe aucun moyen, aucune faille dans notre système.

— C'est pourquoi nous devons interroger Parson, régent-chef, et, pour pouvoir l'interroger, il faut qu'il soit arrêté pour un fait très grave, la trahison par exemple.

Ogan hocha la tête, s'assit et ferma à demi les yeux.

— Et puis pourquoi Parson ? Pourquoi cet homme de Mara a-t-il choisi le procureur ? Combien de mystères, Karl... Et nous vivions tranquilles, un peu trop sûrs de nous... C'est du relâchement, tout simplement... Une atteinte à notre moral... Parson n'était-il pas sous surveillance spéciale ?

— Si, régent-chef, mais nous n'avons jamais rien découvert contre lui. Il se plaignait de vous, des Monarques, de l'isolement, des difficultés de sa tâche, mais de là à penser qu'il pouvait se livrer à une machination de cette envergure.

— Cet Harold, les deux officiers inférieurs... Aux arrêts ! Tout le monde doit ignorer cette affaire, jusqu'à ce que nous puissions accuser publiquement Parson et exhiber les deux humains venus clandestinement sur cette planète.

— Le nécessaire sera fait tout de suite, régent-chef, répondit obséquieusement Karl.

CHAPITRE XI

Le soleil n'était pas encore levé lorsqu'Ido vint chercher Laur dans la hutte de Cije et de Fan. Will avait quitté le village de Bang depuis quarante-huit heures pour préparer, disait-il, la rencontre entre Parson, le procureur colonial, et Laur le Négociateur.

L'homme de Mara quitta doucement la couche de fourrure où dormait Jea. La veille, il lui avait fait respirer du parfum de sommeil pour qu'elle ne s'éveille pas lors de son départ. La jeune femme luttait mal contre l'angoisse, depuis qu'ils étaient venus du sud du continent pour essayer de rencontrer secrètement un envoyé du château. Ils avaient voyagé dans le sous-sol de la planète transformé en énergie par les végétaux de Bi, sans se rendre compte de ce phénomène extraordinaire. À l'arrivée dans le grand complexe vital, Ido les attendait. Non seulement aussi sympathique que Vao, il paraissait posséder une plus grande culture et c'était grâce à lui que Parson avait pu recevoir le message de Laur que les plantes s'étaient chargées d'acheminer jusqu'à l'intérieur de la base.

— Ne serait-il pas possible de me « traduire » au sein de la base ? lui avait demandé Laur.

— Ce serait trop dangereux pour nous, avait répondu Ino. Notre secret ne doit pas tomber aux mains des Monarques. La fleur-message se flétrira d'elle-même et il ne restera plus aucune trace de ce moyen de communication peu usuel.

Alors que le traîneau glissait silencieusement sur la route vitrifiée dans les premières lueurs de l'aube, le Bios s'étonna encore une fois de cette rencontre avec un civil de la base.

— Qu'attendez-vous de cet homme sans pouvoir ? Certes, nous savons que sa personnalité diffère de celle des Monarques et qu'il déplore le comportement de ces soudards. Mais il ne pourra pas grand-chose pour vous alors qu'il nous aurait peut-être été possible de vous aider.

— Mais le vaisseau est entre les mains des Monarques. Comment le leur reprendre ?

Ido resta sans réponse. Ils traversèrent plusieurs villages en ruines et déserts. La soldatesque d'Ogan s'était acharnée sur les huttes et la végétation avoisinante.

— Nous serons peut-être obligés d'évacuer Bang, murmura Ido. Chaque jour, la menace grandit. Des régions entières se sont dépeuplées. Les Bios se réfugient dans le sud.

— Pourquoi ne pas résister ? Les Monarques sont puissamment armés, mais ils ne sont qu'une centaine. Vous pourriez fabriquer un armement capable de leur causer des pertes sensibles. Ils n'oseraient plus poursuivre leurs exactions.

— Rien ne nous a préparés à la guerre. Il y a en nous une impossibilité mentale à imaginer des armes, une stratégie, et surtout à souhaiter la mort d'un adversaire. D'ailleurs, ce mot n'existe pas dans notre langue, et je suis obligé d'utiliser le terme galactique sans trop comprendre ce qu'il signifie. Pour nous adapter à une résistance quelconque, il nous faudrait plusieurs générations, des siècles de souffrances. Or, nous sommes persuadés que les Monarques se lasseront. À cause de leur nombre limité. Et puis le shu nous donne assez de force morale pour accepter nos malheurs avec sérénité.

Laur comprenait difficilement cette résignation. Mais il préféra changer de conversation.

— Et Will le déserteur ? Dois-je lui accorder toute ma confiance ?

— De toute façon, il est trop tard, répondit Ido, très évasif. Un Monarque, même déserteur, est toujours un Monarque.

Ils se séparèrent à quelques miles du village d'Alin. Ido lui désigna un maigre groupe d'arbres miraculeusement épargnés dans la désolation environnante.

— Si vous avez besoin de moi, pour le retour par exemple, placez-vous entre les troncs et attendez. Je serai averti de votre désir.

— J'espère pénétrer dans la base, répliqua Laur. Si quelque chose m'arrive, je vous confie Jea.

Le Bios hocha la tête et manœuvra le traîneau qui disparut à toute vitesse dans l'apothéose du soleil levant. Laur se mit en route vers le village tout en suivant la route vitrifiée. Les pistolets à énergie des Monarques n'avaient fait qu'égratigner la surface vernissée, sans pouvoir entamer sérieusement cette matière inconnue.

Il marcha une heure avant d'apercevoir les ruines d'Alin, ralentit, très inquiet de ce qu'il allait trouver là-bas. Pas une hutte n'avait été épargnée et chacune avait été éventrée, brûlée, saccagée. Il ne restait aucune trace des habitants. Accablé par tant de sauvagerie consciente, il s'immobilisa devant une hutte, suivit du regard les corridors mis à nu, découvrit les salles si douillettes, noircies. Les fourrures végétales ne formaient plus que des croûtes çà et là.

Au milieu du village, il aperçut la bulle. Un curieux véhicule en

forme de goutte d'eau, complètement transparent, à l'exception du plancher. Tout à côté, un homme accroupi fouillait dans les ruines. À son approche, il se retourna, se redressa. Il portait une combinaison bleu clair tachée de noir. Ses mains étaient également noircies par les débris qu'il manipulait avec douceur.

— Effroyable, n'est-ce pas ? dit-il en galactique. Vous découvrez l'œuvre de mes compatriotes. Je suppose que vous êtes l'homme venu de Mara. Êtes-vous seul ?

— Ma compagne est restée chez les Bios. Je suis Laur, en effet, et vous êtes Parson, le procureur colonial de Bi ?

Malgré son visage mou, son allure nonchalante, l'homme lui inspirait une grande sympathie. Ils se rapprochèrent et Parson sourit.

— Je ne comprends pas pourquoi vous voulez me rencontrer alors que mes pouvoirs sont limités.

— Vous ne m'encouragez guère dès le départ, constata Laur.

— Hélas ! non. Mais j'ai été heureux de votre confiance et surtout de la façon dont ce message m'est parvenu... Je me suis toujours douté que cette planète nous cachait soigneusement ses secrets. Il faut que vous soyez un grand ami des Bios pour qu'ils acceptent de les trahir en partie pour vous.

— Les Bios vous considèrent comme un homme de cœur et ne vous confondent pas avec les Monarques.

— J'en suis très touché, mais je suis démuni, sans pouvoir...

Laur posa la question qui lui paraissait la plus urgente. Elle concernait Xond, pour lequel il se faisait beaucoup de souci.

— Les techniciens l'ont étudié, démonté. Il a tenté de se suicider pour ne pas vous trahir, mais ce n'est qu'une machine. Je crois qu'ils ont modifié son comportement...

Serrant les poings, Laur fut incapable de prononcer un mot. La rage, la tristesse l'entraînaient loin de ce village ravagé. Jamais plus il n'entrerait en communication avec l'androïde, jamais plus Xond ne l'apaiserait.

— Je suis venu déjà deux fois en vain, disait Parson. Mais je serais venu dix fois pour tâcher de vous rencontrer. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux continuer mon voyage... Le vaisseau doit être réparé. Il est fait pour naviguer dans les étoiles. Il peut servir à tout le monde, même aux Monarques si nous arrivons à les convaincre. Il est impossible qu'ils se montrent totalement insensibles à ce genre d'arguments, après trois années d'isolement avec le pouvoir central.

Cet Ogan sait bien que la situation peut devenir intenable pour lui. Nous pouvons tenter une liaison avec le reste de la Fédération.

Parson s'écarta pour s'asseoir sur une butte. Il regarda autour de lui tristement.

— La réponse n'est-elle pas dans ces ruines ? Ogan ne connaît, n'aime qu'une chose, la guerre. Vous venez de Mara et il a ordre de détruire tout ce qui provient de Mara. Vous ne pouvez rien contre un roc.

Laur s'assit en face de lui.

— Vous avez quand même dû réfléchir à cette entrevue ?

— Oui. D'abord, parce que j'ai tout de suite pensé, et je continue à penser, que c'est une folie. Si nous sommes surpris, arrêtés, nous n'aurons aucun espoir à conserver. Essayer de convaincre Ogan est inutile. Il faudrait que je contacte chaque officier du Conseil de Régence, en fasse un allié. Or, c'est impossible. Aucun ne trahira son devoir, la discipline et l'esprit de corps.

— Alors ?

Au lieu de répondre, Parson se leva lentement, le visage pâle et brusquement contracté. Laur se retourna et vit un Monarque revêtu de sa cuirasse noire qui les menaçait de son pistolet à énergie. La visière de son casque était baissée, c'est pourquoi il n'avait pas reconnu Will tout de suite.

— Ne bougez pas ni l'un ni l'autre. Sinon vous mourrez pulvérisés.

Malgré tout, Laur ne put croire à tant de perfidie.

— Will... Vous ne pouvez pas faire ça...

— Taisez-vous, homme de Mara. Mes compagnons vont arriver. Parson le traître et vous l'ennemi de la Fédération serez enfin mis hors d'état de nuire.

— Avez-vous mis ce déserteur dans le secret ? demanda Parson d'une voix éteinte.

Laur inclina la tête.

— Dans ce cas, fit Parson, nous sommes perdus.

— Oui, vous êtes perdus, ricana Will. En échange de vos deux personnes, j'ai obtenu ma réintégration dans le corps des Monarques, et croyez bien que c'est la plus grande joie de ma vie. Comment ai-je pu être assez fou pour croire que mon bonheur se trouvait parmi les Bios.

D'un seul coup, une nuée de plates-formes apparurent dans le ciel. Certaines, énormes, transportaient une dizaine de soldats. Elles se

posèrent tout autour des trois hommes et les Monarques en cuirasse noire prirent position. Effaré, Laur compta plus de trente hommes disposés de façon à bloquer toutes les issues. Le silence devint minéral. Parson, très pâle, se redressa pour affronter l'aide de camp Karl qui marchait vers lui.

— Procureur colonial Parson, au nom de la sécurité militaire et des ordres reçus, je vous arrête.

Tous les regards se tournaient vers les deux hommes et Laur crut profiter de ce court répit pour foncer vers Will et tenter de lui arracher son pistolet à énergie, mais le déserteur fut plus rapide que lui et tira une dose modérée qui paralysa Laur sur place. Il tomba en avant, incapable de contrôler ses mouvements. On le transporta jusqu'à l'une des plates-formes sans qu'il puisse voir ce qui arrivait à Parson. Tout en volant vers le château des Monarques, il se souvenait de la terrible prison des boues sur Mara. Il y avait séjourné deux fois, y avait été ignominieusement torturé. Les Monarques devaient disposer de moyens encore plus cruels pour faire souffrir leurs victimes.

Parson avait marché de lui-même vers la plate-forme suivante, s'était approché de la rambarde tandis que l'appareil s'élevait dans le ciel. Un instant, il eut envie de basculer vers le sol pour s'y écraser, songea à Dune qui resterait seule sur cette planète lointaine.

L'un et l'autre furent conduits dans des cellules séparées, tandis que Will était convoqué devant le régent-chef. Ses anciens compagnons cachaient mal leur étonnement. La thèse répandue dans la base qui voulait que la désertion de Will n'ait été qu'une ruse pour espionner les Bios n'avait convaincu personne.

Mais, une fois seul en présence d'Ogan, Will perdit son assurance. Le régent-chef le fixait d'un regard sinistre et le déserteur regretta son retour.

— C'est entendu, dit Ogan d'une voix mordante. Tout est enterré. Tu as payé ta réintégration. Maintenant, je veux éclaircir plusieurs points. Où est la femme venue de Mara ?

— Certainement au village de Bang où l'a laissée son ami.

— Comment Parson a-t-il été averti de ce rendez-vous avec Laur ?

Will eut peur. Jamais Ogan n'accepterait de croire ce qu'il allait lui dire. Il le traiterait de menteur, le menacerait de sanctions.

Pourtant, dès qu'il commença d'expliquer ce qu'il avait vu dans le grand complexe vital et comment les Bios utilisaient les services des végétaux, Ogan parut l'écouter avec attention. Il poursuivit son récit, parla de la translation de corps humains sous forme d'énergie inconnue, des multiples ramifications des cerveaux végétaux et, enfin,

comment le message était arrivé jusqu'à Parson.

— Est-ce tout ? demanda Ogan.

— Oui, régent-chef. Ces Bios sont peut-être plus dangereux que nous ne le pensions.

En fait, il ne le croyait pas, mais voulait se donner de l'importance. Ogan resta silencieux, puis haussa les épaules.

— Imbécile !

Will tressaillit.

— Tu n'es qu'un crétin borné et sans intelligence. Ignores-tu que les Bios usent de drogues hallucinogènes ? Tu as rêvé tout cela au cours d'une orgie et tu as encore le culot de me raconter ces sornettes ?

Il se leva d'un bond, contourna son bureau pour s'approcher de l'aspirant sous-légat terrorisé.

— Écoute-moi bien, Will. Si tu racontes ces stupidités, si un seul mot sort de ta bouche, je te fais écorcher vif. Notre pacte sera rompu, entends-tu ?

— Oui, régent-chef.

— Dehors ! hurla Ogan.

Une fois seul, il dut faire quelques allées et venues pour retrouver son calme, puis il revint à son bureau, manipula les touches des archives secrètes pour obtenir un rapport succinct sur la planète Bi et ses habitants.

Tandis qu'une voix monotone s'élevait pour commenter les images défilant sur l'écran, il essaya vainement de découvrir quelques points obscurs dans l'exposé. Les Bios étaient décrits comme des humanoïdes paisibles, uniquement occupés par les travaux agricoles, les plaisirs les plus répugnants et dépourvus de toute volonté créatrice à quelques exceptions près, comme la fabrication de drogues, de liqueurs et l'utilisation de curieux traîneaux pouvant glisser sans bruit sur des sortes de routes vitrifiées. On n'avait jamais très bien su comment ces traîneaux étaient propulsés, mais le commentaire n'y accordait qu'une importance secondaire. Ogan continua de regarder le film, puis finit par sourire. Will avait bel et bien été drogué et s'était laissé intoxiquer par les Bios.

Néanmoins, il ignorait toujours comment Parson avait pu communiquer avec l'extérieur. Il appela la cohorte pénitentiaire et le visage du légat responsable apparut sur le petit écran.

— L'interrogatoire de Parson a-t-il commencé ? Vous avez reçu le dossier le concernant ?

— L'interrogatoire simple n'a rien donné, régent-chef. Le prévenu

vient d'être conduit en salle de dissociation.

Ogan s'alarma.

— Parson soutiendra-t-il le choc ? Je ne veux pas d'une épave inutilisable par la suite.

— Son équilibre psychique est au-dessus de la normale, régent-chef. Il peut supporter l'épreuve aisément.

— Bien. Je veux des résultats rapides.

La résistance de Parson ne l'étonnait pas, mais il restait surpris que l'ex-procureur colonial ait accepté l'épreuve de la dissociation. Ogan ricana intérieurement. Lorsque Parson se verrait entouré par plusieurs dédoublements de lui-même, des projections de ses personnalités inconscientes, hideuses, menaçantes et insoutenables, il serait bien obligé de parler.

— Et l'homme venu de Mara ?

— Il a été paralysé et nous ne pourrions nous occuper de lui que demain.

— Très bien. Je désire assister à l'interrogatoire. Prévenez-moi.

Il coupa la communication, appuya sur le bouton d'appel de son aide de camp. Sur-le-champ, Karl se présenta.

— Ce Laur a tenté de fuir ?

— Oui, régent-chef, et c'est Will qui l'a paralysé.

— Tout s'est bien passé ?

— À part cet incident, oui, régent-chef. À propos, la femme de Parson est dans mon bureau. Elle vous supplie de la recevoir au sujet de l'arrestation de son mari.

Ogan sursauta, prit une attitude mauvaise.

— Comment a-t-elle appris ? aboya-t-il.

— Je l'ignore, régent-chef, mais le fait est là. Elle demande que son mari passe immédiatement devant la commission mixte et jouisse des privilèges de son statut spécial.

La commission mixte se composait à part égale de civils et de militaires. Quel que soit le crime reproché au procureur, il devait comparaître dans les quarante-huit heures.

— Impossible, dit Ogan. Il y a eu rébellion contre la force publique.

— Rébellion, répéta Karl d'une voix neutre. Bien, régent-chef.

— Vous en apporterez la preuve ?

Karl inclina la tête.

— Il faudra perquisitionner dans l'appartement de Parson le plus rapidement possible.

— Aujourd'hui, régent-chef ?

— Oui. Aujourd'hui. Dites-moi, Karl, est-ce que vous lisez avec soin les rapports des chefs de patrouilles et de commandos ?

Karl se sentit blessé.

— Avec le plus grand soin, régent-chef.

— Vous n'avez jamais rien relevé au sujet des Bios qui vous ai paru..., disons extraordinaire ?

— J'ai toujours été surpris de leur manque de combativité, mais c'est tout.

— Vous..., vous n'avez jamais rien surpris de suspect du côté des végétaux ?

— Des végétaux, fit Karl, ébahi.

Agacé, Ogan le renvoya, puis quitta lui-même son bureau pour rejoindre son appartement. Sa femme n'y était jamais le matin car elle dirigeait l'entraînement des femmes d'officiers, entraînement physique et théorique rendu obligatoire par les textes. Il se versa un verre d'alcool et, pour la première fois depuis longtemps, alla jeter un coup d'œil au patio à travers la fenêtre. Songeur, il but le contenu de son verre à petites gorgées, les yeux fixés sur les arbres aux troncs en forme d'outres.

CHAPITRE XII

Avant la fin de la journée, Parson craqua. Depuis des heures, enfermé dans la salle de dissociation, il se battait courageusement contre plusieurs projections de son moi intime. Au nombre d'une demi-douzaine, ils l'assaillaient sans relâche. Il y avait une sorte de monstre, mi-chat mi-enfant, qui venait lui cracher au visage et tentait de le labourer de ses énormes griffes. Il se souvenait parfaitement de cette horrible chose qu'il croyait enfouie à jamais dans son subconscient. Le chat avait réellement existé. Il descendait d'une race apportée bien des siècles auparavant de la Terre et appartenait à son frère. Parson détestait l'animal et, un jour, il l'avait jeté dans la piscine de la maison paternelle, en courant tout autour du bassin pour l'empêcher de remonter, le frappant à coups de bâton. Lorsqu'on avait retrouvé Koss, c'était le nom du petit félin, il n'était plus qu'une lamentable masse de poils mouillés. Et, maintenant, Koss revivait et lui sautait à la gorge.

Il y avait aussi cette fille-liane qu'il avait aimée sur la planète Orane, mais qu'il n'avait pu épouser en vertu des règlements de l'administration spatiale. Elle se réincarnait sous la forme d'un serpent au corps très long et qui balançait devant lui une tête décharnée aux cheveux bleus. Les filles-lianes d'Orane ne vivaient que pour un seul amour. Il le savait bien avant d'en faire sa maîtresse. Et, lorsqu'il avait dû la quitter, il n'ignorait pas qu'elle irait mourir dans un désert de sa planète où son corps se desséchait avant d'être emporté par les terribles tourbillons de vent.

Mais d'autres représentations de ses drames intimes grouillaient dans la pièce et l'assiégeaient. Ses compromissions, ses lâchetés, ses abandons étaient figurés par ces méduses qui flottaient autour de lui. Il se défendait avec ses poings et ses pieds, mais, lorsqu'il les touchait, il ressentait de véritables brûlures. De même, lorsque l'enfant-chat le griffait ou le mordait, il hurlait de douleur et les plaies se mettaient-elles à saigner. Le serpent-fille réussit à s'enrouler autour de son torse et ce fut à la limite de l'étouffement qu'il se mit à hurler.

Penché avidement sur l'écran, le légat-chef de la cohorte pénitentiaire suivait la lente agonie de Parson, écoutait ses cris et, pour finir, ses aveux. Dès les premiers mots, il se redressa, livide, demanda à ses adjoints de sortir. Ce que clamait Parson ne pouvait

être écouté par plusieurs personnes, et lui-même se demandait s'il avait le droit de rester là.

Pourtant, fasciné, bouleversé comme un Monarque ne l'était jamais, il attendit que Parson ait terminé ses aveux avant d'ordonner qu'on le retire de la chambre de dissociation. Il consulta le temps écoulé. Le procureur colonial avait tenu plusieurs heures et avait atteint la zone rouge de la schizophrénie. Seules des drogues appropriées pourraient le ramener à un état normal, mais il risquait de garder des séquelles de ces tortures.

Il appela Ogan. D'une voix mal assurée, il lui indiqua que le procureur colonial avait parlé.

— A-t-il avoué comment il avait communiqué avec l'extérieur ?

— Oui, régent-chef.

— Alors ? Faites vite.

— Je préfère que vous entendiez l'enregistrement, régent-chef.

Ogan changea d'expression et écouta la confession de Parson. Il gardait une impassibilité de statue, mais, lorsque ce fut terminé, il s'adressa au légat de la cohorte pénitentiaire sur un ton glacé :

— Avez-vous écouté ?

— Oui, régent-chef, mais j'étais seul.

— Ce sont des absurdités, articula Ogan avec force. Vous entendez ? Des absurdités ! Parson s'est moqué de vous. Il a réussi à sortir intact de l'épreuve de la chambre de dissociation.

— Oui, régent-chef.

Le légat savait parfaitement à quoi s'en tenir. Jamais personne n'avait résisté à l'épreuve. C'était logiquement impossible car seule la vérité clamée avec force libérait le patient de cette torture insoutenable. Nul ne pouvait supporter la projection matérielle de ses drames intimes, de ses échecs, de ses crimes. Même pas le Monarque le plus équilibré et façonné par des siècles de vie militaire.

— Vous oubliez ces imbécillités. C'est un ordre.

— Oui, régent-chef.

Lorsqu'Ogan coupa la communication, il constata qu'il transpirait énormément, phénomène exceptionnel chez lui. Rapidement, il fit le bilan. L'aspirant sous-légat Will, Karl, le légat de la cohorte pénitentiaire se doutaient désormais que des événements étranges, surnaturels, pouvaient se produire sur cette planète et qu'ils étaient dus à des végétaux. Ogan restait persuadé qu'il s'agissait de phantasmes, d'hallucinations, mais ils allaient perturber la belle assurance de ses officiers, les troubler. Le mal rongerait lentement le

moral de la base.

Karl vint lui rendre compte de la perquisition au domicile des Parson.

— Tout est normal. Nous n'avons rien découvert.

— Avez-vous interrogé la femme de Parson ?

— Oui, régent-chef. Elle ne sait rien.

— Comment a-t-elle su que son mari avait été arrêté moins de deux heures après ?

— Elle parle de prémonition.

Ogan haussa les épaules. À nouveau, le surnaturel, les hallucinations recommençaient.

— Elle se moque de nous.

Karl resta prudemment silencieux. Lui aussi se demandait si tout était aussi serein qu'ils le pensaient sur cette planète. Déjà la question du régent-chef le matin même sur les végétaux de la planète... Curieuses coïncidences !

— Avez-vous perquisitionné dans les bureaux du procurât ?

— Non, régent-chef. Les employés s'y sont opposés et ils avaient le droit de le faire. Seul le Conseil de Régence peut nous y autoriser, à condition que le procurât y soit représenté.

Maintenant qu'il s'était débarrassé de Parson, le régent-chef ne tenait nullement à introduire à nouveau un civil dans l'assemblée.

— Les opérations de répression ?

— Rien à signaler. Devons-nous attaquer Bang où doit se trouver la compagnie de Laur de Mara ?

— Simple reconnaissance, répondit Ogan. Tâchez de faire un Bios prisonnier et ramenez-le ici.

L'ordre était si stupéfiant que Karl crut bon de faire répéter.

— Oui, ici, s'énerva Ogan. Je sais que c'est un fait sans précédent, mais nous devons faire parler ces gens-là.

À la nuit, Ogan fit une chose incroyable. Il descendit dans le patio. Il portait sa cuirasse de combat et ses armes. Il avança d'un pas raide vers les arbres, les examina longuement à la lueur d'une lampe. Il se pencha vers les lianes dont les fleurs continuaient de s'épanouir dans l'obscurité. Un vague malaise l'obligea à s'éloigner et, à quelque distance des végétaux, il se sentit bien. La logique aurait voulu qu'il fasse détruire toutes ces plantes, ces arbres, mais, malgré son désir violent de l'ordonner, il reculait devant un tel enfantillage. Qu'auraient pensé les officiers ? Malgré ses consignes, l'affaire devait

transpirer lentement. Il préféra rentrer chez lui.

Dans la nuit, Laur retrouva l'usage de ses mouvements et il put inventorier sa cellule, un caveau sans ouverture, à air conditionné, sans meubles inutiles et ne pouvant être utilisés comme armes. Même la porte restait invisible et, dans la lumière douce diffusée par un moyen inconnu, il restait sous surveillance d'appareils perfectionnés. Un bruit de liquide lui parvint et il en découvrit la source dans un coin. Il put boire à un filet d'eau qui s'interrompt ensuite. D'une trappe jaillit de la nourriture. Il mangea consciencieusement, puis retourna s'allonger.

Le lendemain matin, il fut conduit dans le bureau du légat pénitentiaire qui lui posa des questions peu importantes sur ses origines, la façon dont il avait quitté le vaisseau spatial et enfin sur Jea.

— Où se trouve ta compagne ?

— Chez les Bios. Loin dans le sud.

Le légat le regarda avec un air menaçant.

— Tu mens. Elle se trouve au village de Bang. Nous sommes bien renseignés.

— Par Will, qui fut deux fois renégat ?

— menteur ! Will était en mission spéciale. Il n'a jamais déserté.

— C'est faux, dit Laur. Votre chef a inventé ce conte à dormir debout pour pouvoir céder au chantage de Will. Il nous a livrés, Parson et moi, à condition d'être réintégré.

Dès lors, le légat sentit que poursuivre l'interrogatoire deviendrait dangereux pour lui. Il risquait de provoquer des aveux qu'il aurait dû ignorer. Il renvoya Laur dans sa cellule, fit introduire le Bios capturé la veille au soir. C'était un humain merveilleusement proportionné, aux muscles harmonieux, et le légat ressentit une secrète jalousie devant tant de beauté. De plus, la présence de ce Bios à l'intérieur de la base le troublait comme tous les autres officiers. En secret, ils désavouaient Ogan.

— Ton nom ?

— Ido. Où se trouve mon ami Laur ?

Le légat ricana :

— Ton ami ? Vraiment ?

— C'est pour le voir que je me suis laissé faire prisonnier. Vous savez bien que tous les habitants de Bang avaient disparu.

— Et cette femme venue de Mara, la compagne de Laur également ?

- Elle se trouve en sécurité dans le sud. À l'extrémité du continent.
- Bien sûr, s'esclaffa le légat. Elle a pris une fusée ?
- Non. Elle a voyagé dans le sol de la planète sous forme d'énergie.

Ne pouvant en entendre plus, le légat se leva et frappa Ido. Il eut l'impression d'avoir heurté un morceau de marbre et se massa la main d'un air furieux.

— Je suis venu pour vous prévenir, dit doucement Ido. Tant que vous attaquez les Bios, vous n'avez rien à craindre. Nous conserverons toujours le même comportement à votre égard, car nous ignorons non seulement l'art de la guerre, mais les instincts primitifs qui font d'un homme un soldat. Vous pouvez tous nous anéantir sans rencontrer de résistance. Seulement, ne touchez pas aux végétaux. Ces jours derniers vous avez fait griller des forêts entières, des plantations. *Ils* ne vous laisseront pas continuer.

Soudé à son siège, le légat croyait mal entendre ou rêver. Ou bien alors le Bios disposait d'un pouvoir hallucinogène. Diffus, désagréable, un trouble l'envahissait, une menace insidieuse alertait tous ses sens.

— Tais-toi ! Tu n'es qu'un esclave. Pour nous, tu n'existes pas. Je peux te réduire en cendres sur-le-champ si je le veux.

— Alors pourquoi m'avoir fait venir dans cette base où l'on n'a jamais vu un Bios pénétrer ?

La rage étouffait le légat qui ne pouvait s'y laisser aller. Le régent-chef ne lui aurait pas pardonné.

— Si je ne l'avais pas voulu, vous ne m'auriez jamais capturé, ou bien vous auriez pris un de mes compatriotes irresponsables.

— Tiens, gouailla le légat, c'est la première fois que j'entends parler de responsabilité chez les Bios. Serais-tu une sorte de chef ?

— Vous ignorez tout de nous. Et les responsabilités n'entraînent pas forcément un commandement. Nous choisissons librement notre mode de vie sans pression aucune. Je suis chargé de vous avertir. Car, si vous ne revenez pas au *statu quo*, de grands malheurs vous attendent.

— Tu nous menaces ? Toi, un Bios ?

— Je suis chargé d'une mission. C'est tout.

Brusquement, le légat fut effrayé du chemin sur lequel il s'engageait. Ce prisonnier-là aussi ne pouvait être interrogé que par le régent-chef. Lui seul pouvait recevoir de telles confidences. Visiblement affolé, il renvoya Ido, fit un rapport immédiat destiné à Ogan. La belle organisation militaire se gripperait peu à peu, pensait-il, si, progressivement, Ogan, pour éviter les diffusions de fausses nouvelles, était obligé de s'occuper de toutes les affaires.

Ogan le comprit parfaitement dès qu'il prit connaissance des rapports d'interrogatoires non terminés. Il lui fallait choisir entre la révélation des événements tels qu'ils se présentaient, ou une censure féroce et génératrice d'inquiétudes et de troubles. Quant aux déclarations d'Ido, elles le plongèrent dans une grande perplexité.

Au bout d'une demi-heure, il prit sa décision.

— Faites venir le Bios.

Lorsqu'Ido apparut nu devant lui, il ordonna à Karl de lui procurer un vêtement, une tunique civile, mais le Bios refusa de s'habiller. Ogan recula à l'idée d'appeler sa garde pour l'y obliger.

— Quelles sont les sornettes dont me parle le légat ? Tu es, paraît-il, l'envoyé des tiens ? Pour nous lancer des menaces ?

Ido le regardait tranquillement, le visage empreint d'une très grande douceur.

— Non, pas les miens, les végétaux de cette planète, avec lesquels nous avons passé un pacte voici bien longtemps. Ce pacte se nomme l'Alliance. Nous avons besoin d'eux et eux de nous. L'équilibre était parfait et vous venez de le rompre. Si vous poursuivez votre œuvre de destruction, ils ne l'accepteront pas. De plus, comme ils ont besoin de nous pour proliférer, le massacre des Bios deviendra bientôt alarmant pour eux. Je suis chargé de vous prévenir. C'est pourquoi je me suis laissé arrêter, mais je n'espérais pas être conduit dans cette base où jamais un Bios n'a pénétré. J'en conclus que les récents événements ont modifié votre opinion sur nous.

— Tais-toi ! lui cria Ogan. Nous ne craignons rien. Nous sommes les Monarques c'est-à-dire l'élite du genre humain dans plusieurs galaxies. Notre formation s'étend sur des siècles, et nous pouvons mourir sans accepter de céder un pouce de terrain. Tu te trompes, Bios, en pensant que de vagues manifestations extraordinaires suffiraient à bouleverser nos esprits. Nous ne sommes pas des cœurs faibles. Et toi tu as eu tort de montrer tant d'impudence.

Il appela sa garde, désigna Ido au sous-légat de service.

— Faites-le conduire à la cohorte pénitentiaire et qu'on le fourre dans la chambre de dissociation.

Mais, une fois seul, il éprouva un si grand épuisement qu'il dut se doper avant de recevoir son aide de camp. Il le faisait très rarement et cette obligation le rendit sombre.

— J'ai décidé de faire une inspection générale de la base, déclara-t-il. Les locaux, les installations techniques, le matériel, les androïdes et les officiers. La moindre faute sera sanctionnée avec une rigueur extrême. De plus, dès demain, les opérations de répression seront

multipliées. Que le Conseil d'état-major me soumette un plan précis et détaillé. Enfin, je désire que la femme de Parson soit arrêtée. Vous confierez ses enfants à notre orphelinat.

Karl crut pouvoir intervenir.

— Régent-chef, c'est une mesure inhabituelle et...

— Vous discutez mes ordres maintenant ?

Au même instant, le légat de la cohorte pénitentiaire, penché sur l'écran de la chambre de dissociation, était le spectateur d'une scène extraordinaire. Les projections du moi profond du Bios donnaient des matérialisations inattendues. Des femmes merveilleuses surgissaient du néant pour s'approcher, les bras couverts de fleurs, d'Ido qui les accueillait avec un sourire heureux.

À côté du légat, un des neurotechniciens émit une hypothèse scandaleuse :

— Ils n'ont certainement pas de subconscient puisqu'ils ne souffrent d'aucune frustration, ignorent les complexes, les drames affectifs et les sentiments de culpabilité. Ce que nous voyons est la simple projection de leur unique préoccupation, la volupté.

— Silence ! rugit le légat.

Il s'éloigna de ce spectacle décevant.

— Inutile de poursuivre l'expérience. Je crois que la torture physique peut seule être efficace.

Tout en retournant à son bureau, il maugréait :

— Pas de frustrations, pas de complexes ? C'est impossible... Ce serait une chose...

Il chercha longuement, ne trouva qu'une fois dans son bureau.

— Une chose inadmissible... Intolérable.

Et, en même temps, un immense regret, l'impression d'avoir toujours ignoré le véritable bonheur, pénétrait dans une faille de son conditionnement.

Vers midi, Karl fut informé de la nouvelle et, consterné, se demanda quelle serait la réaction d'Ogan. Le régent-chef perdait de plus en plus sa belle assurance, se laissait aller à des sortes de crises nerveuses indignes de sa haute fonction.

Lorsqu'il pénétra dans le bureau, Ogan lui parut très calme, prédisposé à accepter le nouveau coup.

— Régent-chef, la femme de Parson a disparu avec ses deux enfants. Nul ne l'a vue depuis hier soir. J'ai fait fouiller les bureaux du procurât, les appartements des employés civils. Nous avons cherché

dans toute la base. Puis, j'ai étudié les enregistrements des caméras disposées dans la base, et je n'ai pas retrouvé la moindre image de cette femme. En revanche, le détecteur phypsy a retrouvé sa trace jusque dans le patio.

— Elle s'y rendait souvent, lança Ogan, irrité.

— Oui, mais seule, alors que le détecteur a relevé la présence de ses deux enfants. Il y a également des traces dans la poussière près des arbres. Mais ces traces s'arrêtent devant le tronc de l'un d'eux et ne reviennent pas en arrière.

— Stupide ! Vous aussi, vous vous laissez emporter par votre imagination ?

Karl détourna les yeux.

— Alors, vous croyez qu'elle a pénétré dans l'un des arbres pour quitter la base. Sincèrement, Karl, le croyez-vous ?

— Je n'ai rien dit de tel, mais les traces s'arrêtent net. De plus, il se produit un étrange phénomène dans la cour des cérémonies.

— Mais continuez donc.

— Malgré l'épaisseur du revêtement de la cour, plusieurs pousses végétales ont réussi à surgir à l'air libre. Et elles donnent l'impression de se développer à une vitesse record.

CHAPITRE XIII

La cour des cérémonies était un quadrilatère immense au centre de la base. Une coupole transparente le protégeait des attaques mais laissait passer le mâit tripode, qui portait très haut dans le ciel turquoise de Bi le pavillon de la Fédération, les oriflammes du corps des Monarques et la marque personnelle d'Ogan. Le long du mur exposé au sud s'étagaient des gradins pour les familles des officiers les jours de fête. En face, s'alignaient une vingtaine de statues d'officiers célèbres, ou rappelant quelques victoires éclatantes du corps en garnison sur Bi.

Lorsqu'il déboucha du tunnel d'accès, Ogan repéra tout de suite les pousses vertes qui venaient de surgir du sous-sol, faisant éclater le revêtement d'une solidité à toute épreuve. On appelait ce matériau le darex, et deux mètres suffisaient pour protéger de n'importe quelle attaque nucléaire, stopper les radiations, les ondes destructrices de toute nature.

Effaré, Ogan compta dix-sept pousses dont certaines atteignaient une hauteur de plusieurs centimètres. Tout autour de leur tige, le darex se fendillait, s'écaillait.

— Pour la cour, l'épaisseur est d'un mètre environ, crut bon de préciser Karl.

Légèrement en retrait, la garde s'était immobilisée. Ogan porta la main à l'étui de son arme, dégaina et grilla la première plante, continua jusqu'à ce qu'il ne reste que des cendres qu'il dispersa rageusement du pied.

Lorsqu'il se retourna, il crut lire de la désapprobation dans le regard de Karl et il marcha vers lui, l'arme au poing.

— Cela vous déplaît ?

L'aide de camp resta silencieux, regardant droit devant lui, s'efforçant de ne manifester aucun sentiment. Ogan finit par remettre son pistolet dans son étui.

— Vous allez faire procéder à des injections de darex. Immédiatement.

— Oui, régent-chef.

À ce moment-là, un sous-légat du service de surveillance intérieure

arriva en courant. La garde s'opposa à son passage et Karl alla voir ce qu'il voulait. Lorsqu'Ogan le vit revenir avec des yeux luisants de triomphe, il soupçonna la vérité.

— Il y a des pousses dans les sous-sols, dans les silos de ravitaillement et dans ceux des armes offensives. C'est par une augmentation du taux hygrométrique que les pousses ont été découvertes.

— Qu'on les détruise...

— Mais dans les silos, les armes offensives...

— Il existe bien des procédés chimiques, non ?

Puis, suivi de sa garde, il retourna dans ses bureaux. De là, il gagna son appartement. Par la fenêtre, il examina le patio, eut l'impression que les végétaux avaient doublé de volume. Fou-furieux, il descendit dans le jardin, son pistolet au poing. La première liane atteinte se recroquevilla, puis se consuma sous l'énorme chaleur du rayon. Les troncs renflés furent plus longs à détruire, mais lorsqu'il dut quitter le patio à cause de l'air rendu irrespirable, il ne restait pratiquement plus rien de sa luxuriante végétation.

Calmé, il regagna son bureau, appela le légat de la cohorte pénitentiaire.

— Laur a-t-il été interrogé ?

— Il se trouve dans la chambre de dissociation.

— Commutez-moi sur l'écran.

Le visage contracté par une joie mauvaise, il plongeait son regard dans l'enfer où se débattait Laur. Des monstres surprenants assaillaient l'homme de Mara. Des humanoïdes à fourrure blanche, des sortes de chenilles à forme vaguement humaine, des masses informes, grouillantes de vie, tout ce que peut libérer un subconscient enrichi par des frustrations diverses, des désirs inavoués, des crimes soigneusement enfouis et oubliés formaient un monde hallucinant. Ogan se repaissait du spectacle avec avidité, parfois effleuré par l'ignoble tentation de connaître à son tour ses propres obsessions. Laur hurlait dans une langue que ne connaissait pas Ogan, et le torturé finit par comprendre qu'il devait s'exprimer en galactique pour convaincre ses bourreaux de sa sincérité.

Du récit incohérent, Ogan tira des enseignements précieux en ce qui concernait les Bios. Ils recoupaient les déclarations d'Ido. Il existait véritablement une puissance végétale souterraine que des Bios plus évolués partageaient. Il était question d'un complexe vital gigantesque de translation de vie au moyen d'une énergie inconnue, d'intercommunication avec n'importe quel point de la planète.

— Sortez-le de là, finit-il par ordonner au légat. Qu'on le soigne efficacement.

Mais alors que les monstres disparaissaient lentement, il découvrit une présence silencieuse qu'il n'avait pas remarquée dans un coin de la pièce. L'espace de quelques secondes puis, elle s'effaça avec les autres projections.

— Un androïde, fit-il, songeur. Cet androïde Xond découvert à bord du vaisseau et qui se trouve dans la base.

Tout de suite, il entra en communication avec les services techniques spécialistes des androïdes. Il apprit que Xond, nouvellement conditionné, travaillait dans les laboratoires où ses connaissances en biochimie étaient appréciées. Oui, on était parfaitement certain de sa nouvelle personnalité. On avait procédé à l'ablation de certains centres neuromoteurs et greffé de nouvelles mémoires. Il ne donnait aucun signe de comportement suspect.

Se demandant pourquoi il apparaissait dans les dissociations de Laur, Ogan ordonna qu'on le surveille de près. Karl demanda à être reçu.

— Ces injections de darex ?

— Terminées.

— Les pousses du sous-sol ?

— Détruites.

— Vous ferez nettoyer le patio également. J'ai brûlé toutes ces plantes inutiles.

Mais il constata que le visage de son aide de camp restait préoccupé. Rendu soudain circonspect, il adopta un ton plus jovial pour faire parler son adjoint.

— Les pousses végétales se multiplient un peu partout, avoua Karl. On les détruit facilement, on bouche les fissures, mais les officiers commencent à trouver le phénomène inquiétant. Il suffirait que ces pousses se multiplient par cent pour que la base entière se fissure et s'écroule dans sa plus grande partie.

— Qui sont ces défaitistes ? demanda Ogan d'une voix exagérément calme.

— Il s'agit de la totalité des officiers, répondit Karl avec fermeté. Et, je dois vous avouer que je suis assez perplexe moi-même. Jamais nous n'avions eu de tels déboires avec le darex. Je ne comprends pas comment ces végétaux, si fragiles puisqu'on les brûle aisément, peuvent percer une matière aussi dure.

La question empêcha Ogan d'exploser.

— Il faudrait analyser ces pousses, dit-il.

— Je me suis permis de l'ordonner, fit Karl avec modestie.

— Très bien.

Ogan consulta son chronoscope.

— Dans une heure, revue générale des officiers dans la cour des cérémonies. Je veux tout le faste nécessaire. La grande tenue !

— Une heure, s'effara Karl.

Ogan lui tourna le dos et il se hâta d'aller annoncer la nouvelle. Ogan regagna ses appartements pour enfiler son grand uniforme, veilla à ce que son apparence soit parfaite. Sa tenue se composait d'une sorte de cuirasse légère en matière plastique rouge, qui lui descendait à mi-cuisses. Il portait des bottes souples noires qui montaient jusqu'en haut des cuisses. Sa coiffure s'ornait d'un panache aux couleurs vives.

Lorsqu'il apparut dans la cour des cérémonies, escorté de Karl en grande tenue et entouré par sa garde spéciale, les officiers alignés rectifièrent leur position et le visage de marbre, le corps tendu attendirent.

Ogan prit tout son temps pour les passer en revue. Il s'arrêtait devant chacun d'eux, plongeait son regard dans les yeux durant quelques secondes. Somme toute, il était satisfait. La présentation était excellente et il ne décelait aucun signe de laisser-aller. Lorsqu'il revint au centre de la cour, il s'immobilisa, salua et prit la parole.

— Officiers ! Tout d'abord, je vous félicite pour votre, parfaite démonstration. Vous êtes tels que le corps des Monarques l'exige. On vous demande d'être sans défaillances et vous l'êtes. Depuis quelques jours, votre moral est mis à rude épreuve par des insinuations malfaisantes, par des ragots incontrôlables. Cette base, orgueil de l'armée, paraît visée par des attaques sournoises mais de faible intensité. En fait, il semble qu'un phénomène biologique apparaisse à certains comme la manifestation consciente d'une pensée hostile. Je peux vous le dire. Il n'existe aucune raison de vous inquiéter...

À ce moment-là, il remarqua que personne ne le regardait dans les yeux ainsi que l'exigeait la discipline. Tous regardaient le sol, comme pour éviter de montrer leur sentiment. Furieux, c'est tout d'abord ce qu'il crut, lorsqu'il eut l'idée de regarder vers le bas, lui aussi. Ce qu'il vit l'obligea à interrompre son discours.

Sur toute la rangée des officiers, à moins d'un mètre de leurs pieds, poussaient des tiges vertes. On pouvait suivre leur croissance à l'œil nu, avec l'impression que quelque main souterraine les poussait vers le ciel.

Ogan respira profondément dans le silence de mort qui régnait.

— Officiers !... À mon commandement ! Un pas en avant !... Écrasez ça !

Chaque botte aplatit une pousse, l'écrasa dans un léger bruit liquide, tandis que des taches de vert giclaient de sous les semelles.

— Officiers... Quoi qu'il arrive, sachez que tout s'explique. Nous avons connu sur d'autres planètes des confins de l'Empire d'autres manifestations étranges. Je vous demande de faire votre devoir en toute sérénité.

Ces dernières paroles libérèrent les hommes d'un poids moral accablant. Jusqu'ici, le régent-chef refusait d'admettre le danger. Son brusque recul, cette habileté stratégique permettait enfin de mesurer l'importance de l'attaque dont la base était l'objet.

Derrière Ogan, Karl murmura entre ses dents :

— Mes félicitations respectueuses, régent-chef, c'est exactement ce qu'ils attendaient tous.

Ogan salua une dernière fois, tourna les talons et s'engouffra dans le tunnel, suivi par sa garde. Karl prit sa place.

— Repos !... Nous savons désormais à quoi nous en tenir. Que chacun d'entre vous prenne ses dispositions pour lutter contre ce que nous pouvons appeler l'invasion verte. Nous aillons réanimer les androïdes soldats pour lutter plus efficacement. Chaque pouce de la base doit être inspecté. N'oubliez pas que l'ennemi utilise d'énormes forces énergétiques. Il ne pourra pas tenir indéfiniment.

Dans son bureau, Ogan réfléchissait à la nouvelle situation créée par cette tentative d'invasion végétale. À l'origine, les Bios, incapables de se défendre eux-mêmes, utilisaient les plantes de cette planète avec lesquelles ils entretenaient des « relations » d'amitié. Il soupira devant cette évidence. Comment renverser cette tendance ? S'il avait pu utiliser un troisième parti ! Sur les autres planètes, l'armée manœuvrait habilement pour provoquer des dissensions, des guerres civiles. Sur Bi n'existaient que les Bios et les végétaux. Puis il se souvint des Sangres, ne put retenir une moue de dégoût. Ces énormes poux qui creusaient le sous-sol pour en détacher des blocs de viande fossile, ce shu ignoble que les Bios consommaient avec gourmandise, n'avaient aucune utilité.

Comment utiliser les Sangres contre les Bios et les plantes ? Un projet insensé et irréalisable qui le préoccupa une bonne partie de la journée. Après une multiplication effrayante des pousses, un peu partout dans les parties de la base en contact direct avec le sol, Karl put enfin lui annoncer une trêve :

— Pour traverser le darex, ces végétaux ont dû dépenser une quantité énorme d'énergie. Cette attaque m'a paru désordonnée, anarchique. Ils sont sur la touche pour quelques heures, peut-être pour quelques jours, le temps de reconstituer leurs forces.

Ogan le considéra d'un œil sceptique.

— Vous parlez et agissez comme s'il s'agissait d'êtres vivants ordinaires. Or, il s'agit de plantes.

— Mais qui utilisent la photo-synthèse comme sur n'importe quelle planète du type terre.

— En êtes-vous certain ? Nos biologistes ont-ils fait des recherches ?

L'aide de camp resta muet. Les savants de l'armée se souciaient peu de l'environnement. Ils travaillaient d'abord pour l'armée et négligeaient le reste.

— Leur énergie d'excitation a été multipliée par cent, mille. Et nous ignorons par quoi.

Une partie de la réponse lui fut donnée au début de l'après-midi, lorsque lui parvinrent les rapports d'analyses des laboratoires. Le personnel scientifique avait travaillé d'arrache-pied, et les différentes expériences concluaient à la présence dans les pousses d'un suc inconnu. Une seule goutte perceait n'importe quelle matière, depuis les aciers spéciaux jusqu'aux céramiques spatiales sans oublier le darex. Timidement, un des rapports émettait l'hypothèse que ce suc pourrait bien être d'origine animale.

— Qui a rédigé ce texte ? demanda Ogan.

— Un certain Martus. Il est très jeune...

— Et alors ? Convoquez-le immédiatement.

Quelque peu inquiet, le biochimiste Martus pénétra dans le bureau cinq minutes plus tard. Il avait pris le temps d'ôter sa combinaison de travail pour revêtir son uniforme d'aspirant sous-légit.

— Pourquoi dites-vous que ce suc pourrait être d'origine animale ?

Martus se lança dans une explication d'abord embarrassée puis, peu à peu, il prit de l'assurance. Sur sa planète d'origine, il avait étudié le suc de certains animaux qui arrivait à percer des zones rocheuses pour s'y construire un abri et se nourrir.

— Oui, mais qui pourrait fournir ce suc sur cette planète ?

La question gêna visiblement Martus. Mais en présence d'Ogan, il jugea inutile de dissimuler :

— Les Sangres. Ils possèdent des sortes de mamelles qui leur permettent d'attendrir la viande fossile, le shu.

— Et comment savez-vous cela ?

— J'ai participé à une expédition de répression. J'ai récupéré du shu dans une hutte et je l'ai analysé. Plus tard, j'ai étudié les hologrammes des Sangres, et j'ai découvert la présence de ces mamelles. Or, ce ne sont pas des mammifères.

— Et vous croyez qu'ils produisent naturellement le suc destiné à attendrir le shu ?

— Mâles et femelles ont ces mamelles. Ce suc doit également servir à amollir le sous-sol où ils creusent.

— Et comment les végétaux s'approvisionneraient-ils auprès des Sangres ? Ils ne peuvent véhiculer ce suc sur de longues distances et préfèrent certainement le prendre à proximité de la base ?

— C'est probable, répondit Martus.

Ogan le félicita, ce qui surprit Karl et le jeune savant, lui recommanda de poursuivre ses recherches et, une fois Martus parti, se précipita vers la salle des cartes voisine de son bureau. Il se fit projeter en tri-dimension les représentations de la région, repéra trois mines où les Sangres exploitaient les réserves de shu.

— Destruction immédiate, ordonna-t-il.

Respectueusement, Karl lui fit observer que le jeune Martus avait pu se tromper, que ses conclusions n'étaient que des hypothèses et que, jusqu'ici, les Sangres ne leur avaient occasionné aucun ennui sérieux.

— Selon la charte du *statu quo*, nous n'avons pas le droit de compromettre l'équilibre écologique de Bi.

— Les Sangres aident nos ennemis. Nous avons le droit de poursuite et je prends mes responsabilités.

Karl dut s'incliner et, une heure plus tard, les plates-formes de bombardement quittaient la base en trois formations. Ogan suivit sur son écran la retransmission des bombardements. Il découvrit du ciel l'une des immenses excavations, vit les répugnantes bêtes grouiller sans se préoccuper des appareils volants. Les rayons frappèrent et réduisirent en cendres des centaines d'individus avant que les survivants ne s'enfuient en direction des trous de mines, mais ils faisaient aussi éclater les roches, traquaient les énormes poux sans pitié. Les plates-formes se posèrent dans l'excavation et les commandos en sautèrent pour poursuivre leur œuvre de mort.

Ogan suivit les deux autres opérations. Le spectacle était identique. Il reconnut, sous son uniforme d'aspirant, le jeune Martus qui poursuivait un Sangre, le paralysait. La bête s'écroulait sur ses pattes grêles, et le biochimiste eut besoin de l'aide de plusieurs officiers pour

soulever le ventre flasque, l'étayer avec des pierres. Écœuré, Ogan vit qu'il trayait l'une des mamelles gonflées et récupérait le suc dans un récipient spécial.

Lorsqu'il reçut les rapports sur cette expédition punitive, Ogan fut satisfait d'apprendre que la majorité des Sangres avaient péri, et que quelques survivants seulement avaient réussi à s'enfoncer trop profondément dans leurs galeries souterraines pour qu'on juge utile de les poursuivre.

— Les végétaux subissent une première défaite. D'ores et déjà, nous allons envisager la destruction de centres miniers plus éloignés. Je veux qu'on en dresse une nomenclature la plus exacte possible.

Au moment où Karl allait quitter le bureau, la surveillance intérieure donna l'alerte. Les détecteurs d'énergie avaient enregistré une activité de plusieurs ergs à l'intérieur des énormes murs de la base, et non seulement dans les sous-sols mais jusqu'à la hauteur du troisième étage.

CHAPITRE XIV

Jusqu'à la nuit, Ogan parcourut la plus grande partie de la base, utilisant les ascenseurs, les plates-formes magnétiques à usage intérieur. Partout, les officiers auscultaient les énormes murs. Non seulement ceux de l'enceinte, mais également les autres. On relevait des traces d'un travail occulte dans les endroits les plus inattendus et en certains points, il était intense.

— Un seul espoir, confia Ogan d'un ton pessimiste à son aide de camp, c'est que le suc des Sangres anéantis ne parvienne plus durant quelques heures aux végétaux.

— Un répit simplement, murmura Karl très sombre.

Plus loin, on avait percé une cloison épaisse et on y avait découvert une sorte de radicelle velue, dotée d'une pointe aussi dure que le diamant.

— Silicones, affirma un des biochimistes présents.

Ogan regarda l'inquiétante tête pointue, lui trouva une apparence obscène et ne put résister au plaisir de la griller. Il braqua son pistolet mais, s'il obtint un résultat sur la partie inférieure de la radicelle, l'extrémité roula à ses pieds comme la tête d'un serpent foudroyé. C'est en vain qu'il tenta de l'écraser.

— D'heure en heure, ces végétaux perfectionnent leur technique, affirma un biochimiste.

Cette réflexion assomma littéralement Ogan. Ses subordonnés se permettaient de penser à voix haute. Leur appréhension était plus forte que leur sens inné de la discipline. En quelques heures, le moral de sa garnison s'effritait, se lézardait peut-être immédiatement et il doutait de pouvoir, dans un avenir proche, obtenir toute l'obéissance nécessaire pour une lutte efficace.

— Continuons, dit-il à Karl.

Ce dernier respecta le silence du régent-chef. Il comprenait son désarroi, sa douleur, le mot n'était pas trop fort. Non seulement la base mais tout l'édifice de discipline, de vertus guerrières façonnées au cours des siècles agonisait dans cette crise effroyable. Et pour la première fois, le mot négociation fulgura dans son esprit. Karl se hâta de le rejeter, mais il subsista comme une sorte d'espoir malfaisant.

Loin de lui, l'idée de suggérer cette solution à Ogan qui aurait été capable de le tuer sut place. Et avec qui négocier ? Les Bios ? Auraient-ils quelque influence sur les plantes ?

L'inspection se prolongea et les deux hommes s'enfonçaient de plus en plus dans l'incertitude de leur destin, ne découvraient nulle part une seule raison de croire à une victoire quelconque. Partout, les détecteurs enregistraient l'infiltration des plantes à l'intérieur de la base. Il aurait fallu détruire celle-ci pour enrayer le mal, et Karl se demanda si son chef ne finirait pas par recourir à cette solution démente. Les lueurs qui apparaissaient parfois dans le regard fixe du régent-chef l'inquiétaient.

Nulle part cependant, les végétaux n'apparaissaient. Ils poursuivaient leur travail souterrain, devaient enserrer la base, le château redouté des Bios, dans un réseau formidable de racelles, de racines, de filaments et d'écheveaux, et Ogan savait désormais qu'un léger accroissement de leur diamètre suffirait à faire tout éclater, les ensevelissant sous les décombres. Les survivants ne retrouveraient rien des installations, du matériel de survie, des armes. Même pas un synthétiseur de nourriture.

— Notre chance, disait justement Karl, c'est la présence des otages. Laur, Ido et à la rigueur Parson.

Ogan parut frappé.

— Combien de Bios dans le camp de concentration ?

— Plusieurs centaines. Des mâles, des femelles, des enfants.

— Il faut les amener dans la base, les répartir partout, même dans les silos des réserves. Ils n'oseront pas aller jusqu'au bout de leurs menaces.

— Je m'en occupe tout de suite.

Seul, Ogan remâcha son amertume. Même Karl paraissait oublier le respect qu'il lui devait. Il n'ajoutait plus « régent-chef » après chaque phrase comme encore quelques heures plus tôt. Les différences de grade s'estompaient rapidement. Curieux que des siècles de comportement résistent si peu à cette situation étrange.

Sa femme lui rendit visite. Elle était encore belle avec ses cheveux bruns, son visage régulier, mais pour la première fois, il découvrit que la dureté de son regard lui déplaisait. En ces instants, il aurait aimé plus de douceur, le reflet d'une compréhension.

— Ogan, il faut que tu prennes des sanctions. J'ai essayé d'organiser un service parallèle de surveillance avec les femmes et les enfants, mais ces gens-là se comportent de façon intolérable et semblent plus préoccupés de leur propre sécurité que du bien commun.

— Que veux-tu que je fasse ? murmura-t-il d'une voix lasse.

— Il faut des exemples. Jamais les Monarques ne doivent donner l'impression d'être des hommes comme les autres. Mel a dû fouetter un de ses petits camarades qui refusait de lui obéir.

Son fils aîné, Mel avait déjà toute la morgue nécessaire pour devenir officier supérieur. Ses qualités militaires indéniables auraient dû lui permettre l'accès d'une école préparatoire, n'eût été l'isolement de ces trois dernières années. Ogan se retrouvait dans cet enfant dur, implacable et doté d'une volonté farouche. Le second, Anou, était imperceptiblement plus indolent et il lui aurait fallu la férule d'une institution spéciale pour lui donner le goût des armes.

— Que comptes-tu faire ?

— Rien, répliqua Ogan. J'ai besoin de tous les hommes pour cette lutte et ce n'est pas le moment de convoquer la haute cour militaire pour faire des exemples. D'autre part, ce n'est pas à une femme, fut-elle celle du régent-chef, à donner des ordres. Occupe-toi de ton service, mais ne viens plus me déranger.

Cinglée jusqu'à l'âme, elle quitta le bureau de sa démarche altière. Il suivit des yeux la courbe encore attirante de ses hanches, regretta de l'avoir ulcérée. Il aurait aimé détendre ses nerfs en passant quelques instants avec elle.

Sur les écrans, il suivit l'arrivée des prisonniers, eut l'impression d'avoir commis une erreur en voyant ces belles filles nues pénétrer dans la base. Autre élément de relâchement, les officiers ne pouvaient s'empêcher de poser des regards enflammés sur les formes des femelles bios. Il se demanda si la répartition de ces femmes sans pudeur dans les différentes sections ne provoquerait aucun trouble difficile à réprimer. Si les Bios ignoraient la jalousie et ne possédaient aucune femelle en propre, les épouses des officiers n'allaient pas voir d'un bon œil l'introduction de ces proies dociles et voluptueuses auprès de leur mari.

Il eut la confirmation de ses craintes plus tard, lorsque son écran de surveillance lui renvoya l'image de deux Bios femelles accablant d'avances audacieuses un sous-officier de surveillance qui se défendait sans vigueur. Sa première réaction fut de sanctionner, puis il préféra couper l'émission. Que l'imbécile se soulage ! Il n'y penserait plus ensuite. Ce manquement à la morale le surprit le premier. L'adaptation à une situation nouvelle le justifiait-elle ? Il n'osa s'interroger plus longtemps à ce sujet.

Pour Ogan ce fut une nuit rouge. Ses yeux injectés de sang donnaient à sa vue un trouble coloré qui ajoutait encore au dramatique des événements. Maintenant on localisait les végétaux à

hauteur du dernier étage des hautes tours construites pour impressionner les Bios et qui donnaient à la base l'allure d'un château. Ces tours peu utilisées importaient peu, mais leur écroulement pouvait causer des dégâts énormes à certaines installations. Les silos des fusées de navigation, directement menacés, furent évacués et les vaisseaux s'élevèrent dans un grondement terrifiant vers le ciel pour se mettre en orbite autour de la planète. Aucun Monarque ne se trouvait à l'intérieur et leur pilotage était dirigé depuis la base. Les deux patrouilleurs qui surveillaient la nef venue de Mara furent chargés de veiller sur la petite flotte.

Depuis le matin, les soldats androïdes avaient été réanimés et participaient à certains travaux de surveillance, remplaçant même certains sous-officiers dans des postes secondaires.

Vers 4 heures du matin, les détecteurs d'énergie enregistrèrent un ralentissement de l'activité occulte des végétaux, et Ogan apprit la bonne nouvelle sans trop y croire.

— La pénurie de suc se fait sentir, dit Karl. Mais je crains que ce ne soit que momentané.

— Oui, approuva Ogan. D'autant plus que les centres miniers éloignés ont dû être mis en état d'alerte. Si nous ne trouvons pas les Sangres à l'air libre, il faudra les traquer au tréfonds de leur galerie. Je n'aime pas du tout ça.

— On pourrait utiliser les androïdes, proposa Karl.

— Les doter de pistolets à énergie ? Vous savez que le cas n'est prévu que dans les situations extrêmes et dans les limites d'une action défensive. Or, il s'agit d'une offensive.

— Destinée à nous dégager, insista Karl.

Épuisé, Ogan finit par donner son accord. Il aurait pu se doper pour résister à l'insomnie, mais ignorait combien durerait cet état d'alerte. Il ne pouvait courir le risque d'un déséquilibre nerveux par abus de drogues. Il dormit deux heures sur une couchette de son bureau, s'équipa ensuite pour passer en revue les commandos qui allaient s'envoler pour les centres miniers lointains. L'aube dissipait à peine la nuit lorsqu'il arriva dans la cour des cérémonies. Il apercevait un halo rouge autour de la silhouette de ses officiers. Ses yeux fatigués !

— Les androïdes ne sont pas là ?

Karl se tourna vers l'officier commandant la revue. Du temps s'écoula. Ogan, plongé dans une fatigue rêveuse, ne réalisait pas. Karl revint vers lui.

— Les androïdes n'enregistrent plus les ordres. Pas tous. Uniquement ceux concernant les armes. Ils refusent de quitter la base

et de participer aux combats.

— Comment peuvent-ils refuser puisqu'ils sont faits pour obéir ? le reprit Ogan. La fatigue vous perturbe aussi, Karl.

L'aide de camp haussa un sourcil, mais resta respectueusement silencieux. Ogan passa les officiers en revue, puis se dirigea vers le cantonnement des androïdes. Les techniciens responsables des robots se démenaient, véritablement déconcertés par l'attitude passive des robots-soldats.

— Il faut faire quelque chose, conseilla Karl.

Puis, voyant qu'Ogan restait sans réaction, il ordonna qu'un androïde soit immédiatement testé.

— Décourt-circuitez les autres. Vous communiquez les résultats dès que vous les avez.

Ogan sortit de sa torpeur, se rendit compte que durant quelques instants, il avait été une sorte de mort-vivant, ne put qu'approuver les mesures prises.

Dans son bureau, il avala plusieurs tasses d'une infusion particulièrement excitante. Il considéra Karl au travers d'une sorte de film rougeâtre.

— Comment vous sentez-vous, Karl ?

— Je manque de sommeil, répondit l'aide de camp surpris par tant de sollicitude, mais je peux encore tenir le coup.

— N'avez-vous pas l'impression que nous sommes environnés par une étrange atmosphère ? Mon cerveau n'obéit pas aussi rapidement que d'habitude et j'ai peine à regrouper mes pensées.

Karl avoua qu'il s'était drogué lorsqu'il avait constaté que lui-même se sentait mentalement épuisé. Ogan fixa le mur en face de lui d'un air sombre.

— Est-ce que ces végétaux tenteraient de nous soumettre à un flux annihilant ?

— J'y ai également pensé, dit Karl.

Son chef avala plusieurs pilules et au bout de quelques minutes, retrouva toute sa prestance. Les rapports des services de surveillance continuaient d'apporter des nouvelles rassurantes. Les détecteurs ne relevaient plus trace d'un travail quelconque à l'intérieur des murs de la base. L'un d'eux était signé par Mel, le fils-même du régent-chef et il sourit vaguement.

— Il faut prendre une décision pour les commandos, lui rappela Karl.

— Qu'ils survolent les objectifs choisis. Je prendrai une décision lorsque je recevrai les images.

Comme ils s'y attendaient, les excavations étaient désertes. Les Sangres ayant tout abandonné se terraient au fond de leurs mines.

— Puisque les androïdes nous lâchent, il faut utiliser un armement plus classique, décida Ogan. Nous disposons de mines thermiques terrestres ?

— Nous en disposons d'un vieux stock, en effet. La plupart sont radio-guidées, sensibles à toute manifestation de vie quelle qu'elle soit.

— Faites-les envoyer aux commandos.

Mais l'ordre ne put être exécuté, les androïdes-ouvriers refusant d'aller chercher les mines dans les silos et de les armer. Ogan, qui avait récupéré toute sa vitalité, explosa. Il voulait une explication rapide et l'obtint des laboratoires. Tout les androïdes-soldats ou ouvriers se trouvaient soumis à une sorte de volonté inconnue qui paralysait leurs centres agressifs. Ces centres équipaient obligatoirement les androïdes travaillant pour l'armée de la Fédération, avec des intensités plus grandes pour les simples soldats.

— Qu'on remplace ces centres !

— Nous craignons que le résultat ne soit identique, lui répondit-on des laboratoires.

— L'origine de ce barrage mental ?

— Inconnue... Mais nous souffrons nous-mêmes de légers troubles de volonté. Il est possible que les androïdes soient plus vulnérables que nous.

— Sur des longueurs d'onde différentes ? s'exclama Ogan.

Il se tourna vers Ogan.

— Que les sous-officiers aillent récupérer ces mines thermiques.

— Ils ne doivent accomplir aucune besogne manuelle, rétorqua son aide de camp. Vous allez les mécontenter.

— C'est un ordre, cria Ogan. La rigidité de notre organisation professionnelle est en train de nous conduire à notre perte.

Puis, il réalisa qu'il venait de porter la pire des accusations contre l'armée elle-même. Il lut un effarement tel dans les yeux de Karl qu'il se força à sourire. Du bout des lèvres.

— Ne faites pas attention. Les nerfs...

Mais le malaise persista entre les deux hommes. Jamais Karl n'avait entendu proférer de telles attaques contre l'organisation des forces

armées, et Ogan restait stupéfait de les avoir exprimées. Elles étaient montées à ses lèvres brusquement, alors qu'il n'avait jamais remâché de rancœur contre l'armée. Une rébellion brutale, inattendue.

Comme prévu, les sous-officiers renâclèrent fortement, et Karl dut se montrer brutal pour obtenir qu'ils remplacent les androïdes pour des besognes qu'ils considéraient comme honteuses. Enfin, les mines furent chargées sur des plates-formes et celles-ci s'envolèrent vers les commandos.

Au retour, Karl visita la cohorte pénitentiaire. Le légat lui fit son rapport. Laur se remettait lentement de son séjour dans la chambre tandis qu'Ido, le Bios, nullement affecté par son internement, se montrait très calme.

— Parson ?

— Visiblement contracté par le souvenir de son attitude. Il a trahi sa femme, en quelque sorte, puisque pour échapper aux projections de son moi intime, il l'a accusée d'être la première entrée en communication avec les Bios. Il ignore qu'elle a disparu avec ses enfants et se pose des questions torturantes sur leur sort.

Karl aurait aimé lui rendre visite, lui parler. Si jamais Ogan songeait à négocier, peut-être que Parson constituerait un intermédiaire non négligeable.

— Surveillez-le étroitement. Le régent-chef tient à ce qu'il reste en vie.

Le légat l'assura qu'il s'occuperait personnellement du procureur colonial.

Ogan l'attendait, le visage sombre. Il venait d'obtenir le rapport des laboratoires sur le comportement négatif des androïdes.

— Ils subissent une influence intérieure. Les végétaux n'y sont pour rien. Les androïdes reçoivent des impulsions sur ondes micrométriques dont la source se trouve dans la base. Bref, imaginez qu'il y ait un pacifiste parmi nous qui s'amuse à bloquer leurs centres agressifs.

— Le personnel civil ! s'écria Karl.

— Peut-être. Il suffit d'un appareil miniaturisé de faible encombrement mais disposant d'une source d'énergie énorme. Je viens de me renseigner. On n'a pas constaté de gros débits d'énergie chez les employés du procurat. Il faudra chercher ailleurs.

Karl eut un haut-le-corps.

— Parmi les Monarques ?

Pour la deuxième fois en moins d'une heure, Ogan portait des coups terribles au corps dont il faisait partie. Karl se demanda si son chef ne

traversait pas une crise de dépression mentale, et si la réunion de la Haute Cour militaire ne se justifiait pas. Complaisamment, il imaginait la destitution d'Ogan et sa propre nomination, provisoire certes, mais en l'état de choses...

— Je n'en sais rien, avoua Ogan. Mais il faut retrouver cette source. La détection en sera malaisée, puisqu'il ne s'agit que d'impulsions brèves et non régulières.

Brusquement, ce fut l'état d'alerte général. Des avertisseurs lumineux clignotaient tandis que des sonneries se déchaînaient un peu partout dans les bureaux. Tout de suite, l'information tomba de la bouche d'un sous-légat affolé apparaissant sur l'écran :

— Toute la partie nord du quartier 17 vient de s'effondrer. À la place des murs, il ne reste qu'une sorte d'arbre gigantesque.

— Des victimes ? demanda Ogan.

Le sous-légat avait disparu. L'écran diffusait l'image d'une des hautes tours. Elle vacillait sur sa base.

CHAPITRE XV

Dressé, les ongles griffant l'acier de son bureau, Ogan, fasciné d'horreur, vit la haute tour prendre un mouvement de pendule de plus en plus violent. Lorsqu'elle s'écroula, il hurla, s'abattit sur l'écran, le frappant de ses poings. Il chercha, les yeux fous, un objet quelconque pour le briser, songea à son pistolet et donna des coups violents avec sa crosse. L'écran finit par voler en éclats et l'hallucinant spectacle disparut dans une implosion qui projeta des éclats dans toute la pièce.

Des deux scènes, Karl ne savait laquelle lui paraissait la plus consternante. Ce qui s'effondrait devant ses yeux exorbités, ce n'était pas seulement cette base formidable, dont la construction avait nécessité des moyens énormes, mais également un homme qui représentait la puissance militaire de l'Empire. Ogan avait un nom célèbre sur toutes les planètes de la Fédération, il était devenu un symbole de fidélité, d'efficacité et de courage. On l'admirait pour la rigidité de ses mœurs, on le redoutait pour sa cruauté dans les opérations de guerre.

Ogan le regardait, les yeux envahis de sang et de larmes de rage, le corps droit à nouveau ; immense, puissant, impressionnant.

— Nous mourrons sous les décombres et les Bios avec nous, dit-il d'une voix ferme. Il ne sera pas dit dans l'univers que nous aurons fui devant ces végétaux immondes. Ogan vaincu par des plantes ? De quoi secouer de rire toute la Fédération. Que chacun reste à son poste.

— Mais c'est un ordre insensé, protesta Karl révolté. Il faut au contraire organiser une retraite disciplinée, en essayant de sauver le maximum des équipements et du matériel indispensables pour assurer notre survie. Nous pourrions reconstituer un camp peut-être moins orgueilleux mais tout aussi vivable.

— Silence ! lui ordonna Ogan. Vous osez prendre des initiatives ?

Plusieurs écrans se mirent à palpiter et soudain, des images incroyables se succédèrent. Les tours s'écroulaient les unes après les autres et, à leur place, apparaissaient des squelettes d'arbres immenses, des radicelles, des tiges, des filaments s'entrecroisaient, formaient une sculpture légère, dentelée. Les deux hommes se turent, fascinés.

Une voix affolée clama :

— Les poux géants... Ils sortent de terre...

Ogan sursauta en apercevant les énormes pattes d'un Sangre qui s'agitaient au-dessus des décombres, qui dégageaient le corps mou et énorme.

— Mais comment ces animaux ?...

— Les plantes avaient stoppé leur offensive, dit Karl rapidement. À cause des Bios, mais ces animaux n'avaient aucune raison de les épargner. D'ailleurs, ils devaient ignorer leur présence dans la base. Nous les avons attaqués et ils ripostent. Ils ont dû creuser des galeries formidables en dessous.

Il s'approcha du bureau, commuta le système d'intercommunication qui permettait de diffuser les ordres du régent-chef dans toute la base.

— Attention !... Ici le commandement suprême de Bi... Ordre d'évacuation générale suivant les directives du plan de détresse. Que chacun fasse son devoir et sauve le maximum de matériel...

— Comment osez-vous ? rugit Ogan.

Son arme qu'il tenait par le canon passa dans sa main gauche. Tous les Monarques savaient tirer des deux mains. Karl crut sa dernière heure venue, se mit à tituber sur ses jambes, pensa que c'était de peur, constata qu'Ogan en faisait autant. Toute la pièce prenait un mouvement oscillant. Le terrible rayon le manqua de peu et grilla une partie des installations. Un court-circuit général s'ensuivit qui fit crépiter l'appareillage. Une pluie d'étincelles envahit le bureau et isola chacun dans une lumière éblouissante. Karl en profita pour se dissimuler tandis que le sol devenait oblique. Il comprit que cette partie de la base était en train de basculer sur le côté, qu'elle croulerait dans un abîme.

Ne se souciant plus de son chef, il atteignit la porte au moment où elle éclatait sous la pression formidable des murs compressés. Il se retrouva dans le couloir qui formait maintenant une rampe à quarante-cinq degrés. Il commence à glisser, de plus en plus vite, tenta vainement de se raccrocher à d'autres portes ouvertes. D'autres Monarques tentaient également de fuir, et ce fut une masse humaine d'une dizaine de personnes qui alla s'écraser dans le fond du couloir. Karl réussit à se dégager des morts et des blessés couverts de sang, n'ayant plus qu'une seule idée, réussir à sortir de la base et retrouver l'air serein de la planète. Une nouvelle fois, le bloc de la construction bascula dans l'autre sens, et il atteignit à une vitesse incroyable la cage des ascenseurs qu'il contourna à la recherche des escaliers de secours. Puis il réalisa son erreur avec un rire dément, désormais certain que le bloc s'était enfoncé dans le sol et que le niveau du sol ne devait pas être très éloigné. Il pénétra dans un bureau comme il le

put, se raccrochant aux meubles scellés et qui ne bougeaient pas encore. À coups de pied, il fit sauter une fenêtre donnant sur une cour intérieure, sourit. Le sol affleurerait et il n'eut qu'un pas à faire pour se retrouver à l'air libre. Fou de joie, il s'écarta au maximum des murs menaçants, se demanda comment il pourrait jamais atteindre l'extérieur de la base.

Dans sa cellule et sous l'effet des drogues, Laur croyait être la victime d'hallucinations successives et intolérables, alors que jusqu'ici le traitement des médecins monarques avait peu à peu apaisé la grande épouvante qu'il avait rapportée de son séjour dans la chambre de dissociation.

Une secousse plus forte que les autres le jeta à bas de sa couchette. Jusque-là, il avait bien vu vaciller en bloc toute sa cellule mais avait pensé à un vertige subjectif. Mais il semblait que toute la base chavirait sur un sol mouvant. Tantôt à genoux, tantôt complètement allongé, il chercha désespérément la porte de la cellule, souhaitant qu'un ébranlement plus fort la disloque et la différencie ainsi de la continuité unie des murs.

Une voix familière surgit soudain dans son cerveau. Depuis si longtemps, elle s'était tue qu'il se méfia encore de ce genre nouveau de phénomène. Mais la voix insistait avec une patience qui ne pouvait appartenir qu'à un seul être.

— Laur, je suis proche de toi... Ici Xond... Je viens te délivrer. Ne t'inquiète pas. Je dispose du matériel nécessaire.

Il ferma les yeux pour mieux se concentrer, fou de joie mais doutant encore. Ce pouvait être un piège de ses bourreaux, depuis le séisme jusqu'à cette pénétration mentale. Mais nul ne pouvait apporter autant d'apaisement dans ses propos.

— Xond... Xond, je te croyais démantibulé, livré à ces démons, disloqué en pièces désormais inutilisables.

— Ils ont essayé, mais n'ont pu détruire ce que j'avais moi-même construit, cette personnalité secrète dont je me suis doté au cours des dernières semaines de notre voyage depuis Mara, et dont ils ne pouvaient même pas soupçonner l'existence. Ainsi ai-je pu résister à toutes leurs tentatives. Je possède désormais ce qui fait la force des humains, une possibilité de dissimulation qu'aucun androïde n'avait jamais eue. D'ailleurs, cela me crée des problèmes douloureux car ce nouveau centre entre souvent en conflit avec celui de la fidélité au genre humain.

Brusquement, Laur ne fut plus réceptif car la pièce basculait dans tous les sens avec des craquements terribles. Au-dessus de lui, ce qui avait été l'un des murs se fissurait et la poussière commençait à rendre

l'atmosphère irrespirable.

— Laur ?

— J'entends à nouveau. Le mur se fissure. Je vais peut-être pouvoir sortir.

— Non, ne bouge pas. Je connais le moyen de nous sortir intacts de cette catastrophe.

— Un tremblement du sous-sol de la planète ?

— Non. Des animaux étranges qui fouissent le sol et qui sont devenus furieux contre les Monarques. Il doit s'agir des Sangres. Les végétaux sont également dans les murs de la base. Mais jusqu'ici, ils s'abstenaient à cause des Bios gardés en otage.

— J'ai un ami incarcéré dans cette section. Un Bios. Il se nomme Ido.

— En effet. J'ai effleuré son esprit tout à l'heure, mais comme il n'est pas initié, j'ai craint de l'inquiéter.

— Il y a des Bios télépathes et Ido est averti de ces choses.

— Nous verrons lorsque je t'aurai délivré.

Les craquements augmentaient et un gros bloc se détacha soudain du plafond momentanément et tomba non loin de Laur qui se réfugia dans l'autre coin. C'est là précisément qu'il sentit les vibrations dans son dos.

— Éloigne-toi, commanda Xond.

Le mur devenait brûlant, fondait en une sorte de lave noirâtre. Bientôt, tout un carré se découpa, se transforma en liquide bouillonnant. Au-delà des vapeurs vitreuses, Laur reconnut le visage étrange de l'humanoïde qui manipulait une sorte de chalumeau. Bientôt, les yeux de Xond diffusèrent vers lui leur regard plein de force amicale.

— Viens. Tout a refroidi instantanément.

Laur se glissa dans le trou, prit les mains de Xond dans les siennes. Elles lui parurent moins froides que d'habitude, pleines d'une vie nouvelle.

— Ido doit se trouver à côté.

— Parson ? Lui aussi a été arrêté.

Pour le Bios, Xond s'attaqua directement à la porte, réussit à la faire glisser dans son logement. Ido, plongé dans l'obscurité depuis le début des secousses, surgit dans la lumière du couloir avec étonnement, reconnut Laur, jeta un regard perplexe à l'androïde.

— Xond, présenta Laur. Nous avons eu l'occasion de parler de lui.

— Parson est certainement dans le coin, mais dans un état dépressif, d'après ce que j'ai compris. Il n'a pu résister à la dissociation, a trahi sa femme. C'est elle qui avait reçu le message des végétaux. Depuis, il ignore tout de son sort et de celui de ses enfants. Il faut l'entraîner loin d'ici.

— Beaucoup de Bios sont enterrés dans tes décombres, murmura Xond d'une voix triste. Ogan les avait fait entrer dans la base pour empêcher la destruction de celle-ci.

Ido n'acceptait pas l'idée que les végétaux aient passé outre, et ils lui expliquèrent que c'étaient les Sangres qui avaient foré des galeries sous la base et dans l'épaisseur des enceintes.

— Ogan avait détruit plusieurs centres miniers, ajouta Xond.

— Ce sont des êtres paisibles, mais si on provoque leur colère, ils peuvent se montrer dangereux.

Lorsqu'ils atteignirent Parson, le procureur colonial se trouvait dans un état comateux. Ils ne purent le réveiller et durent l'emporter ainsi. Xond les entraîna ensuite dans les couloirs, à travers les passages qu'il avait forés pour parvenir jusqu'à Laur.

— On dirait que les secousses sont terminées, dit Laur.

— Les Sangres doivent estimer qu'ils ont atteint leur but. Notre chance est de découvrir l'une de leurs galeries, répondit Ido. Nous pourrons quitter la base plus facilement.

— Ne vont-ils pas nous prendre pour des Monarques ? s'inquiéta Laur.

— Ne craignez rien. Ils m'écouteront.

Plus loin, ils traversèrent un laboratoire immense complètement dévasté.

— Quelle catastrophe ! soupira Laur. Nous voilà désormais dans l'impossibilité de réparer notre Ogive pour la poursuite de notre voyage.

— Êtes-vous si mal sur Bi ? demanda Ido avec un sourire amusé.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais comprenez l'importance de notre mission.

— Tenez-vous vraiment à ce que Mara revienne au sein de la Fédération après ce que vous avez découvert ? Le pouvoir central vous enverra des Monarques, comme il le fait pour toutes les planètes situées aux confins de ses possessions.

— Nous voulons retrouver la Terre, murmura Laur. Tout peut recommencer à partir de la Terre. Je ne sais rien d'elle, je ne peux expliquer mes espoirs intimes, mais toute ma vie, j'essayerai de

revenir sur notre planète d'origine.

À nouveau, ils suivaient des couloirs éboulés, traversaient des salles détruites. Ils surgirent à l'air libre sur une immense place.

— La cour des cérémonies, dit Xond.

Des gradins écroulés, des statues et des monuments détruits. Des décombres partout. Les tours immenses n'existaient plus. Xond se dirigea d'un pas ferme vers un tas impressionnant de blocs et appela ses compagnons qui portaient toujours Parson. Lorsqu'Ido le rejoignit, quelques Bios, quatre femmes et deux hommes, sortirent de leur cachette. Leurs merveilleux corps portaient des blessures profondes et ils paraissaient démoralisés. Laur fut ému par leur désarroi. Tous croyaient que les végétaux étaient passés outre la menace du régent-chef, ignorant tout de l'attaque soudaine des Sangres.

D'autres Bios apparurent. Mais bon nombre resteraient à jamais sous les décombres. Ce fut Laur qui découvrit un trou qui conduisait à une galerie creusée par les Sangres. Il revint annoncer la bonne nouvelle à ses amis. Mais ceux-ci venaient d'apercevoir les sculptures géantes de végétaux qui s'élevaient à la place des tours et des murs. Ido se précipita vers elles, mais en revint fort déçu.

— Impossible de communiquer avec le complexe vital. Ce sont des pousses sans intelligence. Nous devons donc emprunter la galerie pour sortir de ce chaos.

Suivis par une vingtaine de Bios, ils s'enfoncèrent sous terre. Xond disposait de lampes pour éclairer leur marche. Les amis d'Ido se remplaçaient pour porter Parson toujours inconscient. Au bout de quelques heures, Ido désigna la paroi :

— Des traces de shu. Nous devons approcher d'un centre minier. Je passe devant en cas de rencontre avec les Sangres.

Le premier pou géant apparut bientôt. Il creusait un filon de shu et ne fut pas tellement surpris par l'arrivée du Bios et de ses compagnons. Dans son langage étrange, il indiqua comment regagner l'air libre.

— C'est à peine s'il m'a parlé de l'attaque de la base. Maintenant qu'ils ont atteint leur but, ils retournent à leur vie paisible.

— Mais comment atteindre un village ? s'inquiéta Laur.

— Je pense découvrir un groupe d'arbres non loin du centre minier. Ils m'aideront à entrer en communication avec les nôtres.

L'excavation où ils surgirent grouillait de Sangres occupés à dépecer des morceaux de shu. Ido leur adressa quelques mots sans s'arrêter. Aucun ne fit tellement attention à la petite troupe qui s'éloigna dans la

campagne. La joie de vivre revenait chez les Bios heureux de retrouver leur douce nature. Ido se dirigea vers un groupe d'arbres, tandis que Laur et les Bios s'allongeaient dans les herbes. Plusieurs s'éloignèrent et revint avec des fruits et des plantes savoureuses.

Ido reparut enfin.

— On nous envoie des traîneaux. La route ne passe pas très loin d'ici. J'ai eu des nouvelles de la base. Une vingtaine de Monarques seulement ont put s'échapper et ont installé un camp non loin de là. Il serait dirigé par Karl, l'aide de camp d'Ogan. Lui aurait disparu dans la catastrophe, ainsi qu'un nombre élevé d'officiers et de sous-officiers.

Laur se renversa pour regarder le ciel turquoise de Bi. Quelque part au-dessus de lui, l'Ogive tournait en orbite, perdue à jamais pour eux.

Ido qui avait suivi son mouvement souriait.

— Tout s'arrangera. Nous vous aiderons.

— Ce sont des réparations délicates, compliquées. Comment votre technique pourrait-elle y parvenir ?

— Doutez-vous de nos possibilités ? Vous aurez de belles surprises lorsque nous serons en état de vous fournir une assistance efficace.

Xond écoutait en silence. Il tourna sa grosse tête vers Laur.

— Je crois que tu peux lui faire confiance. De plus, nous pourrions peut-être récupérer dans les ruines de la base des éléments précieux qui auront échappé au désastre. Il y avait, outre les Bios, des androïdes perfectionnés qui sont restés sous les décombres. Des androïdes-soldats et ouvriers. Lorsqu'Ogan a voulu les utiliser, j'ai bloqué par des impulsions successives leur centre agressif. Les Monarques n'ont pu les faire obéir. Malheureusement, ils n'ont pas voulu abandonner la base comme je le leur conseillais.

Ils se mirent en marche vers la route dont ils aperçurent le ruban vitrifié au bout de quelques minutes. Et les traîneaux apparurent une heure plus tard. Dans l'un d'eux, Jea se dressa pour appeler Laur. Ils coururent l'un vers l'autre, tandis que Xond suivait d'un pas mesuré. Lorsqu'elle l'aperçut par-dessus l'épaule de Laur, Jea poussa une exclamation joyeuse.

— Xond ! Quel bonheur !... Je me demande ce que nous deviendrions sans toi.

Laur remarqua que le sourire de l'androïde avait encore plus de chaleur et que son regard avait appris à se nuancer de tendresse.

— Qui est-ce ?

Elle désignait Parson que deux Bios portaient avec attention et déposaient délicatement sur l'un des traîneaux.

— Le procurer colonial.

— Le mari de Dune ? Elle se trouve parmi nous dans le village. Avec ses deux enfants.

La jeune femme et les deux garçons avaient voyagé sous forme d'énergie, grâce aux végétaux du patio qui s'étaient pris d'affection pour elle.

— Nous avons dû abandonner Bang, expliquait Jea. Les Monarques menaçaient et nous habitons un autre endroit au milieu d'une forêt immense. Un lieu merveilleux.

Déjà, les traîneaux s'élançaient silencieusement sur la route vitrifiée.

CHAPITRE XVI

Le camp avait été installé sur une butte élevée d'où l'on dominait toute la région. C'était un point stratégique bien choisi et le légat attendait quelques compliments de Karl pour le travail excellent qu'il avait fait. Mais le nouveau chef des Monarques se contenta d'un hochement de tête. Puis il se fit dresser un inventaire précis des hommes et du matériel. Vingt et un Monarques, officiers et sous-officiers, avaient réussi à s'échapper de la base avant qu'elle ne s'effondre. Plusieurs étaient blessés. En outre, il y avait quelques femmes et des enfants. Karl avait perdu sa propre épouse dans la catastrophe, mais se refusait à éprouver la moindre peine. Le matériel était dérisoire. Quelques pistolets à énergie, des abris individuels, des vivres pour huit jours, une plate-forme pour trois hommes, miraculeusement récupérée par un sous-légat. Aucun moyen de communication ni même un synthétiseur de nourriture artificielle. Impossible de rentrer en communication avec les équipages de deux patrouilleurs en orbite autour de la planète.

Karl réunit les officiers de plus haut grade. Ils étaient trois et ils les entraîna à l'écart, les invita à s'asseoir dans l'herbe.

— Le bilan est catastrophique et nous allons connaître des temps difficiles. Nous n'existons plus en tant que groupe militaire mais seulement comme une sorte de bande de nomades cherchant à survivre.

Les trois légats-chefs eurent la même réaction ulcérée.

— Nous continuons le combat malgré tout ? demanda l'un d'eux.

— Contre qui ? lui jeta Karl avec irritation. Nous n'avons jamais eu d'ennemis.

Cette révélation fut d'abord accueillie froidement.

— Mais les végétaux, les Sangres ?

— Tout est né de l'esprit d'un mégalomane qui s'appelait Ogan. Je vous en prie... J'étais bien placé pour suivre l'évolution de sa folie. Tout a commencé lorsqu'il a interdit aux Monarques de fréquenter les Bios, les femmes bios. Il a provoqué sciemment des désertions pour que nous puissions les traquer, c'est-à-dire nous livrer aux activités pour lesquelles nous avons été façonnés. Il fallait libérer notre trop-

plein d'énergie et de férocité naturelle. De même lorsqu'Ogan faisait écorcher les malheureux capturés, ils satisfaisait notre goût pour les spectacles cruels. Il croyait agir pour une maintenance de l'esprit guerrier, alors qu'il détruisait nos dernières qualités d'hommes. Puis il a attaqué les Bios, en toute impunité croyait-il, puisqu'ils ignorent ce qu'est la violence, la guerre. Mais il avait compté sans les végétaux, alliés naturels des Bios sur cette planète. Les végétaux guidés soit par un sens affectif admirable soit par calcul ont décidé d'intervenir. Je dis par calcul car ils ont besoin des Bios pour prospérer et pour utiliser leurs connaissances. Mais les deux sentiments ont dû se mêler pour rendre les végétaux agressifs. Enfin, ayant découvert que les végétaux utilisaient un suc fourni par les Sangres pour forer des galeries dans notre darex, nous avons attaqué ces êtres étranges. Nous les avons massacrés, mais leur riposte a été brutale. Ils ont triomphé de nous et sont retournés à leur vie paisible.

Il tendit les mains vers les ruines encore imposantes de la base non loin de là.

— Vous pouvez aller fouiller dans nos anciens quartiers. Vous n'y trouverez plus un Sangle. La guerre est bien finie, faute de combattants. Et, si nous sommes vaincus, nous ne le devons qu'à nous-mêmes. Si un jour nous reprenons nos relations avec le pouvoir central, il faudra expliquer tout cela et je crains que nous ne soyons désavoués sur toute la ligne.

Cette fois, les trois officiers supérieurs restèrent silencieux, les regards fixés sur les ruines sur lesquelles flottaient encore des nuages de poussière.

— Notre situation est précaire et même si les patrouilleurs reviennent sur Bi, ce qui ne manquera pas d'arriver au bout de quelques jours lorsqu'ils seront lassés de nous appeler, oui, même alors, rien ne sera changé. De même, la petite flotte qui navigue automatiquement autour de Bi ne nous sera d'aucune utilité. Pour survivre, il nous faudra nous organiser différemment.

— Voulez-vous dire, dit un homme déjà âgé, le visage marqué de rides et de cicatrices, que nous serons obligés de nous transformer en société agricole, par exemple ?

— Exactement, Souan. Nous aurons faim, soif, besoin de nous vêtir, de nous abriter.

— Pourquoi ne pas fouiller dans la base ? Nous pourrions y découvrir les éléments indispensables à une vie sinon confortable, du moins acceptable.

— Puis-je proposer autre chose ? demanda Terao, un homme encore jeune, très ambitieux.

Karl l'invita à parler.

— Nous sommes encore suffisamment armés pour opérer des raids chez les Bios. Nous rapporterions des vivres, des fourrures, tout ce qui nous serait nécessaire.

— Je vois que votre vitalité reste intacte, se moqua Karl. Vous ne pensez qu'à la guerre comme moyen de survivre. Pourquoi aller prendre ce que les Bios sont disposés à nous offrir sans contrepartie ? N'oubliez pas que ce sont des gens simples, sans détours. Toutes les archives aujourd'hui détruites le signalaient. Aussi, et c'est la raison de cette réunion, je vous propose de conclure un pacte avec eux. Je suis disposé à les rencontrer pour négocier une paix durable.

Terao se cabra, regarda les deux autres avec inquiétude. Le vieux Souan, assis en tailleur, traçait des dessins sur le sol avec une brindille. Un geste qu'il n'avait jamais eu le loisir de faire et qui l'émerveillait presque. Il paraissait soudain très éloigné de la discussion.

— Et que ferez-vous du vaisseau venu de Mara ? Lui peut voyager à travers les étoiles, lança Terao.

— J'y songe, mais nous sommes incapables de le diriger. Seul l'homme venu de Mara le pouvait et il se trouve sous les ruines de la base. Il n'y a aucun espoir de ce côté-là. Revenons-en à ma proposition. Que décidez-vous ?

Le troisième officier, Breslau, avait écouté avec attention. C'était un homme secret, consciencieux. Il avait également perdu toute sa famille dans la catastrophe et son chagrin était plus profond que ne le supposaient les autres.

— Je vote pour, déclara-t-il... Je suis las, très las de la vie que j'ai connue. J'ai eu l'impression de vivre dans un cercueil transparent au travers duquel je voyais la vie se dérouler différemment pour d'autres êtres. Il me parvenait parfois l'écho de leur bonheur, de leurs joies simples et j'ai souvent pensé que j'étais un mort-vivant, uniquement préoccupé de questions absurdes.

Le jeune Terao protesta violemment. Breslau n'avait pas le droit de s'exprimer ainsi, mais Karl lui ordonna de laisser poursuivre son camarade.

— Oh ! je n'ai pas grand-chose à ajouter, avoua Breslau avec un sourire triste. Me voici seul, sans famille, sans tous ces hommes, toutes ces armes, ces installations qui faisaient partie intégrante de ma vie. Je souhaite que le bouleversement soit total. En fait, je crois que j'aimerais vivre au sein d'un village bios jusqu'à la fin de mes jours, et connaître enfin le véritable bonheur.

— Je ne me doutais pas que notre ami nourrissait des idées lubriques, lança méchamment Terao. La vue de ces filles dénudées introduites dans la base peu avant son anéantissement a dû lui déranger l'esprit. Quant à moi, je vote contre.

— Je vote pour, dit le vieux Souan. Pas pour les mêmes raisons que mon cher Breslau que je comprends, mais parce que c'est la seule façon de survivre jusqu'à la reprise des relations avec le pouvoir central.

Terao se leva d'un bond, les regarda puis tourna les talons. Normalement, Karl aurait dû le rappeler sèchement, l'obliger à présenter ses excuses, mais il n'en fit rien. Une nouvelle ère commençait et il devrait se surveiller, freiner ses impulsions pour ne pas commettre d'impairs.

— Très bien. Je vais me rendre dans le premier village bios avec la plate-forme.

— Nous vous accompagnons, dit Breslau.

— Non, mes amis, non. Inutile. Il ne faut pas les effrayer. J'irai chez eux sans arme, sans cuirasse.

— N'est-ce pas exagéré ? murmura Souan. Nous demeurons quand même les représentants de la Fédération sur Bi. Il siérait qu'un certain cérémonial...

— Non, mon cher Souan. Ce serait une erreur. Vous n'avez rien à craindre pour moi-même si je suis absent plusieurs jours.

Soudain, il y eut des cris. Des Monarques couraient vers un point précis et les femmes criaient. Les trois officiers supérieurs se dirigèrent vers l'endroit, écartèrent le cercle des hommes et des femmes penchés sur un spectacle hideux. Le jeune légat-chef Breslau venait de se brûler la tête avec son pistolet. Son corps, tordu par la souffrance, reposait dans l'herbe avec une petite boule noirâtre au-dessus des épaules.

Très pâle, Karl s'écarta, se dirigea vers la plate-forme. Jusqu'au bout, Breslau était resté fidèle à son engagement et sur le point de se rebeller, il avait préféré le suicide. Songeur, il manœuvra les commandes de la plate-forme, la stabilisa au-dessus du sol avant de prendre la direction du sud.

Bientôt, il arriva en vue du village de Bang, le survola, cherchant vainement à découvrir un Bios. Il descendit, se posa, pénétra dans une hutte. Il arriva jusqu'au centre qui formait terrasse, se pencha pour tâter les fourrures épaisses qui garnissaient l'endroit. Il soupira, eut envie de s'allonger là et de dormir. Plus loin, il découvrit un bassin intérieur à l'eau bleutée et tiède. Il la toucha de sa main, rêva d'un long bain paresseux. Il visita plusieurs huttes en vain. Bang avait été

abandonné depuis que les opérations militaires étaient devenues plus féroces.

Il reprit son voyage aérien, ne découvrit que la campagne nue, des forêts épaisses, mais pas la trace d'un seul Bios. Puis, il eut l'idée de suivre l'une de ces routes vitrifiées sur lesquelles ne glissait aucun traîneau. Il arriva en vue d'une forêt touffue, laissa sa plate-forme à l'orée et s'enfonça entre les arbres serrés, éprouva bientôt un plaisir inconnu à marcher dans l'air frais et parfumé que distillaient ces végétaux.

Ainsi, il découvrit le village installé sous les grands arbres, les huttes dispersées. Des enfants jouaient un peu partout et des Bios adultes arrivaient de la forêt avec des paniers remplis de fruits et de légumes inconnus. Nul ne faisait attention à lui. Il ignorait leur langue. Il n'osait pénétrer dans une hutte, rôdait de l'une à l'autre, gêné, ne sachant comment entrer en communication avec ces gens-là.

Il vit apparaître un homme nu dont les cheveux n'étaient pas rouges mais noirs. C'est à cette couleur qu'il reconnut Parson, le procureur colonial, resta figé de stupeur.

— Je suis vivant, dit l'autre en souriant. Ici, j'ai retrouvé ma femme et mes enfants. Les végétaux avaient pris soin d'eux. Venez dans notre hutte. Vous y trouverez Laur de Mara, Ido. Nous allons prendre le repas en commun.

La fille brune aux cheveux longs et également nue qui lui sourit pour l'accueillir ne pouvait être que la compagne de Laur. L'absence de vêtements le gêna et il détourna les yeux. Les Bios le troublaient moins. Il se demanda si les Monarques et les femmes survivantes pourraient un jour vivre ainsi. Laur inclina la tête ainsi qu'Ido. Il sursauta en reconnaissant Xond, l'androïde capturé à bord du vaisseau spatial. La créature souriait et tout de suite, il eut l'impression que ses pensées secrètes étaient soumises à une analyse attentive. Il éprouva un léger vertige, s'assit comme on l'y conviait. Il mangea ce qu'on lui présentait. Puis une fille bios lui offrit du shu. Tout son être se révolta et relevant la tête, il vit les regards des autres braqués sur lui.

Parson, déjà servi, porta un gros morceau à sa bouche ainsi que Dune, sa femme. Il mastiquait lentement en l'invitant à suivre leur exemple. Karl découpa un carré, hésita quelques secondes avant de le mettre dans sa bouche. Son dégoût lutta quelques instants contre la saveur de la viande fossile puis s'atténua. Il comprit qu'il venait de passer le test essentiel et que la suite serait plus facile.

À la fin du repas, il parla longuement, exposa sans détours la situation catastrophique des survivants. Ils étaient condamnés à mourir de faim, faute de connaître les techniques les plus simples de

l'agriculture. Ou bien, il ne pourrait contenir ses officiers qui se livreraient à des raids meurtriers pour ravitailler le groupe.

— Nous avons décidé de nous en remettre à vous, dit-il en s'adressant à Ido.

Le Bios se tourna vers Parson et Laur.

— Nous sommes prêts à vous aider, dit-il, mais mes amis ont certainement plusieurs points à préciser.

— Oui, dit Parson. Il faut que Laur continue son voyage avec son vaisseau spatial. Il faut qu'il essaye de prévenir le pouvoir central de notre situation et plaide la cause de Mara.

— Que faire pour une planète qui vit cent fois plus vite que le reste de l'univers ? Qui connaît un âge médiéval obscurantiste ?

— Quelques colons décidés suffiraient à rétablir son équilibre, répondit Laur. Il constituerait un noyau efficace. Et puis lorsque nous reviendrons, près d'un siècle se sera écoulé sur Mara. Les choses auront certainement évolué. Si nous laissons cette planète se développer librement les mêmes difficultés se représenteront dans cinq ans du temps universel, dix ans au maximum.

— Mais comment réparer votre astronef ?

— Xond s'en charge avec ses androïdes. Il faut que les patrouilleurs autorisent sa venue sur le sol de Bi.

— Mais les matériaux, les différentes installations ? objecta Karl.

— Nous fouillerons les ruines de la base. Mais uniquement dans un but pacifique. Vous nous garantissez que ces travaux ne seront pas exploités par vos compagnons pour tenter de récupérer des armes et une partie de leur puissance ?

— Ce que vous me demandez est une trahison au sens strict du mot, soupira Karl. Le mieux serait que la base ne puisse jamais plus être approchée par les miens. N'est-ce pas possible avec l'aide des végétaux ?

Ido parut intéressé.

— Une forêt qui pousserait là et engloutterait les ruines ? C'est une idée excellente.

— Dès que les patrouilleurs se poseront, vous pourrez récupérer votre *Ogive*. Le chef de la patrouille finira par s'inquiéter et reviendra sur Bi.

— L'équipage dispose de moyens redoutables, dit Laur.

— Nous désarmerons les patrouilleurs et vous n'aurez plus rien à craindre de nous. Le sens de la discipline n'est pas une simple vue de

l'esprit chez nous.

— Lorsque l'Ogive sera sur Bi, vous pourrez occuper le village de Bang, décida Ido. Il est intact et vous découvrirez dans les huttes, le nécessaire pour vivre confortablement. D'ailleurs, il faudra faire vite, car les pluies rouges risquent de tomber dans huit jours et il vous serait difficile de vous en protéger efficacement dans votre camp provisoire.

Karl avait oublié cette menace.

— Comment pouvez-vous le prévoir ? Notre météo n'a jamais pu établir des pronostics sûrs.

— Les pluies rouges sont provoquées par les végétaux. Nous en sommes avertis deux semaines à l'avance, sauf en cas de nécessité absolue dans certaines régions où le délai peut être de deux jours seulement. Il n'y a aucune prévision possible sans cela.

Le phénomène avait toujours intrigué les Terriens. On se réveillait avec un ciel croûteux de couleur pourpre et les pluies commençaient peu après.

— Elles sont à base d'hémoglobine et d'acide, dont nos végétaux ont le plus grand besoin pour leur structure souterraine. L'évaporation intense est produite à partir des mines de shu. Vous voyez, tout ce qui vit sur cette planète ne subsiste que grâce à une symbiose parfaite. Voilà pourquoi c'était une erreur de s'attaquer à nous, les Bios. Sans nous, les végétaux ne pourraient se débarrasser de l'oxygène qu'ils produisent. Sans les végétaux, les Sangres ne pourraient que périr dans l'hémoglobine acide qui résulte de la transformation de la viande fossile en shu. Et vice versa.

— Voilà ce qui explique votre pacifisme, s'émerveilla Karl. Toute attaque contre vous se retourne automatiquement contre vos agresseurs ?

— Les végétaux auraient pu vous faire périr sous un déluge de pluies rouges, précisa Laur. C'est dans leurs possibilités. Mais ils ignorent la cruauté et l'attaque des Sangres a tout bouleversé.

Pourquoi ne pas envoyer des scientifiques désintéressés sur les planètes des confins ? Karl se posait la question avec regret. Les savants militaires se souciaient peu d'analyser le milieu ambiant à partir du moment où les observations superficielles s'avéraient positives au départ. On avait installé la base sans se soucier exactement de l'équilibre de Bi, les Monarques étant certains, *a priori*, de la supériorité de leur armement et de leurs techniques.

Karl retourna à sa plate-forme, escorté par Parson et Laur. Il découvrit que durant son absence, on avait empilé des quantités de

nourriture sur l'appareil. Il y avait aussi des quartiers de shu enveloppés dans une matière transparente.

— Je ne sais pas si je convaincrai mes compagnons, murmura-t-il. Vous connaissez leur prévention, Parson ?

Le procureur colonial hocha la tête.

— Tâchez de les y obliger. Pour subsister sur cette planète, il faut entrer dans le cycle symbiotique et les propriétés du shu sont extraordinaires. Vous les découvrirez peu à peu. Si vous voulez que les Bios vous croient sincères, il faut aller jusque-là.

— Une sorte de superstition en quelque sorte ? fit Karl, moqueur.

— Une communion spirituelle et physique vous protégera de tous les maux, vous dépouillera l'âme mieux que n'importe quelle drogue psychotonique.

Longtemps, les deux hommes regardèrent la plate-forme s'éloigner vers le nord.

CHAPITRE XVII

Quelques semaines plus tard, Jea et Dune, accompagnées de filles bios, voulurent visiter les chantiers où la nef stellaire se trouvait en réparation. De très bonne heure, elles partirent en traîneau sur une route nouvelle qui se dirigeait vers l'ancien château des monarques. De très loin, dans les lueurs roses de l'aube, elles aperçurent l'immense vaisseau dressé vers le ciel. Sa coque luisait dans le soleil levant et, en se rapprochant, elles aperçurent l'immense toile d'araignée qui recouvrait l'énorme masse. Vue de près, l'*Ogive* ressemblait à un arbre géant de Mara, envahi de lianes parasites. La route s'enfonçait dans la forêt sombre qui recouvrait les ruines et bien au-delà encore. Nul n'aurait pu dire qu'une construction fantastique s'élevait là un mois auparavant.

À quelques centaines de mètres, elles débouchèrent dans une clairière immense où le vaisseau reposait sur ses cinq pieds.

— Mais où sont les ouvriers ? demanda Dune.

Elles n'apercevaient que quelques androïdes, dont Xond perché entre ciel et terre sur une plate-forme naturelle de l'immense banian, qui ceinturait la fusée comme un échafaudage extraordinaire. Plus haut, Laur apparut dans une ouverture du vaisseau proprement dit. Des centaines de lianes partaient à l'assaut de la coque, des racines aériennes s'entrecroisaient.

Par l'ascenseur intérieur, Laur les rejoignit, le visage vibrant d'enthousiasme.

— Le travail que font ces végétaux est extraordinaire. Apportés par des centaines de racines souterraines, les matériaux les plus divers sont dirigés vers les brèches, les appareils détériorés. Le complexe vital a reconstitué pour chaque matériau, pour chaque pièce, la longueur d'onde nécessaire. Toute l'énergie est ainsi transformée en matière et en un temps record. Xond surveille tout ainsi que les autres androïdes. Dans moins d'un mois, nous pourrons nous élancer vers les étoiles, et nos propulseurs renforcés nous permettront d'atteindre des vitesses interdimensionnelles. Nous pourrons abolir une bonne partie du temps et rejoindre les planètes centrales beaucoup plus rapidement. De plus, ces nouvelles possibilités nous rendront pratiquement indétectables et nous ne serons qu'une fulguration sur

les écrans des planètes rebelles. Savez-vous, Dune, que vous nous accompagnez dans ce nouveau voyage ? Parson veut rencontrer ces chefs et m'aider dans ma mission.

Dune sourit, regarda autour d'elle avec une sorte de tristesse.

— Pourquoi partir alors que nous avons trouvé le bonheur ? J'aurais aimé passer ma vie sur Bi. Que pouvons-nous espérer de la Fédération ? La rébellion de certaines planètes a dû transformer bien des gens, les rendre plus durs. Ils ne comprendront jamais ce que nous voulons.

Depuis quelques instants, Parson, arrivé derrière leur groupe l'écoutait sans rien dire. Il paraissait perplexe.

— Avez-vous des nouvelles de Bang ? demanda Laur.

— Les Monarques essayent de s'adapter, dit Jea, mais le font avec une mauvaise conscience. Pour eux, tout plaisir est mauvais et cette vie voluptueuse leur paraît dangereuse. Beaucoup ont refusé de suivre les prescriptions de Karl et ne mangent pas de shu. Peut-être qu'un jour, ils seront à l'origine de nouveaux conflits.

Dune s'était rendu compte de la présence de son mari. Parson lui prit le bras.

— Disais-tu vrai tout à l'heure ? Toi qui regrettais ta planète natale et la Terre dont te parlait ton grand-père ?

— J'ai l'impression que c'était dans un autre monde, dans un autre temps. Ici, nous sommes heureux. Si nous partons, tu seras nommé sur une autre planète des confins, et tu rencontreras d'autres Monarques et tout recommencera. Tout. Cette technique orgueilleuse et déficiente puisqu'elle aliène notre liberté. Cette organisation rigide qui veut former des cadres rigides dans tout l'univers et qui s'essouffle, se boursouffle et devient inhumaine. La Fédération crève par tous les bords et c'est ce monde que tu veux retrouver ?

— La Terre, murmura Parson, il y a la Terre...

— Si lointaine et interdite, fit Dune.

Parson regarda Laur et Jea qui se tenaient par la main.

— Je crois que vous ferez le voyage seuls. Si vous rencontrez quelqu'un du gouvernement et qu'il vous demande des nouvelles d'un procureur colonial nommé Parson, dites-lui que lui et les siens sont morts dans l'effondrement de la base... Oui, que tout le monde nous croie mort. Y compris nos familles.

Laur inclina la tête.

— Je ne vous trahirai pas... Et peut-être qu'un jour Jea et moi reviendrons ici.

Parson secoua la tête.

— Je ne sais pas... Vous ne pourrez jamais oublier Mara... Une planète qui s'enfonce dans l'avenir cent fois plus vite que le reste du monde ne peut vous laisser indifférents... Mais si vous avez la chance d'aller sur la Terre, revenez nous dire ce que vous avez vu là-bas.

FIN



ANTICIPATION - FICTION



G.J.Arnaud

Soldats de père en fils depuis des siècles, conditionnés, avec dans leurs chromosomes un instinct guerrier indestructible, tels sont les Monarques qui composent la garnison des Confins sur la planète BI. Une planète paisible peuplée d'êtres doux, les Bios, indigènes non-chalants et voluptueux qui offrent aux Monarques le désastreux spectacle de leur vie dépravée. Parfois l'un de ces seigneurs de la guerre déserte pour goûter les joies défendues d'une existence vouée au seul plaisir. Mais jamais il n'arrive à oublier complètement ses origines et ne sera plus qu'un Terrien nostalgique, rêvant de son paradis-caserne perdu.